

leva. « Tu verras Chariclée aujourd'hui, dit-il, en s'adressant à moi, si tu ne l'as pas encore vue : il est d'usage que la prêtresse de Diane assiste à cette solennité, et aux libations que l'on offre à Néoptolème. »

« J'avais déjà vu plusieurs fois Chariclée; plus d'une fois elle avait immolé avec moi des victimes; elle m'avait plus d'une fois questionné sur les choses saintes : cependant je ne répondis rien à Chariclès, attendant l'avenir avec impatience.

« Nous dirigeâmes nos pas vers le temple : déjà les Thessaliens avaient tout préparé. Quand nous arrivâmes aux autels, le jeune homme commençait le sacrifice, qui fut précédé de la prière du grand-prêtre. La Pythie, du fond du sanctuaire, rendit cet oracle :

« Célébrez, ô Delphiens, celle dont le nom commence par Charis et finit par Cléos, et le fils de la déesse; ils quitteront mon temple, fendront les flots écumants, arriveront dans un pays brûlé par le soleil. Là, une mitre blanche, qui couronnera leur cheveux noirs, sera la récompense de leur vertu. »

« Cet oracle jette tous les Delphiens dans une grande perplexité : ils ne peuvent en pénétrer le sens; chacun l'interprète diversement et selon ses désirs; mais personne n'en donne la véritable explication. Les oracles, comme les songes, ne s'interprètent guère que par l'événement. Les Delphiens, d'ailleurs, tout occupés de la magnificence et de l'éclat de la cérémonie, ne s'appliquent point à démêler le sens de celui-ci.

## LIVRE TROISIÈME

« Quand la fête et toutes les cérémonies furent achevées... — Mais, mon père, dit Cnémon, elles ne sont pas achevées, tu ne m'as encore rien fait voir; je

brûle d'en entendre le détail. Je viens, comme dit le proverbe, derrière tout le monde, pour voir une aussi brillante solennité et tu passes outre; tu fermes et tu ouvres la scène en même temps. — O mon fils! reprit Calasiris, je ne voulais pas te fatiguer par un détail hors de mon sujet : je voulais arriver aux principaux points de ma narration, à ce qui peut t'intéresser le plus; mais puisque par cet esprit de curiosité, si naturel aux Athéniens et que tu n'as point perdu, tu veux jouir, comme en passant, d'un tel spectacle, je vais te mettre sous les yeux un tableau raccourci de la plus belle fête que j'aie jamais vue; elle le mérite, et par sa magnificence et par les événements qui la suivirent.

« A la tête paraissent cent victimes, conduites par une troupe d'initiés, dont l'extérieur et l'habillement sont agrestes; ils portent une robe blanche, serrée à la ceinture par une courroie; leur bras droit, leur épaule et leur sein sont nus; dans leur main est une hache à deux tranchants. Tous les taureaux sont noirs et vigoureux; leur col large et épais décrit une courbe, quand ils lèvent la tête; leurs cornes, droites et sans sinuosités, sont d'une grandeur ordinaire : l'un les a dorées, l'autre, ornées de guirlandes de fleurs : ils sont bas sur jambes; leurs fanons épais descendent jusque sur leurs genoux : comme ils sont au nombre de cent, ils forment vraiment une hécatombe.

« Après eux vient une multitude de diverses autres victimes : elles marchent en ordre, divisées selon leur espèce. Des flûtes, des instruments font entendre des airs mystérieux et des chants préparatoires.

« Après les victimes et leurs conducteurs, de jeunes Thessaliennes, magnifiquement vêtues, avec de larges ceintures, la chevelure éparsée et flottante, sont partagées en deux chœurs. Parmi celles qui composent le premier, les unes portent des paniers remplis de fleurs et de fruits; les autres des corbeilles pleines de gâteaux sacrés et de parfums, qui exhalent une odeur délicieuse. Disposées avec ordre et symétrie, leurs fardeaux fixés

sur leur tête, elles se tiennent les unes les autres par la main, de manière à pouvoir danser et marcher en même temps. Le second chœur règle les chants, entonne un hymne à la louange de Thétis, de Pélée, de leur fils et du fils d'Achille.

« Après elles, Cnémon... — Quoi ! Cnémon, dit Cnémon ; mais, mon père, c'est me priver d'une grande partie du plaisir, que de passer cet hymne sous silence. Je ne fais que voir la pompe et je n'entends rien. — Eh bien ! reprit Calasiris, tu vas l'entendre, puisque tu le désires. Tel était à peu près cet hymne :

« Je chante Thétis à la chevelure dorée, fille immortelle de Nérée, Dieu de la mer ; Thétis devenue, par l'ordre de Jupiter, l'épouse de Pélée ; Thétis l'ornement de la mer, notre protectrice, comme Vénus l'est de Paphos. Elle mit au jour le terrible Dieu des combats ; le sauveur de la Grèce, le divin Achille, dont la gloire est montée jusqu'au ciel. Achille eut de Pyrrha l'invincible Néoptolème, le destructeur de Troie, le rempart des enfants des Grecs. Sois-nous favorable, divin Néoptolème, toi dont la cendre repose dans la terre de Pytho ; reçois nos présents ; délivre-nous de toute crainte. Je chante Thétis à la blonde chevelure. »

« Tel était cet hymne, autant que je puis m'en souvenir. Il régnait dans ces chœurs une harmonie si parfaite, le bruit des pieds s'accordait si justement avec la mesure de la musique, que l'ouïe, plus affectée encore que la vue, goûtait seule tout le plaisir, et que les spectateurs entraînés, pour ainsi dire, par cette mélodie, suivaient les pas des jeunes vierges à mesure qu'elles avançaient, jusqu'à ce qu'une troupe de jeunes gens, avec leur chef, montés sur de superbes coursiers, paraissent et font oublier les charmes de ce concert. Divisés en deux corps de vingt-cinq chacun, ils escortent le chef de la théorie, qui marche au milieu d'eux ; leur chaussure est attachée au-dessus de la cheville du pied par une bandelette de pourpre de Phénicie ; une agrafe d'or relève, sur leur sein, une robe blanche mouchetée de

bleu jusqu'en bas. Tous les coursiers sont de Thessalie; dans leurs yeux est peinte la liberté qu'on respire dans le climat où ils ont été nourris, ils semblent dédaigner l'esclavage, rongent leur frein, le couvrent d'écume; ils obéissent cependant à toutes les impressions qu'ils reçoivent de leurs maîtres : ils sont ornés de housses enrichies d'or et d'argent : on dirait que ces jeunes Thessaliens se sont disputé la gloire de parer leurs coursiers.

« Quelque magnifique, quelque brillant que soit ce cortège, l'œil des spectateurs le dédaigne pour s'arrêter sur le chef. C'était Théagène, dont le sort me cause aujourd'hui tant d'inquiétude : il paraît comme un astre dont les feux éclipsent tout ce qui brillait avant qu'il se montrât. Cavalier et fantassin en même temps, il agite dans sa main une lance pesante garnie d'un large fer; il marche sans casque, la tête nue, revêtu d'une robe de pourpre, sur laquelle, entre autres événements, on voit représenté en or le combat des Centaures contre les Lapithes : on voit sur son agrafe Pallas, dont le sein est couvert de l'égide avec la tête de la Gorgone. Ce qui lui donne encore de nouvelles grâces, c'est un vent léger dont la faible haleine agite mollement sa chevelure sur ses épaules, partage sur son front les boucles de ses cheveux, et fait flotter les extrémités de sa robe jusque sur la croupe et les cuisses de son coursier : on dirait que l'animal lui-même, sensible à l'éclat qui l'environne, l'est encore à la gloire d'être guidé par un maître si beau; il se rengorge, porte la tête droite; dans ses yeux, dans sa démarche, est peint l'orgueil que lui inspire un tel fardeau : docile au frein, il avance lentement, se balançant majestueusement à droite, à gauche, appuyant légèrement le bout du pied à terre, et réglant ses pas de manière à ne point trop agiter son maître. Tous les spectateurs sont ravis d'admiration, tous d'une voix unanime décernent à Théagène le prix de la beauté et du courage. Déjà toutes les courtisanes, éprises pour lui d'une passion violente qu'elles ne peuvent déguiser,

sèment des fleurs et des fruits sur son passage, dans l'espérance de s'attirer un de ses regards : toutes décident que jamais on n'a rien vu de plus beau que Théagène.

« Quand la fille de l'air, l'Aurore aux doigts de rose, s'éleva sur l'horizon, pour parler le langage d'Homère ; quand la belle, la vertueuse Chariclée, sortie du temple de Diane, parut, nous fûmes alors convaincus que la beauté de Théagène pouvait être surpassée, mais aux yeux des hommes, qui trouvent dans les grâces et les appas d'une femme quelque chose de plus séduisant. Elle s'avance montée sur un char trainé par deux fau-reaux blancs ; un manteau de pourpre, parsemé de fleurs d'or en forme de rayons, descend jusque sur ses pieds ; autour de son sein est une ceinture sur laquelle l'ouvrier a épuisé tous les secrets de son art : jamais auparavant il n'en avait fait de pareille, et jamais il n'en fit dans la suite. On voit par derrière des queues de serpents s'entrelacer l'une dans l'autre ; leurs cols, revenant par-dessus son sein, forment un nœud tortueux duquel sortent leurs têtes qui pendent de chaque côté, et semblent partir du milieu du nœud : tels sont les prestiges de l'art, qu'on dirait qu'ils se traînent ; la cruauté n'est point peinte dans leurs regards ; ils n'inspirent point la frayeur ; ils semblent plongés dans un doux sommeil : on dirait que le plaisir les a endormis sur le sein de Chariclée. Ils sont travaillés en or, de couleur bleue et avec tant d'art que ce métal a pris, sous la main de l'ouvrier, une couleur foncée, qui, contrastant avec le jaune, représente au naturel la teinte mobile et luisante des écailles de ces serpents. Telle est la ceinture de Chariclée. Une partie de sa chevelure est tressée, tandis que l'autre flotte avec grâce sur son col et sur ses épaules ; une couronne, formée de branches de laurier, arrête sur sa tête et écarte ses cheveux de son visage, aussi frais que la rose, aussi éclatant que le soleil, et les empêche de voltiger de côté et d'autre au gré du vent. Dans sa main gauche est un arc. Le long de son épaule droite descend un carquois. Dans sa main droite est une torche ardente, dont

les flammes ne jettent pas un éclat aussi vif que celui de ses yeux.

« Les voilà, s'écrie Cnémon ! je reconnais Théagène et Chariclée, ce sont eux-mêmes. — Montre-les moi, au nom des Dieux, je t'en supplie, lui dit Calasiris, qui croyait que Cnémon les voyait en effet. — O mon père ! tu m'as dépeint avec des traits si vrais des personnes que j'ai vues, que je connais, que, malgré leur absence, je croyais les voir. — Je ne sais si tu as jamais vu des personnes telles que la Grèce et le soleil en virent alors, des personnes aussi regardées, aussi applaudies ; l'une réunissant les suffrages de tous les hommes ; l'autre ceux de toutes les femmes : le bonheur d'épouser l'un des deux, égalait à leurs yeux celui des Immortels : Théagène, surtout, était regardé des habitants du pays, et Chariclée des Thessaliens. L'admiration des uns et des autres se fixait sur celui qu'ils ne connaissaient point ; car un objet inconnu attire davantage notre attention. — Douce erreur, séduisante pensée ! ô Cnémon, dans quel transport j'étais ! je pensais que tu allais me les montrer ; hélas ! que tu m'as actuellement trompé ! Au commencement de notre entretien, je pensais qu'ils allaient arriver, que bientôt je les verrais ; tu ne m'as même demandé le récit de leurs aventures, que comme le prix d'un pareil bienfait. Le soleil est couché, la nuit est arrivée, et tu ne me les montres point encore ! — Ne te désespère point, reprit Cnémon ; sois persuadé qu'ils arriveront : peut-être ont-ils trouvé quelque obstacle, qui les empêche de se rendre à temps au lieu fixé. D'ailleurs, fussent-ils présents, je ne te les ferais pas connaître avant que tu te fusses entièrement acquitté envers moi. Remplis donc tes engagements, si tu as tant d'impatience de les voir. — Ce n'est qu'avec le sentiment de la plus profonde douleur, reprit Calasiris, que je me rappelle des événements aussi tristes. Je craignais d'ailleurs de t'ennuyer par des détails aussi longs ; mais puisque tu es avide de choses touchantes, je vais reprendre le fil de ma narration. Allumons d'abord un flambeau ; faisons des libations aux Dieux

qui président à la nuit; acquittons-nous envers la divinité, afin que rien ne vienne troubler le plaisir de notre entretien. Ainsi parla Calasiris. »

Par son ordre, une esclave apporte un flambeau; le vieillard fait des libations; il invoque les Dieux et surtout Mercure; il les prie de ne lui envoyer que des songes agréables; de lui montrer au moins pendant le sommeil, les objets les plus chers à son cœur. Il continue ainsi son récit.

« Lorsque le cortège a trois fois fait le tour du tombeau, et que les cavaliers l'ont parcouru trois fois, on entend les gémissements des femmes mêlés aux cris confus des hommes. Toutes les victimes, les taureaux, les béliers, les agneaux, comme frappés du même coup, tombent sous le couteau sacré. Un vaste autel est chargé d'une grande quantité de bois, sur lequel on met, suivant l'usage, les extrémités des victimes. On prie le grand prêtre de commencer les libations et de mettre le feu au bûcher. « Je dois, il est vrai, dit Chariclès, faire des libations; mais il faut que le chef de la théorie prenne un flambeau de la main de la prêtresse de Diane, et allume le bûcher; ainsi l'ordonnent les lois établies parmi nous; » en même temps il commence les libations, et Théagène va prendre le flambeau.

« O Cnémon! si nous croyons que les âmes ont une origine céleste, et qu'elles ont entre elles une sympathie invincible, ce n'est pas sans raison. A peine Chariclée et Théagène s'aperçoivent-ils que leur âme, dès ce premier abord, semble reconnaître son image et s'élançer vers un objet digne d'elle. Ils restent tous deux saisis, étonnés. Ils ne se hâtent point, l'un de prendre, l'autre de recevoir le flambeau. Ils se regardent longtemps, mutuellement: ils semblent s'être déjà vus, se reconnaître et chercher les traits l'un de l'autre; après vient un sourire léger et furtif que le mouvement seul de leurs yeux indique: ils rougissent comme s'ils en avaient honte; ils pâlisent comme si un trait aigu eût pénétré jusqu'au fond de leur cœur. En un mot, mille

changements qui se succèdent rapidement sur leur visage, l'altération de leurs traits, tout révèle l'agitation de leur âme.

« Tous les assistants étaient occupés des différentes cérémonies du sacrifice, de pensées diverses; Chariclès attentif aux vœux et aux prières accoutumées qu'il récitait : personne ne s'aperçut de rien. Je ne pensais qu'à observer ces jeunes gens depuis le moment que j'avais entendu l'oracle rendu à Théagène pendant le sacrifice, et je croyais pouvoir percer le nuage qui couvrait l'avenir : mes efforts furent vains, je ne pus rien découvrir. Enfin Théagène, s'arrachant de là comme par violence, met le feu au bûcher : là finit la cérémonie. Les Thessaliens vont se livrer à la bonne chère; chacun se disperse et se retire chez soi.

« Chariclée se revêt d'une robe blanche, et, suivie de quelques-unes de ses compagnes, elle se rend dans l'enceinte qui environne le temple, où était sa demeure. Elle n'habitait plus avec celui qu'elle regardait comme son père; elle s'en était séparée pour se perfectionner dans la pratique des vertus. Ce que j'avais vu, ce que j'avais entendu n'avait fait que redoubler mon inquiétude. Je cherche Chariclès avec empressement, et lui-même vient au-devant de moi. « As-tu vu, me dit-il aussi-tôt qu'il m'aperçut, celle qui fait ma gloire et l'ornement de la ville de Delphes, Chariclée? — Je l'ai déjà vue plusieurs fois, et non, comme dit le proverbe, en passant et par hasard. Plusieurs fois j'ai offert des sacrifices avec elle. Elle m'a interrogé sur tout ce qui concerne les Dieux et la religion; et j'ai eu le plaisir de satisfaire à ses questions. — Que penses-tu? A-t-elle ajouté à l'éclat de la fête? — Ah! Chariclès, c'est me demander si la lune brille au milieu des autres astres. — Cependant les yeux se sont arrêtés sur le jeune Thessalien. — Il est vrai, mais on ne lui donnait que la seconde et même la troisième place; mais la fille était un astre lumineux dont la splendeur éclairait toute la pompe. »

« Chariclès était au comble de la joie. Je voulais gagner

sa confiance et je parvenais à mon but. « Je vais voir Chariclée, me dit-il en souriant, veux-tu m'accompagner? « Allons voir si le tumulte de la fête ne lui a pas causé « quelque indisposition. » J'acceptai sa proposition, en lui disant que rien ne me touchait autant que ce qui pouvait l'intéresser.

« Arrivés à la demeure de Chariclée, nous entrons et la trouvons sur son lit, l'air égaré, l'œil humide de pleurs que l'amour lui faisait verser : elle embrasse son père, qui lui demande ce qu'elle souffre. Elle se plaint d'un violent mal de tête. Elle demande qu'on la laisse seule pour qu'elle repose. A ces mots, Chariclès sort de la chambre, recommande aux esclaves de faire le plus grand silence. « Qu'y a-t-il donc, mon cher Calasiris, me dit-il? « Quelle est cette indisposition de ma fille? — Ne sois pas « étonné, lui dis-je, si dans une fête aussi brillante, au « milieu d'un peuple aussi nombreux, ta fille a été en- « chantée. — Quoi donc, me répond-il avec un sourire « ironique, tu crois aux enchantements, comme la multi- « tude? — Sans doute, lui dis-je, autant qu'à toute autre « vérité ; et voici le fondement de ma croyance.

« L'air, qui nous environne, pénètre dans notre intérieur par les narines, par les yeux, par la respiration et « par tous les autres passages : il nous transmet avec lui « les qualités dont il est imprégné, et les communique à « tous ceux qui le respirent. Un homme regarde-t-il avec « des yeux d'envie un bel objet, l'air qui l'environne se « trouve infecté de cette funeste qualité, et par la respira- « tion il transmet à tout ce qui l'approche le germe de « cette passion : cet air extrêmement délié et subtil péné- « tre jusque dans la moelle des os ; et l'envie cause alors « une maladie qui s'appelle proprement *fascination*. Exa- « mine, mon cher Chariclès, combien de personnes sont « attaquées de maux d'yeux, de la peste, sans avoir tou- « ché aucune personne atteinte de ces maladies, sans « avoir couché dans le même lit, sans avoir mangé à la « même table, mais par le seul contact de l'air qu'elles ont « respiré. La génération de l'amour est encore une preuve

« de cette vérité. C'est par les yeux que, comme à la  
 « faveur d'un vent favorable, il décoche ses traits dans  
 « nos âmes. De tous nos sens la vue est le plus mobile,  
 « le plus susceptible de s'enflammer, celui qui reçoit le  
 « plus aisément les impressions des objets étrangers.  
 « Les flammes qui pétillent dans nos yeux, facilitent à  
 « l'amour l'entrée de notre cœur.

« Je vais t'en donner encore une preuve, tirée de la  
 « nature elle-même. Elle est consignée dans nos livres  
 « sacrés, qui traitent des animaux. Le Charadrius guérit  
 « de la jaunisse : si cet oiseau est regardé par un homme  
 « attaqué de cette maladie, il détourne les yeux, les ferme  
 « et s'enfuit ; ce n'est pas, comme quelques-uns le croient,  
 « qu'il refuse son secours ; mais, s'il regarde cet homme,  
 « il attire à lui sa maladie. C'est une qualité qu'il tient  
 « encore de la nature : aussi évite-t-il sa vue comme un  
 « trait perçant. Tu sais encore que l'haleine et les regards  
 « du serpent appelé Basilic, sont funestes et mortels à  
 « tout ce qu'il rencontre. Il ne faut donc pas s'étonner si  
 « quelques personnes enchantent même leurs meilleurs  
 « amis, ceux à qui elles veulent le plus de bien. Envieu-  
 « ses par tempérament, le cœur chez elles est innocent,  
 « la nature seule est coupable.

« — Tu viens, me dit Chariclès, après quelques instants  
 « de silence, de faire luire à mes yeux un flambeau qui dis-  
 « sipe les ténèbres dont mon esprit était obscurci. Plût  
 « aux Dieux que le cœur de Chariclée fût sensible et qu'il  
 « connût l'amour ! Non, je ne la regarderais pas comme  
 « malade, mais comme jouissant d'une parfaite santé. Tu  
 « sais ce que je t'ai demandé. Hélas ! il n'est pas à crain-  
 « dre qu'avec son aversion pour l'hymen et pour l'amour,  
 « elle soit atteinte de ce mal : c'est plutôt à quelque en-  
 « chantement qu'il faut attribuer son indisposition. O toi,  
 « mon ami, toi dont les lumières sont si étendues, sans  
 « doute tu n'oublieras rien pour la guérir ! » Je lui pro-  
 mis tous les secours dont je serais capable, si je la  
 voyais dans un état alarmant.

« Pendant que nous cherchions ainsi à découvrir la

maladie de Chariclée, un homme hors d'haleine accourt à nous. « Mes amis, nous dit-il, on dirait, à voir votre lenteur, qu'on vous appelle à des combats sanglants, et non au festin que le beau Théagène a préparé, et auquel le plus grand des héros, Néoptolème, doit présider. Venez; il ne manque plus que vous : ne vous faites pas attendre jusqu'au soir. » Chariclès, s'approchant de mon oreille : « Cet homme, me dit-il, ne nous permet pas de délibérer. Il me semble pris de vin. Allons, car il pourrait bien finir par en venir aux voies de fait. — Tu plaisantes, lui dis-je; cependant partons. »

« Aussitôt que nous fûmes arrivés, Théagène place Chariclès à côté de lui, et me témoigne à moi-même quelques égards en faveur du grand-prêtre. Je ne l'ennuierai point par un long détail de ce festin. Je ne te parlerai point des danses des jeunes filles, de la musique, des divers amusements auxquels se livrèrent les jeunes gens, de la délicatesse, du goût exquis des viandes, ni des autres choses, qui rendirent ce repas agréable et délicieux. Mais je n'oublierai pas des choses qu'il t'est nécessaire de savoir, qu'il m'est agréable de rapporter.

« Théagène montrait beaucoup d'enjouement et tâchait de bien accueillir tous les convives. Mais il ne put me cacher les secrets tourments de son âme. Ses regards erraient çà et là; de temps en temps de profonds soupirs s'échappaient de son sein : tantôt, la tête baissée, il semblait absorbé dans de profondes réflexions; bientôt après il revenait à lui, comme s'il se fût aperçu de ses distractions, et l'on voyait alors la joie briller sur son visage. Ces changements rapides semblaient ne lui coûter rien. L'âme d'un amant, comme celle d'un homme ivre, est mobile et sans consistance : tous deux sont dominés par une passion susceptible de bien des modifications. Aussi un amant est-il sujet à l'ivresse, et un homme ivre, à l'amour; mais lorsqu'il succombait sous le poids de l'ennui et du chagrin, tous les convives s'apercevaient de son malaise. Chariclès lui-même, voyant ces inégalités, me dit à l'oreille : « Quelque regard d'envie

« s'est sans doute arrêté sur Théagène ; il me semble être  
 « dans le même état que Chariclée. — Assurément, lui  
 « dis-je ; et tu ne dois pas en être étonné. Comme elle,  
 « il a été beaucoup regardé pendant la cérémonie. »

« Lorsque le moment de porter la coupe à la ronde fut  
 arrivé, Théagène, quoique malgré lui, but le premier,  
 et présenta ensuite la coupe à chacun des convives.  
 Lorsqu'il fut arrivé à moi, je le remerciai et ne voulus  
 point boire. Attribuant ce refus au mépris, il me lance  
 un regard terrible et enflammé de colère. Chariclès s'en  
 aperçut : « Cet homme, lui dit-il, ne boit point de vin  
 « et ne mange rien de ce qui a eu vie. » Théagène lui en  
 demande la raison : « Il est Égyptien, de Memphis, con-  
 « tinua Chariclès, et grand-prêtre d'Isis. » Ces mots rem-  
 plissent l'âme de Théagène d'une joie subite : il se lève  
 à l'instant, demande de l'eau, en boit ; puis s'adressant  
 à moi : « O le plus sage des hommes ! s'écrie-t-il, reçois  
 « au moins cette coupe de ma main : elle contient la li-  
 « queur que tu aimes. Faisons sur cette table des liba-  
 « tions à l'amitié. — J'y consens, beau Théagène, lui  
 « dis-je ; depuis longtemps je suis ton ami. » Je reçus  
 la coupe de ses mains et je bus.

« Ainsi finit le festin. Les convives se séparent ; je me  
 retire accablé des caresses de Théagène, qui m'embrassa  
 plusieurs fois avec toute l'effusion du cœur le plus sen-  
 sible. Rentré chez moi, je fus longtemps à m'endormir ; je  
 ne songeai qu'à Théagène et à Chariclée : je repassai dans  
 mon esprit les dernières paroles de l'oracle, dont je cher-  
 chais encore à pénétrer le sens. Déjà la nuit était au mi-  
 lieu de sa course, lorsque je crus voir Diane et Apol-  
 lon, si toutefois je ne les vis pas réellement. L'un me  
 remettait Théagène et l'autre Chariclée ; et, m'appelant  
 par mon nom : « Il est temps, me disaient-ils, de re-  
 « tourner dans ta patrie : tel est l'ordre des destins.  
 « Abandonne cette terre ; emmène avec toi ces deux  
 « jeunes gens ; traite-les comme tes enfants ; conduis-  
 « les en Égypte, et partout où il plaira aux Dieux. »  
 Après avoir ainsi parlé, ils disparaissent, me lais-

sant bien persuadé que ce n'est point une vision.

« Je ne doutais pas que ce que j'avais vu ne fût réel ; mais je ne savais dans quel pays, chez quelle nation, les Dieux m'ordonnaient de conduire ces deux jeunes gens. — Mon père, dit Cnémon, tu me l'apprendras par la suite ; mais, dis-moi, comment crois-tu que les Dieux se sont manifestés à toi, si ce n'est en songe ? Car tu prétends les avoir vus en personnes. — Le sage Homère l'apprend lui-même, répondit Calasiris ; mais bien des lecteurs lisent ses vers sans y faire attention : *j'ai reconnu*, dit le poète, *le Dieu à sa démarche aisée ; car les Dieux se font bien reconnaître.* — Je crois moi-même, répond Cnémon, avoir fait comme la plupart des lecteurs ; et peut-être ne me rappelles-tu ce passage que pour m'en convaincre, il ne m'a jamais présenté d'autre sens que celui que j'y ai trouvé la première fois que je l'ai lu ; et j'ignore quelles particularités il peut renfermer concernant la divinité. »

Calasiris, après quelques instants de silence et de recueillement, comme s'il méditait sur la divinité : « Cnémon, dit-il, les Dieux et les génies viennent à nous et disparaissent cachés le plus souvent sous la figure humaine, quelquefois sous celle d'être d'une autre espèce ; mais leur apparition sous les traits de l'humanité nous en impose davantage. Fussent-ils méconnus des profanes, le sage ne les méconnaît jamais ; leurs regards fixes, leurs paupières immobiles peuvent les faire distinguer aisément : ils ne marchent point, comme nous, en remuant leurs pieds alternativement ; mais ils semblent glisser, voler rapidement, fendre les airs comme les oiseaux. Aussi, chez les Égyptiens, les statues des Dieux ont-elles les deux pieds unis et serrés l'un contre l'autre ; c'est ce que l'Égyptien Homère, qui avait vu nos livres sacrés, fait entendre dans ses ouvrages en termes couverts, mais cependant intelligibles. Il dit, en parlant de Minerve : *Des éclairs partaient de ses yeux*, de Neptune, *à sa démarche facile je reconnus un Dieu* ; comme s'il eût dit, *à son vol rapide.* Car le poète veut dire qu'il

*marchait aisément, et non pas je reconnus aisément.*

— Divin Calasiris dit alors Cnémon, tu viens de m'initier aux choses divines ; mais tu as plusieurs fois surnommé Homère l'Égyptien ; et personne, peut-être jusqu'à présent, n'a entendu dire qu'Homère fût d'Égypte. Je n'ai pas de preuve du contraire ; mais tu m'étonnes, et je te prie de vouloir bien m'éclaircir ce point. — Ce que tu me demandes, répond Calasiris, est absolument étranger à notre sujet ; cependant je vais tâcher de te satisfaire en peu de mots.

« Que d'autres fassent naître Homère dans un autre pays ; que le sage n'ait point d'autre patrie que l'univers, je le veux bien. Mais Homère n'en est pas moins Égyptien ; il naquit à Thèbes, qu'il appelle lui-même Thèbes aux cent portes. Son véritable père fut Mercure, quoiqu'on le crût fils d'un prêtre de ce Dieu. L'épouse de ce prêtre, après s'être purifiée selon le rit de nos pères, s'endormit dans le temple. Mercure s'approcha d'elle et donna le jour à Homère, qui même porta des indices de l'illégitimité de sa naissance. Lorsqu'il vint au monde, une de ses cuisses se trouva toute couverte de longs poils. Il fut appelé Homère, parce qu'il errait de pays en pays, et surtout dans la Grèce, en chantant ses poèmes. Il ne parle ni de lui, ni de sa patrie, ni de sa famille ; et ceux qui connaissaient cette marque, qu'il portait sur son corps, vinrent à bout de le faire appeler Homère. — Mais pourquoi, reprit Cnémon, a-t-il gardé le silence sur sa patrie ? — Peut-être, dit Calasiris, eut-il honte de se voir chassé de sa terre natale ; car il fut chassé par son père, lorsque sortant de l'adolescence, il se présenta pour se faire initier. Cette tache imprimée sur son corps, en imprima une à sa naissance. Peut-être même est-ce par sagesse qu'il a tu le nom de sa patrie. Peut-être a-t-il voulu, à la faveur de ce silence, passer pour citoyen de l'univers. — Ce que tu me dis, reprit Cnémon, me paraît assez probable. Les poèmes d'Homère, dont la sublimité et les charmes se ressentent du climat de l'Égypte, la majesté de son génie, tout prouve

qu'il n'aurait pu s'élever ainsi au-dessus des hommes, si quelque Dieu ou quelque génie ne lui eût donné le jour.

« Lorsque tu eus reconnu les Dieux aux signes indiqués par Homère, que fis-tu? — Je continuai de veiller comme auparavant, de réfléchir dans le calme et le silence de la nuit, si favorables à la méditation. Je me réjouissais; j'entrevois quelque lueur d'espérance: je me flattais de retourner bientôt dans le sein de ma patrie; mais l'idée de séparer Chariclès de sa fille me déchirait l'âme. Je ne savais comment emmener avec moi ces deux jeunes gens; comment les préparer à ce départ; comment cacher notre fuite; de quel côté fuir; par mer ou par terre: tout me jetait dans un extrême embarras. Enfin je passai la nuit dans la plus grande perplexité, sans pouvoir fermer les yeux.

« Le jour commençait à paraître, quand j'entendis du bruit dans le vestibule de ma demeure. La voix d'un jeune homme vient frapper mon oreille. Mon esclave demande: « Qui frappe à la porte et pourquoi? » La voix répond: « C'est Théagène le Thessalien. » L'arrivée de ce jeune homme me causa beaucoup de plaisir: je le fis entrer. Je crus que la fortune me facilitait elle-même les moyens d'exécuter mon projet. Je crus encore qu'ayant appris, pendant le repas, que j'étais Égyptien et grand-prêtre, il venait me prier de servir son amour. Il avait la même opinion que le reste des hommes, qui, dans leur ignorance, s'imaginent que tous les hommes, en Égypte, ont la même étendue de connaissances.

« Il y a en Égypte des charlatans, vil rebut de la populace, adonnés au culte de certaines idoles, toujours entourés de cadavres, n'étudiant que les simples, ne s'occupant que d'enchantements, aussi inutiles à eux-mêmes qu'à ceux qui les consultent, échouant dans presque tout ce qu'ils entreprennent, ne rendant que de funestes services, donnant des chimères pour des réalités, ne prédisant que des malheurs, n'inventant que des pratiques abominables, et se rendant les ministres

de plaisirs infâmes. Mais, mon fils, il y a aussi des hommes véritablement instruits, et qui n'ont rien de commun avec les premiers : ce sont les prêtres et les ministres du culte, qui, dès leur jeunesse, s'appliquent à s'instruire. Ils considèrent les astres, vivent avec les Dieux, scrutent les merveilles de la nature, contemplant les mouvements des corps célestes. La connaissance de l'avenir est le fruit de leurs veilles ; éloignés des maux qui affligent l'humanité, ils ne s'étudient qu'à être bons et utiles aux autres hommes. C'est cette sagesse, qui m'a exilé pour un temps de ma patrie, afin de me soustraire aux malheurs qu'elle me montrait dans l'avenir, afin de ne pas voir, comme je te l'ai dit, mes deux fils fondre l'un sur l'autre le fer à la main. Les Dieux et le destin en décideront selon leur volonté : eux seuls sont les maîtres de notre sort. C'est moins, je crois, pour dérober à mes regards un spectacle si funeste, qu'ils m'ont banni de ma patrie, que pour me faire trouver ici Chariclée, comme tu le verras par la suite de mon récit.

« Théagène entre dans ma chambre : il m'embrasse, je l'embrasse à mon tour ; je le fais asseoir auprès de moi sur mon lit. « Quelle affaire si pressante, lui dis-je, « t'amène chez moi de si grand matin ? — Hélas ! me dit-il, après avoir plusieurs fois passé la main sur son « visage, il s'agit de tout pour moi. Je rougis de dire la « cause de mon arrivée ; » et il se tut. Je crois avoir trouvé le moment de faire l'inspiré, de paraître deviner ce que je savais parfaitement bien. Je le regarde d'un air de bonté et de douceur. « Pourquoi crains-tu de « parler, lui dis-je ? Il n'est point de secret pour les Dieux « ni pour moi. » Après quelques moments de silence, je pose mes doigts sur de petits cailloux, comme si je voulais compter, quoique je n'eusse aucun calcul à faire ; j'agite ma chevelure ; j'imité ceux qui sont agités d'une fureur divine : « Mon fils, lui dis-je, tu aimes. » A ces mots, il tressaille ; mais quand j'eus ajouté : « Chari- « cléa est celle que tu aimes », il croit entendre un Dieu ;

il est près de se jeter à mes pieds pour m'adorer. Je l'arrête ; il se précipite dans mes bras, me prodigue mille caresses. Il remercie les Dieux de ne s'être point trompé dans ses espérances. Il me presse de le sauver ; me dit que c'en est fait de lui ; que la violence de son mal, que l'ardeur des flammes dont est embrasé son cœur, qui n'a point encore senti les feux de l'amour, exigent un prompt remède. Il m'assure avec serment qu'il n'a encore connu aucune femme, qu'il les a dédaignées toutes ; que, jusqu'ici, il a méprisé l'hymen et les amours ; que la beauté de Chariclée l'a convaincu qu'il n'est pas insensible ; mais qu'il n'a point encore trouvé de femme capable de fixer ses regards. En même temps, il verse un torrent de larmes, comme s'il eût été indigné de sa défaite.

« Je tâche de le ranimer, de le consoler : « Ne te désespère pas, lui dis-je, je te promets mes soins, et je saurai trouver le secret de toucher le cœur de Chariclée : ses mœurs sont austères ; elle brave les lois de l'amour ; elle méprise Vénus et l'hyménée ; mais elle ne les méprise que de bouche. Je tenterai tout pour toi : l'adresse triomphe quelquefois de la nature. Je ne te demande que de ne pas perdre courage, de te soumettre à tout ce que je t'ordonnerai. » Il m'assura qu'il ferait tout ce que je voudrais, fallût-il marcher sur des épées nues.

« Pendant que Théagène me promettait une docilité sans bornes, et toute sa fortune pour reconnaître mes services, un homme arrive de la part de Chariclès. « Le grand-prêtre, me dit-il, te prie de te rendre auprès de lui : il est ici près dans le temple d'Apollon. Un songe a jeté la frayeur dans son âme ; il implore le secours du Dieu. » Je congédie aussitôt Théagène et je me lève. Arrivé au temple, je trouve Chariclès assis, accablé de douleur et gémissant sans cesse. « D'où viennent donc, lui dis-je, cette affliction et cet abattement ? — Hélas ! me répondit-il, ne suis-je pas en effet le plus malheureux des hommes ? J'ai eu un songe effrayant. J'ap-

« prends que ma fille est plus mal ; qu'elle n'a pu fermer  
 « les yeux de toute la nuit. Pour comble de malheur, on  
 « célèbre demain les jeux. La prêtresse de Diane doit, en  
 « vertu de nos lois, présenter un flambeau au vainqueur  
 « dans la course armée, et distribuer les prix. Chariclée  
 « se trouve dans l'alternative d'enfreindre les lois de nos  
 « pères, en s'absentant, ou d'assister malgré elle à ces  
 « jeux, et d'accroître son mal. La justice, la reconnais-  
 « sance, les devoirs de l'amitié et de la religion réclament  
 « aujourd'hui auprès de toi. Apporte un remède à ses  
 « maux. Je sais, et tu l'as dit toi-même, qu'il est aisé de  
 « guérir un charme donné par un œil d'envie : rien n'est  
 « impossible aux prêtres égyptiens. » Je feignis de ne  
 m'être point occupé de la maladie de Chariclée. Je lui  
 demande la journée pour préparer un médicament. « A  
 « présent, lui dis-je, allons voir ta fille ; assurons-nous  
 « bien de son état : consolons-la autant que nous pour-  
 « rons. Je te prie aussi de m'annoncer à elle comme quel-  
 « qu'un que tu connais bien. Il faut qu'elle me regarde  
 « comme un ami, et qu'elle me donne toute sa confiance.  
 « — Eh bien ! dit Chariclès, je ferai tout ce que tu vou-  
 « dras. »

« Je ne te peindrai pas l'état dans lequel nous la trou-  
 vâmes. Le mal l'avait entièrement abattue ; les roses  
 de son teint étaient fanées ; ses yeux, noyés de larmes,  
 étaient mornes et flétris. Cependant elle se composa  
 quand elle nous aperçut ; elle s'efforça de prendre son  
 maintien et son ton de voix ordinaires. Chariclès, la  
 prenant dans ses bras, lui donne mille baisers, lui prodig-  
 gue mille caresses : « O ma fille, lui dit-il, ô l'âme de ma  
 « vie, c'est à moi, c'est à ton père que tu caches ton mal !  
 « Un œil malin t'a enchanté : c'est le silence du crime que  
 « tu gardes ici. Des regards funestes t'ont mise dans cet  
 « état déplorable ; mais ne te désespère point : voici le sage  
 « Calasiris qui va remédier à ton mal ; c'est un homme  
 « vertueux et qui peut te guérir. Prêtre d'Isis, initié aux  
 « mystères des Egyptiens dès son enfance, il possède un  
 « art divin. C'est encore l'ami intime de ton père ; reçois-

« le avec confiance : il veut te rendre la santé ; abandonne-toi donc à lui. D'ailleurs, tu ne fuis pas la société des sages. »

« Chariclée ne nous répondit rien ; mais elle nous fit comprendre, par un signe de tête, qu'elle entendait parler de moi avec plaisir. Nous la quittâmes aussitôt. Chariclès me rappela ce qu'il m'avait demandé, de travailler à vaincre l'aversion de sa fille pour les hommes et pour l'hymen. Je l'assurai que bientôt il serait satisfait, et je calmai un peu ses inquiétudes. »

---

## LIVRE QUATRIÈME

« Les jeux pythiques se terminèrent le lendemain. Une jeunesse nombreuse était rassemblée. L'amour lui-même, je crois, y présida et distribua les prix ; l'amour, qui voulut faire voir quelle énergie il sait inspirer aux âmes qu'il a subjuguées. Voici ce qui s'y passa.

« La Grèce entière était spectatrice. Les Amphictyons présidaient. Quand les combats de la course, de la lutte, du pugilat furent terminés avec la plus grande pompe, un héraut, élevant la voix, s'écria : « *Que les Hoplites paraissent.* » En même temps, on voit briller à l'extrémité de la carrière, la belle Chariclée. Pour ne pas enfreindre les lois de sa patrie, elle avait pris sur elle-même d'assister à la célébration des jeux ; mais je crois plutôt que le désir de voir Théagène l'y avait amenée. Dans sa main gauche est une torche allumée ; dans la droite une branche d'olivier. Aussitôt qu'elle paraît, tous les regards se tournent vers elle ; mais les yeux de Théagène préviennent ceux de toute l'assemblée. Rien de plus perçant que la vue d'un amant. Théagène, averti peut-être qu'elle allait paraître, épiait le moment heu-

reux où elle devait se montrer : il était assis à mes côtés. Aussitôt qu'il l'aperçoit, il ne peut garder le silence : « C'est Chariclée, me dit-il, à voix basse. C'est elle-même. » Je lui ordonne de rester tranquille.

« A la proclamation du héraut, un athlète, fier de ses premiers triomphes, bouillant de courage, revêtu d'une armure brillante, s'élançait impétueusement dans la carrière, comme s'il ne devait point trouver d'antagoniste : personne en effet ne se présente pour lui disputer la victoire ; personne sans doute n'osait se mesurer contre lui. Les Amphictyons le renvoient sous prétexte que les lois ne permettent pas de couronner un athlète, sans qu'il ait combattu. Celui-ci demande que le héraut fasse une seconde proclamation ; qu'il demande si quelqu'un veut lui disputer la victoire ; les présidents des jeux le lui accordent. Le héraut fait une seconde proclamation. « Cet homme m'appelle, me dit Théagène. — Comment, cet homme l'appelle ! — Oui, mon père, personne en ma présence, sous mes yeux, ne prendra des mains de Chariclée, le prix dû au vainqueur. — Mais... une défaite... mais la honte qui la suivra n'est-elle rien à tes yeux ? — Quel coureur aura la vue assez perçante, les pieds assez agiles, pour voir, pour atteindre Chariclée avant moi et me laisser derrière lui ? Quel homme, à la vue de Chariclée, s'élèvera dans les airs, volera avec la rapidité d'un oiseau ? Les ailes que les peintres donnent à l'Amour, ne sont-elles pas l'emblème de la vitesse d'un amour ? Personne, jusqu'ici, pardonne à la confiance qui m'anime, non, personne, jusqu'ici, ne peut se vanter d'avoir surpassé Théagène à la course. »

« En achevant ces mots, il se lève brusquement, s'avance au milieu de l'arène, donne son nom, celui de son pays et tire sa place au sort. Couvert de son armure, il se tient à l'entrée de la carrière, attendant avec impatience que la trompette donne le signal. Tel Homère nous représente Achille sur les bords du Scamandre, ne respirant que les combats.

« A la vue d'un spectacle si inattendu, toute la Grèce

est agitée : les spectateurs font pour Théagène les mêmes vœux que pour eux-mêmes. La beauté a quelque chose de séduisant : elle sait mettre tous les hommes dans ses intérêts. J'observais Chariclée de loin ; je la voyais agitée de mouvements violents. Je voyais se peindre successivement sur sa figure les différentes passions d'une amante. Enfin, le héraut proclame au milieu des spectateurs, les noms des deux athlètes, *Ormène d'Arcadie, et Théagène de Thessalie*. On donne le signal. Ils partent. L'œil a peine à les suivre. Chariclée ne peut se contenir. Elle tressaille ; elle bondit : elle court avec Théagène ; elle lui donne des ailes. L'inquiétude, l'attente se peignent dans les yeux des spectateurs. Pour moi, j'étais dans la plus violente agitation ; je tremblais pour celui que j'avais adopté pour mon fils. — On ne doit pas s'étonner, dit Cnémon, que les spectateurs fussent dans des transes si violentes, puisque je tremble moi-même en ce moment pour Théagène. Hâte-toi de me dire s'il fut proclamé vainqueur.

— Arrivé au milieu de la carrière, il se retourne et regarde Ormène ; puis soulevant son bouclier, il lève la tête, arrête ses regards sur Chariclée, s'élançe avec la rapidité d'un trait qui vole vers le but, et devance son antagoniste de plusieurs orgies, comme on le vit ensuite par la mesure. Il vole vers Chariclée ; et feignant d'être emporté par la rapidité de la course, il se précipite dans ses bras. Je m'aperçus même qu'en prenant la branche d'olivier, il baisa la main qui la lui donnait. — Cette victoire, ce baiser de Théagène, dit Cnémon, me rendent la vie..... Que fit-on ensuite ? — Tu es insatiable, répond Calasiris : le sommeil même ne peut te subjuguier. Déjà la plus grande partie de la nuit est passée, et tu ne songes pas encore à te livrer au repos. La longueur de mon récit ne te fatigue point. — Mon père, répond Cnémon, je ne suis pas de l'avis d'Homère, qui dit qu'on se rassasie de tout, et même de l'amour. On ne se rassasie point de plaisirs, de quelque manière qu'on les goûte. Il n'y aurait qu'une âme aussi dure que le fer et le diamant,

qui pût être insensible aux charmes d'entendre parler, même pendant une année, des amours de Théagène et de Chariclée. Continue donc, je te prie, ta narration.

— Théagène est couronné, proclamé vainqueur, et reconduit au milieu des acclamations de tous les spectateurs. Chariclée, revoyant Théagène, ne dissimule plus sa défaite. Sa passion la subjugué entièrement. La rencontre de deux amants réveille l'amour dans leur âme, rallume des feux qui les consomment comme les flammes consomment une forêt. Chariclée, de retour chez elle, passe une nuit encore plus triste que les précédentes.

« Pour moi, il me fut impossible de dormir un instant ; je ne songeai qu'aux moyens de cacher notre fuite. Je cherchai dans quel pays la divinité m'ordonnait de conduire ces jeunes amants. Je résolus de fuir par mer ; et les dernières paroles de l'oracle : « Fendant les flots  
« écumeux, partez pour arriver dans une terre brûlée  
« par les rayons du soleil » me déterminèrent à prendre cette voie. Mais je ne savais dans quel pays les mener. Les bandelettes trouvées avec Chariclée, auraient pu me donner quelques lumières. Chariclès m'avait dit avoir appris que sur ces bandelettes était tracée son histoire. J'espérais aussi y trouver le nom de sa patrie et le secret de sa naissance. Je conjecturais que c'était dans sa patrie que les Dieux m'ordonnaient de la conduire.

« Je me rends au point du jour chez Chariclée. En entrant, je trouve tout le monde, et surtout Chariclès, plongé dans la douleur. Je m'approche ; je demande quel est le sujet de cette consternation. « La maladie de ma  
« fille a redoublé, dit Chariclès : elle a passé une nuit plus  
« cruelle que les précédentes. — Lève-toi, lui dis-je ; retirez-vous tous : qu'on m'apporte seulement du laurier,  
« un trépied, de l'encens et du feu. Que personne n'entre  
« ici que je n'appelle. » Chariclès fait exécuter mes ordres. Lorsque je fus seul, je me mis en devoir de jouer mon rôle, comme un acteur qui paraît sur la scène. Je brûle de l'encens. Je prononce quelques prières à voix basse ;

en agitant la branche de laurier sur Chariclée, remuant  
 la tête et bâillant comme si j'eusse été accablé de som-  
 meil et de vieillesse. Je ne cesse qu'après avoir fait mille  
 extravagances sur elle et sur moi. Elle souriait du bout  
 des lèvres, me faisant entendre que tout était inutile ;  
 que je ne connaissais point sa maladie. Enfin, m'as-  
 seyant auprès d'elle : « Prends courage, ma fille, lui  
 « dis-je, elle n'est pas dangereuse ; il est facile de la gué-  
 « rir. On a jeté un charme sur toi, quand tu as présidé à  
 « la fête, et surtout quand tu as distribué les prix. C'est  
 « Théagène qui t'a charmée. Je l'ai observé courant dans  
 « le stade, couvert de son armure. Ses yeux se sont arrê-  
 « tés plus d'une fois sur toi. — Que Théagène, dit-elle,  
 « m'ait regardée ou non, peu m'importe..... Quelle est sa  
 « naissance, sa patrie ? J'ai vu beaucoup de personnes le  
 « regarder avec admiration. — Il est de Thessalie, tu as  
 « dû l'apprendre du héraut qui l'a proclamé vainqueur. Il  
 « se prétend issu d'Achille, et je l'en crois, si l'avantage  
 « de la taille, la beauté, sont des signes certains d'une  
 « naissance illustre. Mais il n'a ni l'orgueil, ni la fierté du  
 « vainqueur d'Hector. La douceur de ses manières tem-  
 « père la fierté de son courage. Malgré tous ces avantages,  
 « malgré le charme que ses regards ont jeté sur toi, il  
 « souffre plus de maux qu'il ne t'en fait. — Mon père, me  
 « dit-elle, je te rends grâce de l'intérêt que tu prends à  
 « mon état ; mais pourquoi calomnier un innocent ? Ma ma-  
 « ladie n'est point un enchantement. — Ma fille, pourquoi  
 « me la cacher ? pourquoi ne pas parler avec franchise et  
 « avec confiance, afin que je puisse te soulager ? ne suis-  
 « je donc pas ton père par le nombre des années, et sur-  
 « tout par la tendresse que j'ai pour toi ? ne suis-je pas  
 « l'ami de ton père ? n'est-ce pas la même âme qui anime  
 « nos deux corps ? Découvre-moi la cause de tes tourments,  
 « et compte sur ma discrétion. Je vais même, si tu le dé-  
 « sires, t'en assurer par des serments. Ouvre-moi le fond  
 « de ton âme ; ne t'obstine pas à garder un silence funeste.  
 « Une maladie qui serait bientôt guérie, si elle était con-  
 « nue, devient incurable avec le temps. Le silence nourrit

« des maux qui seraient bientôt soulagés, si les malades  
« voulaient parler. »

« Chariclée resta quelques moments sans me répondre ;  
mais on voyait les divers mouvements qui agitaient son  
âme, se peindre sur sa figure. « Accorde-moi aujour-  
« d'hui, me dit-elle enfin ; demain tu apprendras quelle  
« est ma maladie, si toutefois tu ne la connais pas, puis-  
« que tu te prétends doué de l'esprit prophétique. » Je  
me lève aussitôt, et je sors pour ménager sa pudeur.  
Chariclès vient au-devant de moi. « Qu'as-tu à m'an-  
« noncer ? me dit-il. — Tout va bien. Demain tes inquié-  
« tudes cesseront ; ta fille sera guérie. Elle consentira encore  
« à une autre chose, qui ne peut manquer de te faire plai-  
« sir. Rien cependant n'empêche d'appeler un médecin. »  
Je le quittai aussitôt pour prévenir les autres questions  
qu'il aurait pu me faire.

« A peine étais-je sorti de chez Chariclée, que j'aper-  
çois Théagène errer autour de l'enceinte qui environne le  
temple, s'entretenant avec lui-même. La vue seule de la  
demeure de Chariclée semblait l'enchanter. Je détourne  
la tête, et je passe auprès de lui, feignant de ne pas le  
voir. « Bonjour, Calasiris, me dit-il. Arrête ; c'est toi  
« que j'attendais. » Je me retourne aussitôt. « C'est le beau  
« Théagène, dis-je. Je ne t'avais pas vu. — Comment  
« beau ! je ne puis plaire à Chariclée ! — Ne cesseras-tu  
« point de m'insulter, lui dis-je d'un air indigné, d'insul-  
« ter à mon art, qui a subjugué Chariclée, qui l'a forcée de  
« t'aimer ? Tu es à ses yeux un Dieu. Elle désire te voir.  
« — O mon père ! que dis-tu ? Chariclée..... me voir.....  
« Que ne me conduis-tu à l'instant chez elle ! » En même  
temps il se met à courir. « Arrête, lui dis-je, en le sai-  
« sissant par la robe ; modère ton ardeur. Il n'est pas ici  
« question d'un bien qui soit le prix de l'agilité, qu'il soit  
« facile d'atteindre et d'enlever. Il faut user de beaucoup  
« de circonspection pour ne rien faire qui puisse être dé-  
« savoué par l'honneur, bien prendre ses mesures pour  
« assurer le succès. Ignores-tu que Chariclès est un des  
« principaux de Delphes ? ignores-tu que les lois condam-

« nent les ravisseurs à la mort ? — Que m'importe la mort,  
 « pourvu que je meure dans les bras de Chariclée. Cepen-  
 « dant, si tu le juges plus convenable, allons trouver  
 « Chariclès, demandons-lui la main de sa fille ; mon al-  
 « liance ne le déshonorera pas. — Nous ne l'obtiendrons  
 « pas. Ce n'est pas que Chariclès dédaigne ton alliance ;  
 « mais depuis longtemps il a promis sa fille à son neveu.  
 « — Malheur à lui, quel qu'il soit ! s'écrie Théagène. Per-  
 « sonne, tant qu'il me restera un souffle de vie, non, per-  
 « sonne n'obtiendra la main de Chariclée : ce bras, ce fer  
 « sauront bien l'empêcher. — Modère-toi, lui dis-je, il ne  
 « faut ici ni emportement, ni violence ; suis seulement  
 « mes avis ; soumets-toi à tout ce que je te dirai. Retire-  
 « toi maintenant ; garde-toi de te montrer ici fréquem-  
 « ment ; viens me trouver seul et à l'insu de tout le  
 « monde. » Théagène se retire d'un air morne et abattu.

« Le lendemain je rencontre Chariclès. A peine m'a-t-  
 il aperçu, que, se précipitant dans mes bras, il me serre  
 contre son sein et m'embrasse à plusieurs reprises.  
 « C'est à ta sagesse, c'est à ton amitié que je le dois,  
 « s'écrie-t-il. Tu as opéré un prodige. L'inflexible Chari-  
 « clée est gagnée ; son cœur indomptable est fléchi : elle  
 « aime. » Mon amour-propre était flatté. Je fronçais le  
 « sourcil ; je marchais fièrement et à grands pas. « Je  
 « savais bien, lui dis-je, qu'elle ne tiendrait pas contre  
 « mes premiers efforts ; cependant je n'ai pas employé  
 « toutes les ressources de mon art. Mais comment as-tu  
 « découvert qu'elle aime ? — J'ai suivi ton conseil ; j'ai  
 « appelé les médecins les plus renommés de cette ville ;  
 « je les ai priés de la voir ; je leur ai promis de payer  
 « leurs soins de toute ma fortune. Entrés dans la chambre  
 « de ma fille, ils lui ont demandé quel était son mal. Au  
 « lieu de leur répondre, elle s'est retournée de l'autre  
 « côté, répétant sans cesse ce vers d'Homère :

« O Achille, fils de Pélée, le plus brave des Grecs.

« Acestinus, que tu connais peut-être, lui prend la main,  
 « croyant découvrir sa maladie dans les pulsations du  
 « poulx, correspondant aux battements du cœur. Après

« avoir réfléchi quelque temps, tantôt levant, tantôt bais-  
 « sant la tête : « Chariclès, me dit-il, c'est en vain que tu  
 « nous as appelés ; notre art ne peut rien contre une telle  
 « maladie. — Grands Dieux ! me suis-je écrié, que dites-  
 « vous ? C'en est donc fait de ma fille : je n'ai donc plus  
 « d'espoir ! — Ne te désole pas, me dit-il, écoute-moi ;  
 « et me prenant en particulier, il me parle ainsi :

« Notre art n'a de pouvoir que contre les maladies du  
 « corps ; mais il ne peut rien contre celles de l'âme. Lors-  
 « que celle-ci souffre des maladies du corps, elle peut  
 « trouver quelque remède dans la médecine. Il est bien  
 « vrai que ta fille est malade ; mais ce n'est point de corps.  
 « Elle n'a ni plénitude d'humeurs, ni pesanteur de tête.  
 « La fièvre ne circule point dans ses veines. Enfin, aucune  
 « partie de son corps n'est attaquée, sois-en bien per-  
 « suadé. » Je redouble mes instances ; je le conjure de  
 « m'éclairer, s'il est possible, sur la cause de cette mala-  
 « die. « Chariclée elle-même, continue-t-il, ignore que  
 « c'est son âme qui est malade, et que sa maladie n'est  
 « qu'un violent amour. Ne vois-tu pas comme ses yeux  
 « sont humides de pleurs, son visage abattu, son teint  
 « pâle ? Elle ne se plaint d'aucun mal interne. Sa raison  
 « est égarée ; ses discours n'ont point de suite. Ce n'est  
 « point la douleur qu'elle ressent, qui lui ôte le sommeil :  
 « elle a perdu tout à coup son embonpoint. C'est à toi de  
 « chercher celui qui peut la guérir. Puisses-tu le trou-  
 « ver. » Acestinus, à ces mots, se retire.

« C'est toi que j'implore ; toi mon sauveur, mon ange  
 « tutélaire, de qui j'attends tout, toi qui as seul la con-  
 « fiance de Chariclée. Je l'ai priée, conjurée de me décou-  
 « vrir son mal ; elle s'est contentée de me répondre qu'elle  
 « ne le connaissait point ; que tout ce qu'elle savait, c'est  
 « que Calasiris seul pouvait la guérir. Elle m'a prié en  
 « même temps de te conduire auprès d'elle. J'ai jugé  
 « aussitôt que ton art l'a fléchi. — Tu connais sa passion ;  
 « en connais-tu aussi l'objet ? — Non, assurément ; com-  
 « ment le connaîtrais-je ? Mais il n'est point de sacrifice  
 « que je ne fisse pour que ce fût mon neveu Aleamène,

« que depuis longtemps je lui propose, et que je lui ai  
 « proposé toutes les fois que j'ai tenté de changer sa réso-  
 « lution. — Tu peux t'en assurer ; conduis ton neveu chez  
 « elle ; fais-le paraître à ses yeux. » Il approuve mon avis  
 et me quitte.

« Quelque temps après je le rencontre. « J'ai une chose  
 « bien affligeante à t'apprendre, me dit-il. Ma fille, je  
 « crois, est frénétique. Son état présente quelque chose  
 « de bien extraordinaire. J'ai suivi ton conseil ; j'ai paré  
 « mon neveu Alcamène, et je l'ai conduit chez elle. La  
 « vue de la tête de la Gorgone, ou de quelque autre objet  
 « plus affreux encore, n'aurait pas fait plus d'impression  
 « sur elle. Elle a poussé un cri aigu et perçant ; elle a  
 « tourné la tête de l'autre côté, se serrant le col dans ses  
 « deux mains, menaçant de se donner la mort, si nous ne  
 « sortions au plus tôt. Nous nous sommes précipités hors  
 « de sa chambre. Que pouvions-nous faire en voyant une  
 « chose si extraordinaire ? Je viens te supplier encore une  
 « fois de ne pas laisser ma fille dans un pareil état ; de ne  
 « pas m'abandonner moi-même, moi dont les vœux sont  
 « si cruellement déçus.

« — Chariclès, lui dis-je, tu ne te trompes point. Ta fille  
 « éprouve véritablement des accès de frénésie : c'est la  
 « violence de mes remèdes qui l'a mise dans cet état ; mais  
 « il les fallait tels pour la contraindre à faire ce qui répu-  
 « gnait également à son tempérament et à ses goûts. Un  
 « Dieu ennemi, je crois, en empêche le succès et combat  
 « mes efforts. Il faut me montrer cette bandelette que tu  
 « as trouvée parmi les autres objets exposés avec Charic-  
 « clée. Je crains que cette bandelette ne soit enchantée,  
 « qu'elle ne porte avec elle quelques prestiges qui lui en-  
 « durcissent l'âme. Je crains que quelque ennemi n'ait  
 « fermé l'entrée de son cœur aux charmes de l'amour et  
 « aux douceurs de l'hymen. » Quelques moments après, il  
 m'apporte cette bandelette. Je le prie de me laisser  
 seul. Il se retire. Je retourne chez moi ; je m'empresse  
 d'examiner cette bandelette : je la trouve remplie de  
 caractères éthiopiens, non de ceux dont se sert le peu-

ple, mais de ceux dont se servent les rois et qui ressemblent beaucoup aux caractères sacrés des Égyptiens. Je les parcours et je trouve ce qui suit :

« Persine, reine d'Éthiopie. C'est pour une fille, dont  
« je ne sais quel sera le nom, que je ne connais que par  
« les douleurs de l'enfantement, que je trace ces mots,  
« présent funeste et arrosé de mes larmes. »

« Je fus frappé d'étonnement, Cnémon, en voyant le nom de Persine. Je lus le reste, ainsi conçu :

« O ma fille ! j'étais innocente quand je t'ai exposée  
« pour te dérober aux yeux de ton père Hydaspes ; j'en  
« prends à témoin le soleil, de qui nous descendons.  
« Cependant, pour me justifier à tes yeux, si tu prolonges  
« tes jours, aux yeux du mortel bienfaisant envoyé du ciel  
« pour te sauver, s'il en est qui te sauve, aux yeux de l'univers  
« entier, je vais détailler les motifs qui m'ont déterminée à t'exposer.

« Nos premiers ancêtres, sont, parmi les Dieux, le Soleil et Bacchus ; et parmi les héros, Persée, Andromède et Memnon. Ceux qui, dans la suite des temps, construisirent le palais des rois d'Éthiopie, l'ornèrent de peintures qui représentent nos ancêtres. Les statues, les tableaux où sont tracés les exploits de ces héros, sont placés dans les portiques et les appartements des hommes. Les amours d'Andromède et de Persée ornent l'appartement où je couche. Les nœuds de l'hymen m'unissaient depuis dix ans à Hydaspes, mais nous n'avions pas encore d'enfants. Un jour, pendant les ardeurs brûlantes du midi, le sommeil s'empara de moi. Ton père, prétextant des ordres qu'il avait reçus en songe, vint me trouver et réclama les droits d'époux. Bientôt je m'aperçus que j'étais enceinte. Tout le temps qui précéda l'enfantement, ne fut qu'une fête continuelle pour tous les Éthiopiens. Le roi, qui se flattait que je lui donnerais un successeur à la couronne, remerciait les Dieux par des sacrifices sans nombre. Mais je donnai le jour à une fille blanche, couleur inconnue en Éthiopie. Voici, je crois,

« quelle en était la cause. Au moment où je tenais  
« ton père dans mes bras, mes yeux s'arrêtèrent sur le  
« tableau qui représentait Andromède absolument nue,  
« puisque l'artiste avait saisi le moment où Persée ve-  
« nait de la descendre du rocher ; et le fruit malheureux  
« que je conçus dans mon sein, ressembla à l'image qui  
« n'avait frappée. Persuadée que ta couleur déposerait  
« contre moi, que personne ne croirait à ce que je pour-  
« rais alléguer pour ma justification, j'ai mieux aimé,  
« pour me garantir d'une mort ignominieuse, t'aban-  
« donner à la fortune, que de te livrer à un trépas  
« assuré, ou t'entendre appeler d'un nom injurieux à ma  
« vertu. Je trompai ton père : je lui dis que tu étais  
« morte, mais je te fis exposer en secret, avec beaucoup  
« de richesses destinées à celui qui te sauverait la vie.  
« Entre autres ornements, je te parai de cette bandelette  
« où est tracée ta malheureuse histoire et la mienne :  
« elle est arrosée de mes larmes et de mon sang. O toi !  
« qui la première m'as fait connaître le plaisir d'être mère,  
« qui as été en même temps une source de douleurs  
« pour moi ; ô ma fille ! qui ne l'as été qu'un instant, si  
« tu prolonges tes jours, souviens-toi de ta naissance.  
« Chéris la pudeur, c'est la vertu de notre sexe. Par  
« elle, tu soutiendras la gloire de ton origine, tu hono-  
« reras ceux qui t'ont donné le jour. Parmi tous les ob-  
« jets exposés avec toi, conserve avec le plus grand  
« soin un anneau dont ton père m'a fait présent lorsqu'il  
« recherchait ma main : il porte l'empreinte du sceau  
« royal ; le chaton, fait d'une pantarbe douée d'une vertu  
« secrète, doit te le faire regarder comme sacré. Telles  
« sont les paroles que je t'adresse sur cette bandelette,  
« puisqu'un Dieu jaloux me prive du plaisir de te voir  
« et de t'entretenir de vive voix. Peut-être seront-elles  
« vaines ; peut-être aussi seront-elles un jour d'une  
« grande utilité ; car l'avenir est voilé aux yeux  
« des mortels. Ta beauté, funeste à ta mère, ne te  
« sert de rien. Cette bandelette, si tu vis, révélera  
« le secret de ta naissance. Mais si..... puissé-je

« ne jamais l'apprendre!..... ce sont des larmes de regret et d'amertume dont j'arrose la cendre. »

« La lecture de ce qui était tracé sur cette bandelette dissipa mes incertitudes. J'admirais la sagesse des Dieux. La tristesse et la joie remplissaient mon cœur; des larmes, mêlées de plaisir, coulèrent de mes yeux. Pendant que je m'applaudissais d'avoir levé le voile qui me cachait le passé et d'avoir démêlé le sens de l'oracle, l'incertitude de l'avenir, les misères de la vie, l'inconstance, la fragilité des choses humaines, les caprices et les bizarreries de la fortune, dont Chariclée me présentait un exemple si frappant, me remplissaient de compassion, de soucis et d'inquiétudes. Sa naissance, ses aventures, ses traverses, la distance immense qui la séparait de sa patrie, se présentaient sans cesse à mon esprit. Éthiopienne d'origine, née du sang royal, elle avait perdu tous ces titres, et n'était regardée que comme le fruit du libertinage. J'étais dans la plus grande perplexité, déplorant le passé, et n'osant lui assurer un sort plus heureux pour l'avenir. Enfin le calme se rétablit dans mon âme; je résolus d'exécuter mon projet et sans délai.

« Je me rends chez Chariclée. Je la trouve seule, accablée par sa maladie. Son courage la soutenait encore; mais son corps abattu, ses forces épuisées, la mettaient hors d'état de résister longtemps au progrès du mal. J'ordonne à tous ceux qui étaient présents de se retirer; je demande le calme le plus profond, sous prétexte que je vais faire des vœux et des invocations sur Chariclée. « Chariclée, lui dis-je, c'est aujourd'hui qu'il faut m'ouvrir ton cœur. Tu m'as promis hier de n'avoir aucune réserve pour un homme qui peut, malgré ton silence, pénétrer dans le fond de ton âme. » A ces mots, Chariclée me prend la main, la baise, l'arrose de ses larmes: « Sage Calasiris, me dit-elle, accorde-moi cette première faveur; ne m'oblige pas de te révéler mes tourments, puisque tu dis les connaître; mon honneur me commande le silence. Permits-moi de taire un mal honteux

« qu'il est plus honteux encore de dévoiler. Les progrès  
 « qu'il fait tous les jours m'accablent ; mais ce qui me  
 « déchire l'âme, c'est de ne l'avoir point arrêté dès sa  
 « naissance, de m'être laissée subjuguée par une passion  
 « contre laquelle mon cœur s'était révolté jusqu'à ce fu-  
 « neste moment, une passion dont le nom seul flétrit le  
 « saint nom de chasteté.

« — Ma fille, lui dis-je pour la consoler, ce silence sur  
 « l'état de ton cœur mérite les plus grands éloges. Je n'ai  
 « pas besoin d'apprendre de ta bouche ce que les secrets de  
 « mon art m'ont appris depuis longtemps. Il est beau de  
 « te voir rougir d'un sentiment qu'il est glorieux à ton sexe  
 « de tenir caché. Mais, puisqu'enfin ton cœur connaît l'a-  
 « mour, puisque l'image de Théagène y règne (les Dieux  
 « eux-mêmes m'ont instruit de son bonheur) sache que  
 « tu n'es ni la seule, ni la première qui ressentes cette  
 « passion. Bien des femmes illustres, bien des vierges ont  
 « eu, comme toi, un cœur sensible. L'amour est le plus  
 « puissant des Dieux : on nous représente les autres Im-  
 « mortels asservis à ses lois. Il faut que la sagesse elle-  
 « même préside à toutes tes démarches. Il eût été beau,  
 « sans doute, de rester inaccessible aux traits de l'amour ;  
 « mais quand une fois il est maître de nous, c'est à la  
 « vertu à nous retenir dans les bornes du devoir. Tu peux  
 « m'en croire, fuis l'opprobre dont pourrait te couvrir ta  
 « passion ; que des nœuds légitimes te lient à celui que  
 « tu aimes, et que l'hymen guérisse tes maux. »

« Pendant que je parlais ainsi, la sueur ruisselait sur  
 « tout son corps. La joie que lui inspiraient mes discours,  
 « les tourments de l'espérance, la honte de voir son secret  
 « arraché, se peignaient successivement sur son visage.  
 « Mon père, me dit-elle, après un long silence, tu me  
 « parles d'hymen ; mais Chariclès y consentira-t-il ? mon  
 « vainqueur lui-même ne me dédaignera-t-il pas ? — Tu  
 « n'as rien à redouter de la part de Théagène, lui dis-je ;  
 « l'amour le domine avec plus d'empire peut-être que toi.  
 « Tu as allumé dans son cœur tous les feux qui te dévo-  
 « rent. Vos âmes, dès votre première entrevue, ont senti

« qu'elles étaient faites l'une pour l'autre, et ont éprouvé  
« sur-le-champ les mêmes sentiments. Mon art t'a servi  
« auprès de lui; il a redoublé l'ardeur qui le consume.  
« Celui que tu regardes comme ton père, te destine un  
« autre époux : c'est Alcamène, que tu dois connaître. —  
« Alcamène! dit-elle; qu'il lui prépare un tombeau. Théa-  
« gène sera mon époux, ou la Parque tranchera plutôt le  
« fil de mes jours. Mais, dis-moi, je t'en conjure, comment  
« sais-tu que Chariclès n'est pas celui qui m'a donné le  
« jour, et qu'il n'est que mon père adoptif? — Voilà ce  
« qui me l'a appris, lui répondis-je en lui montrant cette  
« bandelette. — Comment est-elle entre tes mains? car au  
« moment où Chariclès me reçut des mains de celui qui  
« m'avait nourrie, lorsqu'il m'emmena ici, je ne sais com-  
« ment, il me prit cette bandelette, qu'il a conservée avec  
« le plus grand soin. — Je te dirai par la suite comment  
« je l'ai tirée des mains de Chariclès. Mais dis-moi, sais-tu  
« ce qu'elle contient? — Non, je l'ignore. — Cette bande-  
« lette est un flambeau qui éclaire les ténèbres qui envi-  
« ronnent ton berceau, et dans lesquelles tu as marché  
« jusqu'ici. » Elle me prie aussitôt de lui faire part de ce  
que j'avais découvert. Je lui explique, je lui détaille tout  
ce qui était sur la bandelette. A peine se connaît-elle elle-  
même, que son courage se ranime. Elle prend des senti-  
ments dignes de sa naissance. Elle me demande ce qu'il  
faut faire. Je lui parle ouvertement; je lui développe  
mes projets. « Ma fille, lui dis-je, j'ai été en Éthiopie,  
« pour m'instruire dans les sciences qu'on y cultive. J'ai  
« connu ta mère Persine; car dans ce pays, le palais des  
« rois est ouvert aux sages. Les connaissances des Égyp-  
« tiens, que je joignais à celles des Éthiopiens, augmen-  
« taient la considération dont je jouissais. »

« Lorsqu'elle sut que je me disposais à retourner en  
« Egypte, elle m'apprit ton histoire; mais elle me fit jurer  
« auparavant que je n'en parlerais à personne. Elle m'a-  
« voua même qu'elle n'aurait pas la même confiance dans  
« les sages du pays. Elle me pria de demander d'abord aux  
« Dieux si tu n'avais point perdu la vie, ensuite dans quel

« pays tu étais. Elle ajouta que, malgré toutes ses recherches, elle n'avait pu trouver personne qui te ressemblât. Les Dieux m'avaient instruit de tout. Je dis donc à ta mère que tu vivais, dans quel pays tu étais. Elle me pria alors de te chercher, de te ramener dans le sein de ta patrie; elle ajouta que, depuis qu'elle t'avait mise au monde, elle n'avait point eu d'enfants; qu'elle était prête, lorsque tu paraîtrais, à avouer tout le passé à ton père, qui, assuré par une longue suite d'années de la vertu de son épouse, transporté de joie lorsqu'il se verrait un enfant héritier de sa couronne, ne verrait que la vérité dans tout ce qu'elle lui dirait.

« Tel fut le discours de ta mère. Elle y ajouta des prières ardentes; elle me fit jurer par le Soleil, serment inviolable pour les sages d'Éthiopie, de m'occuper de toi. Je viens donc pour satisfaire à ses prières et dégager mes serments. Ce n'est pourtant pas là le motif qui m'amène à Delphes; mais c'est le plus grand avantage que je retire de l'exil auquel les Dieux eux-mêmes m'ont déterminé. Depuis longtemps je suis comme aux aguets, te témoignant tous les égards dus à ta naissance, attendant en silence un moment favorable de te présenter dans cette bandelette une preuve non équivoque de la vérité de ce que je te dis. Il ne tient qu'à toi, avant de voir ton inclination forcée par Chariclès, qui veut t'unir à Alcamène, de fuir de ce pays avec moi; de retourner dans ta patrie, dans les bras de tes parents; d'épouser Théagène, prêt à nous suivre partout où nous voudrions aller; de quitter ta vie errante et précaire, pour rentrer dans le rang où l'appelle ta naissance, et faire asseoir avec toi sur le trône celui que ton cœur adore, s'il faut toutefois ajouter foi aux oracles des Dieux. » Je lui rappelai en même temps l'oracle d'Apollon; je lui en expliquai le sens. Elle n'ignorait pas que beaucoup de personnes parlaient de cet oracle, et cherchaient à l'interpréter. Elle fut frappée d'étonnement. « Mon père, reprit-elle, je ne doute pas que la volonté des Dieux ne soit telle que tu le dis. Mais que faut-il faire? — Il faut

« feindre de consentir à ton hymen avec Alcamène. — Il  
 « est bien affligeant et bien honteux de faire même de sim-  
 « ples promesses à un autre que Théagène. Quoi qu'il en  
 « soit, je m'abandonne aux Dieux et à toi..... Mais... quel  
 « est le but de ce mensonge ? comment me dégager de  
 « mes promesses sans les accomplir ? — Le temps te  
 « l'apprendra. Il est des choses dont les discours d'une  
 « femme retardent l'exécution ; mais la célérité, secondée  
 « de l'audace, vient à bout de tout. Je ne te demande que  
 « de suivre mes avis ; de convenir avec Chariclès, pour  
 « le moment, de donner ta main à Alcamène. Il ne fera  
 « rien sans me consulter. » Elle me promet de faire tout  
 ce que je lui dis, je la quitte versant un torrent de  
 larmes.

« A peine suis-je sorti, que je rencontre Chariclès en  
 proie à la plus vive douleur et au chagrin le plus cui-  
 sant. « Quoi ! lui dis-je, quand tu devrais te livrer à la  
 « joie, remercier les Dieux par des sacrifices de ce que tu  
 « es enfin parvenu au comble de tes vœux, de ce que mon  
 « art et mon adresse ont triomphé de Chariclée, de ce que  
 « je l'ai déterminée à subir le joug de l'hymen, tu parais  
 « triste et rêveur ! tu pleures presque ! D'où te vient donc  
 « cette tristesse ? — Hélas ! ne suis-je pas en effet le plus  
 « malheureux des hommes ! S'il en faut croire les songes  
 « qui me tourmentent, et celui surtout que j'ai eu cette  
 « nuit, ma fille, l'objet de ma tendresse, ne doit pas se  
 « marier, mais changer de séjour. Je croyais voir un aigle,  
 « parti de la main d'Apollon, s'abattre tout à coup sur  
 « moi, arracher ma fille d'entre mes bras, la transporter à  
 « l'extrémité de la terre, dans un pays peuplé de fantômes  
 « et d'ombres noires ; enfin j'ignorais absolument ce  
 « qu'elle était devenue. Un espace immense la dérobaît  
 « à mes regards. »

« Je n'eus pas de peine à interpréter ce songe ; mais je  
 tâchai de le consoler et d'épaissir encore les ténèbres qui  
 lui cachaient l'avenir. « Toi, lui dis-je, le prêtre du plus  
 « éclairé des Dieux, tu ne me parais pas bien saisir le sens  
 « de ton songe ; il ne l'annonce que le prochain hyménée

« de ta fille. Cet aigle n'est que l'emblème de l'époux qui  
 « la recevra de tes mains. Tu y vois qu'Apollon lui-même  
 « approuve cette alliance; qu'il conduit comme par la  
 « main celui qui va passer dans les bras de Chariclée; et  
 « ce songe porte la douleur et la consternation dans ton  
 « âme! O Chariclès! augurons mieux, Secondons les des-  
 « seins des Dieux. Appliquons-nous à déterminer encore  
 « mieux ta fille. »

« Il me demande ce qu'il doit faire pour fixer plus sûre-  
 ment la volonté de Chariclée. « As-tu, lui dis-je, quelques  
 « objets précieux, une robe enrichie d'or, un collier ma-  
 « gnifique? Gagne-la par ces présents; fais-les lui re-  
 « mettre comme venant de son amant. L'or et les bijoux  
 « ont des charmes auxquels les femmes ne résistent  
 « guère. Fais en même temps tous les préparatifs de la  
 « noce; car il ne faut point différer l'hymen, mais profiter  
 « de l'effet que mon art a opéré sur l'esprit de Chariclée,  
 « et ne pas lui donner le temps de changer. — Je n'ou-  
 « blierai rien, crois-moi, » me dit Chariclès. En même  
 temps il se retire transporté de joie, bien résolu de tout  
 exécuter sur-le-champ. En effet, il se hâta, comme je  
 le vis par la suite, de faire tout ce que je lui avais con-  
 seillé. Une robe précieuse, ce collier d'Éthiopie, que  
 Persine avait donné à sa fille en l'exposant, pour la re-  
 connaître, furent portés à Chariclée, comme venant  
 d'Alcamène.

« Ayant rencontré Théagène, je lui demande où sont  
 ses compatriotes, qui sont venus avec lui en députation.  
 Il me dit que les jeunes filles sont déjà parties; qu'elles  
 ont pris les devants pour ne point être obligées de pré-  
 cipiter leur marche; que les jeunes gens, impatients de  
 retourner dans leur patrie, ne veulent plus retarder leur  
 départ; qu'il ne peut plus se refuser à leurs désirs. Je  
 l'instruis aussitôt de ce qu'il doit leur dire, de ce qu'il  
 doit faire lui-même; je lui recommande d'attendre que  
 je lui indique le moment favorable à l'exécution de nos  
 projets.

« De là je me rends au temple, pour prier le Dieu de

vouloir bien nous diriger lui-même dans notre fuite. La divinité est plus prompte que la pensée; elle nous protège dans ce que nous entreprenons pour lui plaire, et souvent sa bonté prévient nos demandes. Le Dieu n'attendit pas que je l'interrogeasse; des effets m'assurèrent bientôt de sa protection. Plein du projet qui m'occupait tout entier, j'allais consulter la prêtresse, lorsque ces mots vinrent frapper mes oreilles : « *Hâte-toi; ces étrangers t'appellent.* » En effet, des étrangers célébraient, en l'honneur d'Hercule, un festin solennel au son des instruments de musique. A ces mots, je m'arrête. Je ne pouvais, sans crime, fermer l'oreille aux paroles de la divinité. Je prends de l'encens, que je brûle en l'honneur d'Apollon. Je fais des libations d'une eau pure. Ils paraissent étonnés de la magnificence de mon offrande. Ils me prient de prendre part à leur banquet. Je me rends à leur invitation. Couché comme eux sur une feuillée de branches de myrthe et de laurier, je mange des mets dont j'ai coutume de me nourrir. « Mes amis, « leur dis-je, quelque agréable que soit votre repas, il « n'excite point mon appétit. J'ignore encore qui vous « êtes. Je voudrais cependant vous connaître. Ce serait, « je crois, manquer à la bienséance et à l'honnêteté, si, « après avoir fait ensemble des libations, mangé à la « même table, après avoir formé les premiers nœuds « d'amitié au milieu d'une cérémonie sainte, nous nous « séparions sans nous connaître les uns les autres.

« — Nous sommes Tyriens, disent-ils, marchands de « profession; nous allons à Carthage en Libye. Notre « vaisseau est chargé de beaucoup de marchandises des « Indes, d'Éthiopie et de Phénicie. Nous célébrons ce « banquet en l'honneur d'Hercule, protecteur de Tyr, pour « le remercier de la victoire remportée par ce jeune « homme (ils me montrent en même temps celui qui était « assis devant moi) qui a vaincu à la lutte, et qui a fait « proclamer le nom de Tyr au milieu des Grecs. Nous « avons passé le cap Malée, et les vents contraires nous « avaient forcés d'aborder à Céphalénie. Un songe lui

« annonce pendant la nuit qu'il remportera une victoire  
 « aux jeux pythiques. Il le jure par le Dieu adoré dans  
 « notre patrie. Il nous persuade de nous détourner de  
 « notre route et d'aborder ici. L'effet a justifié sa prédic-  
 « tion. Marchand jusqu'à ce moment, le voilà aujourd'hui  
 « couvert de lauriers. Il a offert un sacrifice au Dieu qui  
 « lui a annoncé sa victoire, pour l'en remercier et en  
 « même temps pour lui demander sa protection pendant  
 « le voyage; car nous nous embarquons demain matin, si  
 « les vents nous sont favorables. — Vous allez, leur dis-je,  
 « mettre à la voile? — Tel est notre dessein. — Voudriez-  
 « vous me recevoir sur votre bord? Des affaires m'appel-  
 « lent en Sicile; et cette île, comme vous le savez, est  
 « située sur la route de la Libye. — Si tu veux t'embar-  
 « quer avec nous, nous nous regarderons comme très  
 « heureux d'avoir à notre bord un sage, un Grec, dans  
 « lequel nous croyons encore voir l'ami des Dieux. — Ce  
 « sera pour moi un plaisir bien sensible, pourvu que vous  
 « m'accordiez un jour pour faire les préparatifs néces-  
 « saires. — Eh bien, nous t'accordons la journée de de-  
 « main; mais trouve-toi aux approches de la nuit sur le  
 « bord de la mer. Les nuits sont très favorables aux navi-  
 « gateurs. Il s'élève de terre des vents légers, avec le  
 « secours desquels un vaisseau fend rapidement les flots  
 « tranquilles. »

« Je conviens de tout avec eux; mais je leur fais jurer  
 qu'ils ne partiront point avant. Je les quitte au milieu  
 de la joie et des plaisirs. Ils dansent, au son mélodieux  
 d'une flûte, les danses syriennes. Tantôt, par des sauts  
 légers, ils s'élancent dans les airs, ils retombent à terre,  
 ploient avec grâce sur leurs jarrets; tantôt ils pirouet-  
 tent comme ceux qui sont agités de l'esprit divin. Je me  
 rends chez Chariclée: elle contemplait les présents que  
 Chariclès lui avait envoyés. Delà je vais trouver Théa-  
 gène; je les instruis l'un et l'autre de ce qu'ils ont à  
 faire, et du moment où il faudra le faire. Je me retire  
 chez moi, attendant ce qui allait se passer.

« Au milieu de la nuit, dans le temps où toute la ville

était plongée dans un profond sommeil, une troupe de jeunes gens armés environne la maison de Chariclée. Théagène, guidé par l'amour, marche à leur tête. Il avait composé un bataillon de guerriers des jeunes Thessaliens qui l'avaient escorté pendant la cérémonie. Ils poussent tout à coup de grands cris, font un bruit horrible avec leurs boucliers, pour effrayer ceux qui pourraient les apercevoir. Ils se précipitent, à la lueur des flambeaux, dans la maison de Chariclée, qu'ils n'ont pas de peine à forcer. Les portes sont fermées de manière à s'ouvrir aisément. Chariclée était prévenue de tout. Ils la trouvent préparée, l'enlèvent sans qu'elle fasse la moindre résistance, emportent en même temps tout ce qu'elle leur commande de prendre : ils sortent de la maison. Les cris de victoire, mêlés au bruit effrayant des boucliers frappés l'un contre l'autre, retentissent de toutes parts. Ils traversent la ville; la terreur et l'épouvante marchent devant eux. Les ombres de la nuit, les échos bruyants du Parnasse redoublent l'effroi. Ils font entendre le nom de Chariclée. Au sortir de la ville, ils gagnent, à bride abattue, les montagnes des Locriens et des Étéens.

« Chariclée et Théagène, comme nous en étions convenus, quittent les Thessaliens, se réfugient secrètement auprès de moi, tombent à mes genoux, les tiennent longtemps embrassés, tremblants de frayeur, et répétant sans cesse : « Mon père, sauve-nous ! » Chariclée, les yeux baissés vers la terre, rougissant d'une démarche aussi extraordinaire, ne prononce que ces mots : « Mon père, « sauve-nous ! — Calasiris, disait Théagène, sauve-nous ; « sauve des étrangers, sans patrie, qui renoncent à tout « pour être l'un à l'autre ; sauve deux amants qui vont de- « venir le jouet de la fortune, qu'un chaste amour em- « brase de feux mutuels : volontairement exilés, mais « pleins de courage, nous n'avons d'espérance de salut « qu'en toi. » Ces paroles me percent l'âme. Il s'échappe de mes yeux quelques larmes que je leur cache, et qui soulagent mon cœur oppressé. Je les relève ; je les ra-

nime; je leur montre dans l'avenir un sort plus heureux; je leur représente que les Dieux eux-mêmes favorisent leur dessein. « Je m'en vais, leur dis-je, préparer le reste; attendez-moi ici; mais prenez bien garde qu'on ne vous voie. » Aussitôt je me mets en devoir de partir.

« Chariclée, saisissant ma robe, m'arrête. « O mon père! me dit-elle, n'est-ce pas un crime, ou plutôt une trahison de ta part? Quoi! tu l'en vas! tu m'abandonnes ainsi à la discrétion de Théagène! Ne songes-tu pas combien peu on doit se reposer sur un amant de la garde de son amante, lorsqu'il est maître de satisfaire sa passion, et qu'il ne voit personne dont la présence lui en impose! La vue de l'objet de son amour, seul et sans défense, ne fait que redoubler la violence de ses feux. Je ne te quitte donc point que tu n'aies fait promettre à Théagène, avec serment, de ne point attenter à mon honneur, mais de me respecter à présent et dans la suite, jusqu'à ce que je sois rentrée dans le sein de ma patrie et de ma famille; et, si la fortune ennemie ne me le permet pas, de ne jamais entreprendre de forcer mon consentement. Je ne te laisse aller qu'à ces conditions. » Je fus surpris des paroles de Chariclée; cependant j'en reconnus la sagesse. J'allume un brasier sur l'autel; j'y jette quelques grains d'encens. Théagène prête le serment exigé tout en se plaignant que c'était l'outrager que de compter sur un serment plus que sur ses principes de vertu, qui ne pouvaient guère être suppléés par une promesse forcée, et dont on n'a pour garant que la crainte de la divinité. Il jure cependant par Apollon Pythien, par Diane, par Vénus, par les Amours, d'être soumis aux volontés de Chariclée. Ils se font encore l'un à l'autre d'autres promesses dont les Dieux sont également garants.

« Je cours aussitôt chez Chariclès. L'alarme, la consternation régnaient dans sa maison. Déjà les esclaves de Chariclée étaient arrivées, et lui avaient annoncé l'enlèvement de sa fille. Les habitants s'assemblent en foule, environnent ce malheureux père, désespéré d'un

pareil événement, et incertain sur le parti qu'il a à prendre. « Lâches ! m'écriai-je aussitôt, êtes-vous donc insensibles ? Quoi ! vous restez ainsi immobiles, en silence ! Est-ce que ce malheur a éteint en vous tout sentiment ? Vous ne vous armez pas ! vous ne poursuivez pas les ravisseurs ! vous ne les atteindrez pas ! vous ne punirez pas une aussi noire perfidie ! — Hélas ! me répond Chariclès, il est inutile de lutter contre ma destinée : ce sont les Dieux qui me punissent. Je me suis attiré leur colère du moment où j'entrai, par mégarde, dans le sanctuaire d'Apollon, et où je vis des objets que mes yeux ne devaient pas voir. Le Dieu m'annonça aussitôt que je serais puni de mon imprudence, par la perte des objets les plus chers à mon cœur. Rien n'empêche cependant de combattre, comme on dit, contre la fortune. Si nous connaissions ceux que nous devons poursuivre, qui sont les auteurs de nos maux... — Ce beau Thessalien, lui dis-je, l'objet de ton admiration, dont tu m'as fait un ami, Théagène, avec ses jeunes gens, est le ravisseur. Quelques-uns de ses compatriotes sont restés hier dans la ville jusqu'au soir, et sans doute tu en trouveras encore. Lève-toi donc, et assemble le peuple. »

« On suit mes avis. Les généraux convoquent l'assemblée ; la trompette, par leur ordre, retentit dans toute la ville ; le peuple s'assemble aussitôt, et on délibère pendant la nuit au théâtre. Chariclès paraît au milieu de l'assemblée revêtu d'une robe de deuil, la tête couverte de poussière. Sa seule présence fait passer dans l'âme des spectateurs, toute l'amertume de sa douleur. Il parle ainsi :

« Vous voyez, ô Delphiens ! l'excès de mes maux ; et vous pensez peut-être que je ne vous ai rassemblés et que je ne parais au milieu de vous que pour gémir sur moi-même. Non ; je ne vous importunerai point de mes plaintes, quoique mon sort soit mille fois plus affreux que la mort. Les Dieux me replongent dans une affreuse solitude. Mes yeux ne rencontrent plus dans ma maison

« aucun des objets si chers à mon cœur ; cependant cette  
« illusion, si commune à tous les hommes, me séduit  
« encore ; un vain espoir vit encore au fond de mon cœur :  
« je me flatte encore de retrouver bientôt ma fille ; c'est  
« en vous surtout que repose cet espoir. Oui, Delphiens,  
« vous allez poursuivre celui qui m'a outragé, et vous  
« reviendrez avec la victoire. Ils ne vous ont pas sans  
« doute ôté le courage, ces jeunes Thessaliens, ni le sen-  
« timent de l'opprobre imprimé à notre patrie et à nos  
« Dieux. Quelle honte ! quelle tache ! de jeunes danseurs,  
« en petit nombre, venus pour relever l'éclat d'une céré-  
« monie religieuse, ont bravé la première ville de la Grèce  
« ont ravi l'objet le plus précieux du temple d'Apollon,  
« Chariclée, l'âme de ma vie ! Destin affreux ! fortune  
« impitoyable ! Ma première fille, vous le savez, celle  
« à qui j'avais donné le jour, est descendue dans le  
« tombeau, en entendant retentir encore les cris de joie  
« qui avaient célébré son hymen. Le flambeau de sa vie  
« s'est éteint au milieu des torches nuptiales. Bientôt  
« après il m'a fallu élever un autre tombeau à sa mère.  
« Le destin m'a éloigné de ma patrie ; mais je me con-  
« solais de tous ces maux. J'avais trouvé Chariclée ; Cha-  
« riclée était mon espérance, ma vie ; je voyais en elle  
« celle qui perpétuerait mon nom. Chariclée me tenait  
« lieu de tout ; elle était, pour ainsi dire, la colonne sur  
« laquelle reposait ma maison. Un funeste revers, un  
« coup de foudre vient d'enlever cet appui à ma vieil-  
« lesse ; et le destin, par un raffinement de barbarie et  
« de cruauté, dont j'ai déjà été victime, choisit, pour me  
« l'enlever, le moment où se préparait son hyménée.  
« Déjà vous en aviez été avertis. »

« Chariclès parlait encore, se livrant à toute la vivacité  
de sa douleur, lorsque le général Hégésias, l'interrom-  
pant, parle ainsi :

« Citoyens, laissons à Chariclès le soin de pleurer  
« l'enlèvement de sa fille. Pour nous, ne nous laissons  
« point abattre par sa douleur ; ne nous amusons point à  
« mêler nos larmes aux siennes. Ne laissons point échap-

« per le moment favorable : la célérité décide en tout, et  
« principalement à la guerre, du succès des entreprises.  
« En prenant les armes au sortir de l'assemblée, nous  
« pouvons espérer atteindre nos ennemis. Ils se reposent  
« sur la lenteur de nos préparatifs, et ne hâtent point leur  
« retraite. Nous abandonner aux larmes, comme des  
« femmes, c'est leur donner le temps de gagner de l'a-  
« vance ; et nous n'aurons pour nous que la honte d'avoir  
« été outragés par des jeunes gens. Poursuivons-les au  
« plus vite ; saisissons-nous d'eux ; faisons-leur subir une  
« mort ignominieuse. Étendons notre vengeance au delà  
« du trépas, en flétrissant leur postérité. Nous pouvons  
« encore, pour satisfaire notre ressentiment, allumer l'in-  
« dignation des Thessaliens contre ceux qui pourraient  
« échapper à nos coups, et contre leur descendants. Dé-  
« crétons de ne point recevoir désormais leur théorie, et  
« de ne point leur permettre d'offrir des sacrifices à  
« Néoptolème. Ordonnons que le trésor public de Delphes  
« fournira aux frais de cette cérémonie ». Le peuple ap-  
prouve cette proposition, et la ratifie sur-le-champ.  
« Ordonnez encore, continue le général, que la prêtresse  
« de Diane ne paraîtra plus lorsque les athlètes disputa-  
« ront le prix de la course armée ; car c'est là la source  
« de l'impiété de Théagène : c'est dès ce moment qu'il a  
« médité d'enlever Chariclée. Il faut prévenir, pour la  
« suite, de pareils attentats. »

« Le peuple décrète d'une voix unanime tout ce que lui propose Hégésias. Le général ordonne de prendre les armes. La trompette guerrière retentit dans toute la ville. L'assemblée quitte le théâtre et se disperse pour voler aux combats. On voit s'armer à l'envi, non seulement ceux qui sont en état de porter les armes, mais encore les enfants, les jeunes gens sans distinction... Le courage supplée aux forces. Tous veulent partager les dangers de cette expédition. Beaucoup de femmes même, s'élevant au-dessus de la faiblesse de leur sexe, s'arment de tout ce qu'elles trouvent, et grossissent l'armée de leur troupe inutile. Mais bientôt elles sentent toute

leur faiblesse et rentrent chez elles. On voit même des vieillards vouloir secouer le poids des ans, et, leurs forces ne répondant point à leur courage, reprocher à la vieillesse de laisser une ardeur impuissante à un corps usé et sans vigueur : tant est grande la désolation que l'enlèvement de Chariclée a répandue dans la ville de Delphes. Tous les habitants, comme frappés du même coup, sans attendre le jour, se mettent à la poursuite de ses ravisseurs.

---

## LIVRE CINQUIÈME

« Tels étaient les mouvements de la ville de Delphes ; mais je ne sais quelle fut l'issue de l'expédition. Je profitai du temps qu'ils mirent à la poursuite des Thessaliens pour m'échapper. Je fus rejoindre Théagène et Chariclée, je les conduisis au bord de la mer cette même nuit, et je les fis monter dans le vaisseau phénicien qui nous attendait pour mettre à la voile... Le jour était prêt à paraître ; mais les Phéniciens m'avaient promis avec serment de m'attendre, et ils ne voulurent pas manquer à leur parole. Ils nous reçoivent avec les démonstrations de la joie la plus vive. Ils font force de rame pour sortir du port et gagner la pleine mer. Un doux zéphir souffle de la terre. Ils déploient les voiles, et le vaisseau sillonne rapidement la surface unie des ondes tranquilles. Ils laissent bientôt derrière eux le golfe de Cyrtha, le promontoire du Parnasse, les rochers d'Étolie et de Calydon. Le soleil était prêt de se coucher, lorsque les îles Aiguës, à qui leur forme a fait donner ce nom, se montrèrent à nous. Mais pourquoi prolonger ainsi mon récit ? Je m'oublie, Cnémon, je t'oublie aussi dans ces détails. Arrêtons-nous ici, et livrons-nous au sommeil. Laissons voguer nos deux amants sur les

flots. Quelque avide que soit ta curiosité, avec quelque force que tu résistes au sommeil, je crois que le détail de toutes mes aventures, continué bien avant dans la nuit, fatiguerait ton attention. Les années, mon fils, m'appesantissent; mon âme s'attendrit au souvenir de mes malheurs, et le sommeil ferme mes yeux.

— Mon père, répondit Cnémon, arrête-toi ici; ce n'est pas que je sois fatigué de t'entendre; non, mon attention se soutiendrait toujours, quand même ta narration durerait plusieurs jours et plusieurs nuits, tant les charmes de ton éloquence sont séduisants. Mais depuis longtemps j'entends un bruit sourd, un tumulte confus: j'en étais même troublé; mais la peur de perdre quelque chose de ton récit me contraignait au silence. — Je n'ai rien entendu, dit Calasiris; les années en sont peut-être la cause. L'affaiblissement de l'ouïe est une des infirmités de la vieillesse. Peut-être aussi étais-je trop attentif à mon discours. C'est sans doute Nausiclès, le maître de cette maison, qui revient... Grands Dieux! comment a-t-il réussi dans son entreprise? — Au gré de mes vœux, dit Nausiclès, paraissant tout à coup devant eux. Je n'ignore pas, mon cher Calasiris, dans quelles inquiétudes t'a jeté mon expédition. Je sais que ton âme était, pour ainsi dire, à mes côtés. Ta conduite passée envers moi, le sujet de ton entretien quand je suis entré, tout me prouve quelle part tu prends à tout ce qui me touche... Mais, quel est cet étranger? — C'est un Grec. Tu apprendras le reste par la suite. Dis-nous au plus tôt si tu as réussi, afin que nous puissions partager ta joie. — Je t'en instruirai demain. Pour le présent, il te suffit d'apprendre que j'ai retrouvé Thisbé, et plus belle. Je suis accablé de fatigues, épuisé de peines et de soucis, et j'ai besoin d'un peu de repos pour rétablir mes forces; » et il quitte ses hôtes pour se livrer au sommeil.

Au nom de Thisbé, Cnémon reste interdit. Son esprit roule de pensées en pensées, sans s'arrêter à aucune. Il soupire, il gémit amèrement. Il passe la nuit

dans la plus cruelle perplexité. Calasiris, quoique endormi, s'aperçoit qu'il souffre; il lève la tête de dessus son chevet, et, s'appuyant sur son coude, il lui demande la cause de ses peines, et d'un égarement d'esprit qui le rapproche des frénétiques. « Quoi! lui répond Cnémon, j'apprends que Thisbé vit encore, et je serais tranquille! — Quelle est donc cette Thisbé? comment la connais-tu? pourquoi ne peux-tu apprendre qu'elle est en vie, sans en être troublé? — Tu le sauras lorsque je te raconterai mon histoire. Mes yeux l'ont vue étendue sans vie; mes mains lui ont rendu les derniers devoirs chez les Bucolés. — Dors; dans peu nous aurons la solution de cette énigme — Il m'est impossible de dormir. — Tranquillise-toi. — La vie m'est un fardeau insupportable. Il faut que je sorte, que je m'assure, à quelque prix que ce soit, si Nausiclès n'est point dans l'erreur, et si en Égypte les morts reviennent à la vie. » Calasiris sourit, ferme les yeux et s'endort.

Cnémon, sortant de la chambre, éprouve l'embarras d'un homme errant pendant la nuit au milieu des ténèbres, dans une maison qu'il ne connaît pas. Mais l'inquiétude où il est au sujet de Thisbé, lui fait surmonter tous les obstacles. Il veut éclaircir ses soupçons. Il erre de côté et d'autre, passe et repasse plusieurs fois par les mêmes endroits. Enfin, il entend les gémissements sourds et plaintifs d'une femme. Tel le rossignol, pendant une nuit de printemps, fait entendre au loin des sons lamentables. Guidé par ces douloureux accents, il approche de l'appartement d'où ils sortent, applique son oreille à l'endroit où les deux battants de la porte se réunissent. Il écoute et entend ce qui suit : « Non, mon sort ne peut être plus affreux. Échappée des mains des brigands, soustraite à une mort cruelle, je me flattais de passer le reste de ma vie errante et vagabonde avec celui que mon cœur adore, et qui l'aurait remplie de charmes. Avec lui j'aurais supporté aisément les plus cruels revers. Mais la fortune, acharnée à me poursuivre, ne m'a montré quelques lueurs d'espé-

rancé que pour me tromper plus cruellement. Je me croyais mes fers brisés, et m'en voilà encore chargée. J'étais renfermée dans une ile, environnée de ténèbres, et mon sort aujourd'hui, loin d'être changé, n'est devenu que plus affreux, puisque je suis séparée de celui qui voulait et qui pouvait me consoler. Hier je quittai une caverne de brigands, séjour affreux, abîme inaccessible, que j'habitais, où plutôt j'étais enterrée; mais la présence de mon bien-aimé me consolait. Là, il a pleuré ma mort, quoique je fusse pleine de vie; là, ses larmes ont arrosé des cendres qu'il croyait les miennes. Aujourd'hui je suis privée de toutes ces consolations. Il n'est plus avec moi celui qui partageait mes douleurs, celui qui allégeait le poids de mes chagrins. Seule, abandonnée, prisonnière, abîmée dans la douleur, en butte aux jeux cruels de la fortune, si je supporte encore la vie, c'est dans l'espérance de revoir l'objet de ma tendresse. O toi, l'âme de ma vie! dans quels lieux es-tu? quel est ton sort? es-tu aussi esclave, toi qui naquis au sein de la liberté, toi qui ne connus jamais d'autre esclavage que celui de l'amour? Réserve-toi à ma tendresse. Puisses-tu revoir un jour ta chère Thisbé! car tel est le nom qu'il faudra bien que tu me donnes. »

Cnémon, à ces mots, n'est plus maître de lui; il ne peut en écouter davantage. Il avait d'abord soupçonné qu'il était dans l'erreur; mais ces dernières paroles lui persuadent que c'est vraiment Thisbé qu'il entend. Peu s'en fallut qu'il ne se laissât tomber contre la porte; mais il se retint, dans la crainte d'être surpris; car le jour approchait. Il se retire. Ses genoux chancellent; ses pieds heurtent à chaque pas: il donne contre les murailles; sa tête frappe contre le haut des portes, choque contre différents objets suspendus au plancher. Enfin, après bien des détours, il arrive à la chambre où il demeurerait, et se laisse tomber sur son lit. Tout son corps tremble; ses dents claquent les unes contre les autres, et peut-être aurait-il expiré, si Calasiris, s'apercevant de son état, ne l'eût ranimé en le pressant contre

son sein, et ne fût venu à bout de le rappeler à la vie. Lorsqu'il a repris connaissance, il lui demande la cause de ces mouvements convulsifs. « Mon père, dit-il, je suis perdu. Thisbé... ce monstre... est véritablement en vie. » En prononçant ces mots il retombe encore. Calasiris fait de nouveaux efforts pour retenir son âme prête à s'échapper.

Cnémón n'était alors que la victime des bizarreries de la fortune, qui souvent prend plaisir à se jouer des hommes, qui corrompt les plaisirs les plus vifs par l'amertume des chagrins. Elle lui montra un sujet de douleur dans ce qui devait être pour lui un sujet de joie, et elle lui fit sentir toute la cruauté de ses caprices. Peut-être aussi l'homme n'est-il pas fait pour goûter des plaisirs purs et sans mélange. Cnémón alors fuyait l'objet de ses vœux. Cnémón redoutait une vue qui devait le combler de joie. C'était Chariclée et non Thisbé qu'il avait entendue gémir. Voici ce qui s'était passé.

Lorsque Thyamis eut été pris par les ennemis et chargé de chaînes, que l'île eut été livrée aux flammes et entièrement dévastée, Cnémón et Thermutis, l'écuyer de Thyamis, traversèrent le lac au point du jour pour s'informer du sort du chef des brigands. On a vu ce qu'ils devinrent. Théagène et Chariclée, restés seuls dans l'île, tirèrent du sein même de leurs maux une source inépuisable de plaisirs : rien n'arrêta les élans de leur tendresse. Seuls, éloignés des importuns, ils s'abandonnent à toute la vivacité de leur amour. Oubliant l'univers entier, ils se tiennent longtemps et étroitement serrés dans les bras l'un de l'autre ; ils se rassasient des charmes d'un amour pur et honnête : des larmes brûlantes se mêlent à leurs pudiques baisers. Théagène, dans l'ardeur de ses désirs impétueux, voulait-il franchir les bornes de la pudeur, Chariclée lui rappelait ses serments, modérait ses transports, et son amant s'arrêtait aussitôt. Vaincu par l'amour, mais vainqueur du plaisir, l'austère vertu parlait toujours à son cœur. Enfin la nécessité de réfléchir sur le parti qu'ils

ont à prendre, impose silence à leurs transports, et Théagène parle ainsi :

« O Chariclée ! puissent les Dieux de la Grèce nous accorder ce qui pour nous est le plus précieux des biens, ce qui nous a fait supporter tout, ce qui fait encore l'unique objet de nos vœux, d'être toujours l'un avec l'autre. Mais comme les choses humaines n'ont ni solidité, ni consistance ; comme nous avons déjà beaucoup souffert, que nous nous attendons à souffrir beaucoup encore ; que nous devons nous rendre au bourg de Chemmis, selon nos conventions avec Cnémon ; que nous ignorons le sort qui nous attend ; que le pays où nous devons nous rendre est sans doute bien éloigné d'ici, convenons de certains signes, qui nous éclaireront sur le sort de l'un et de l'autre, qui nous dirigeront dans nos recherches, si nous nous trouvons séparés. Des signes dictés par l'amour, imaginés pour réunir deux amants, peuvent épargner bien des fatigues, et sont des guides sûrs dans les voyages. »

Chariclée approuve cet avis. Ils conviennent que sur les temples, les monuments publics, les statues, les pierres, dans les carrefours, Théagène écrira *le Pythique*, et Chariclée *la Pythie est partie à droite ou à gauche, vers telle ou telle ville, tel village, tel pays, avec l'indication du jour et de l'heure du départ*. Si nous nous rencontrons, disent-ils, il suffira de nous voir pour nous reconnaître ; jamais le temps ne pourra effacer de nos cœurs des traits que l'amour y a gravés. Ils conviennent encore que Chariclée montrera l'anneau que sa mère a exposé avec elle, et Théagène une cicatrice à son genou blessé à la chasse d'un sanglier ; que le mot *flambeau* dans la bouche de Chariclée, et celui de *palmier* dans celle de Théagène, serviront encore à se reconnaître mutuellement. Ils s'embrassent ensuite l'un l'autre, versent des larmes, qui sont comme des libations offertes à l'amour, et se donnent des baisers garants de leur fidélité mutuelle.

Ils sortent de la caverne sans toucher à aucun des

objets qu'elle recèle : ce serait un crime à leurs yeux que de porter la main sur des richesses qui ne sont que le fruit du brigandage ; mais ils prennent ce qu'ils ont apporté de Delphes, et que les brigands leur ont enlevé. Chariclée se déguise. Elle enferme dans une besace ses colliers, sa couronne, sa robe de prêtresse ; et pour qu'on ne les voie point, elle met par-dessus quelques objets de vil prix. Elle donne son arc et son carquois à Théagène : fardeau bien doux pour un amant, armes consacrées au Dieu qui le tient asservi sous ses lois.

Déjà ils sont près du lac, se disposent à entrer dans une barque, lorsqu'ils aperçoivent une troupe d'hommes armés qui le traversent. Étonnés, interdits à cette vue, ils restent immobiles, comme frappés de stupeur. Ils gémissent amèrement sur les caprices de la fortune, qui se joue d'eux si cruellement. Mais les ennemis sont près d'aborder. Chariclée veut s'enfuir et retourner s'ensevelir dans cette caverne, pour se soustraire à leurs recherches. Déjà elle se met en devoir de courir, lorsque Théagène, l'arrêtant : « Jusqu'à quand, dit-il, fuirons-nous le destin qui nous poursuit ? Cédons à la fortune ; abandonnons-nous au torrent qui nous entraîne. L'avantage, que nous retirerons de fuir, sera de fuir encore, d'errer de climats en climats, d'essayer encore des malheurs enchainés à d'autres malheurs. Ne vois-tu pas, ô ma chère Chariclée ! comme nous sommes le jouet de la fortune. A peine sortis de notre patrie, nous sommes tombés entre les mains des pirates. Aux dangers de la mer ont succédé sur terre des dangers plus grands. Des mains des ennemis nous sommes passés entre celles des brigands. Il n'y a qu'un instant, nous étions encore dans leurs chaînes. Nous nous voyions seuls, libres ; il ne tenait qu'à nous de nous échapper ; de nouveaux meurtriers surviennent : ce ne sont que de nouveaux acteurs que la fortune amène sur un théâtre où nous jouons le premier rôle. Terminons ici cette affreuse tragédie ; livrons-nous nous-mêmes au fer des assassins ; prévenons une catastrophe peut-être plus terrible ; craignons

d'être réduits à nous donner nous-mêmes la mort. »

Chariclée ne pense pas tout à fait comme Théagène. Elle trouve justes ses plaintes contre la fortune, mais elle ne croit pas comme lui qu'il faille se livrer aux ennemis. « Il n'est pas sûr, dit-elle, qu'ils nous ôteront la vie : non, la fortune ne nous favorise pas assez pour mettre ainsi fin à nos infortunes ; peut-être veut-elle nous réserver aux horreurs de l'esclavage. Est-il genre de mort aussi affreux qu'une pareille destinée ? Être exposé aux insultes, aux outrages de barbares grossiers et brutaux, est un sort auquel il faut nous soustraire, à quelque prix que ce soit. Échappés plusieurs fois à des dangers plus grands, nous pouvons espérer d'échapper encore à celui-ci. — Faisons ce qui te plaît, répartit Théagène. » Et aussitôt il suit les pas de son amante, comme s'il eût été entraîné par une force invisible.

Mais ils ne peuvent arriver jusqu'à la caverne. Pendant qu'ils regardent les ennemis qu'ils ont en face, ils tombent, sans s'en apercevoir, entre les mains d'une autre troupe débarquée d'un autre côté de l'île, et ils se trouvent pris comme dans un filet. Ceux-ci s'arrêtent frappés d'étonnement en voyant Chariclée courir dans les bras de Théagène pour y recevoir le coup de la mort : quelques-uns lèvent déjà la main pour les frapper ; mais les regards de ces deux amants les éblouissent ; leur colère se calme, le fer leur tombe des mains : la beauté désarme même les barbares ; un spectacle touchant remplit l'œil le plus farouche des larmes de la sensibilité. Théagène et Chariclée sont pris et conduits au général comme la plus belle partie du butin : ce fut même la seule proie qu'ils trouvèrent. En vain ils parcourent l'île entière d'une extrémité à l'autre ; en vain ils la couvrent de la multitude de leurs soldats, comme d'un filet ; leurs recherches sont infructueuses : l'incendie précédent l'avait entièrement dévastée ; la caverne seule, qu'ils ne connaissaient pas, était restée intacte. Théagène et Chariclée paraissent devant le général.

C'était Mitrane, officier d'Oroondate, que le grand roi

avait établi satrape de l'Égypte. Nausiclès, comme nous l'avons dit, l'avait engagé, à force d'argent, à marcher vers cette île pour chercher Thisbé. Théagène et Chariclée sont amenés devant lui, implorant le secours des Dieux. Nausiclès, avec toute l'adresse et la présence d'esprit d'un marchand, s'élançe vers Chariclée : « C'est Thisbé, s'écrie-t-il, c'est elle-même. Les barbares Bucoles me l'avaient enlevée. O Mitrane, c'est ton bras, c'est la protection des Dieux qui me la rendent ! » En même temps, il prend Chariclée, tout transporté de joie ; il s'approche d'elle, lui parle à l'oreille et en grec, pour n'être entendu de personne ; il l'engage à dire elle-même qu'elle est Thisbé, pour conserver ses jours. Son stratagème lui réussit : Chariclée, qui entendait la langue grecque, espérant tirer quelque service de Nausiclès, se prête à ses vues. Mitrane lui demande son nom. Elle répond qu'elle s'appelle Thisbé. Nausiclès alors courant vers Mitrane, l'embrasse mille fois, admire son bonheur ; et flattant la vanité du barbare, il le félicite de ses anciens exploits, et surtout de la manière dont il a conduit cette expédition.

Enflé de ces éloges, trompé par le nom de Thisbé, persuadé de la vérité de ce que lui dit Nausiclès, Mitrane admire la beauté de Chariclée. Comme la lune environnée de nuages n'en brille qu'avec plus d'éclat, de même les haillons dont Chariclée est couverte, ne font que rendre les grâces de sa figure plus brillantes. Nausiclès, par son adresse, s'était prémuni contre la légèreté du général persan, et empêchait le repentir de naître dans son âme. « Prends-la, lui dit Mitrane, puisqu'elle t'appartient, et emmène-la. » En même temps il la lui remet entre les mains, ayant toujours les yeux attachés sur elle, montrant que ce n'est qu'à regret et pour satisfaire à ses engagements, et parce qu'il en avait déjà reçu le prix. « Mais celui-ci, dit-il, en montrant Théagène, est à moi, quel qu'il soit : c'est une proie qui m'appartient. Je l'emmène, et il partira, sous bonne garde, pour Babylone. Il mérite de servir le roi à table. »

Ils traversent ensuite le lac, et se quittent l'un l'autre Nausiclès avec Chariclée, retourne à Chemmis. Mitrane dirige sa marche vers d'autres villages de son ressort. Il envoie aussitôt à Oroondate, à Memphis, Théagène, avec une lettre conçue en ces termes :

« *Le général Mitrane au satrape Oroondate.*

« J'ai fait prisonnier un jeune Grec, qui ne mérite pas d'être au nombre de mes esclaves : il est digne de ne paraître que devant le grand roi et de le servir. Je te l'envoie pour en faire présent à notre commun maître. Jamais la cour de Babylone n'en a vu et n'en verra d'une aussi grande beauté. » Tel était le contenu de la lettre.

Les premiers rayons de la lumière ne faisaient que commencer à paraître, lorsque Calasiris et Cnémon vont trouver Nausiclès, dans l'espérance d'en tirer des lumières consolantes, et pour s'informer du succès de son expédition. Nausiclès lui raconte tout ; son arrivée dans l'île, qu'il a trouvée déserte, et où il n'a d'abord rencontré personne ; avec quelle adresse il a trompé Mitrane, qui lui a remis, sous le nom de Thisbé, une jeune fille que les Perses ont trouvée. Il ajoute qu'elle le dédommage bien de la perte de Thisbé ; qu'elle est, par la beauté, au-dessus de Thisbé, autant qu'une Déesse est au-dessus d'une mortelle ; qu'il ne peut décrire tous ses charmes ; qu'elle est dans sa maison, et qu'il peut la leur faire voir.

Ces paroles leur font soupçonner ce qui était arrivé. Ils prient Nausiclès de faire venir devant eux sa captive. Ils connaissent la beauté incomparable de Chariclée. La jeune fille paraît. Elle baisse d'abord les yeux : un voile lui couvre le visage jusqu'aux sourcils. Ranimée par les paroles consolantes de Nausiclès, elle lève la tête, regarde. O surprise ! tous trois aussitôt, comme de concert, comme frappés du même coup, poussent un cri aigu, gémissent, sanglotent ; la maison retentit longtemps de ces paroles : « O mon père ! ô ma fille ! tu es vraiment Chariclée, et non la Thisbé de Cnémon. »

Nausiclès, étonné, garde le silence. Il voit Calasiris serrer Chariclée dans ses bras, la baigner de larmes. Troublé, incertain, il se croit transporté sur un théâtre, témoin de la reconnaissance de deux personnages. Enfin Calasiris, l'embrassant avec transport : « O le meilleur des hommes, dit-il, puissent les Dieux m'acquitter envers toi et remplir tous tes vœux ! C'est toi qui rends à ma tendresse une fille que je n'espérais plus revoir ; c'est toi qui réjouis mes yeux du plus agréable des spectacles. O ma fille ! ô Chariclée ! où as-tu laissé Théagène ? » A cette demande, Chariclée gémit. « Celui, répond-elle après quelques instants de silence, celui qui m'a livrée à cet homme, l'emmène prisonnier. » Calasiris prie Nausiclès de l'instruire du sort de Théagène, lui demande quel est son nouveau maître, et où il l'emmène. Nausiclès alors comprend que ces deux jeunes gens sont ceux dont le vieillard lui a souvent parlé ; que ce sont eux qu'il pleurait, lorsqu'il le rencontra plongé dans la plus amère douleur. Il leur rapporte tout ce qui regarde Théagène ; il ajoute que, dans l'état de dénuement où il est, il n'aura d'autre consolation que de le reconnaître, et qu'il serait étonné s'ils pouvaient, à force d'argent, obtenir sa liberté de Mitrane. « Nous sommes riches, dit Chariclée à Calasiris à l'oreille : promets tout ce que tu voudras ; je conserve ce collier que tu connais ; je l'ai avec moi. »

Ces paroles inspirent de la confiance à Calasiris. Craignant que Nausiclès n'eût quelque soupçon, et ne comprît ce que Chariclée lui disait : « O mon cher Nausiclès, dit-il, jamais le sage n'est pauvre : ses richesses égalent toujours ses besoins ; il reçoit des Dieux tout ce qu'il peut leur demander sans honte, dis-moi seulement où est celui qui retient Théagène dans les fers ? Les Dieux ne nous abandonneront pas ; nous trouverons dans leurs bienfaits de quoi satisfaire l'avarice des Perses. — Pour me persuader, répondit Nausiclès en souriant, que tu as des moyens inconnus de t'enrichir, commence par me compter le prix de la rançon de Chariclée. Tu penses

bien qu'un marchand n'aime pas moins l'argent que les Perses. — Je le sais, dit Calasiris, et tu seras satisfait. Que ne mérites-tu pas, toi dont la générosité sans égale prévient mes desirs, toi qui me rends ma fille, sans attendre que je te la redemande ? Il faut d'abord que je m'adresse aux Dieux. — Tu le peux, répond Nausiclès ; je dois offrir un sacrifice aux Dieux, pour les remercier du succès de mon expédition ; assistes-y, si tu veux ; prie-les, demande-leur des richesses pour nous, et ne l'oublie pas. — Ne plaisante point, lui dit Calasiris, et ne sois pas incrédule. Va préparer ton sacrifice ; je m'y rendrai quand tout sera prêt. »

Nausiclès va donner ses ordres. Peu après, quelqu'un vient de sa part inviter Calasiris et Cnémon à assister au sacrifice. Ils étaient convenus de ce qu'ils devaient faire. Ils ne manquent pas de s'y rendre avec Nausiclès et une foule d'autres personnes pareillement invitées ; car le sacrifice se faisait publiquement. Chariclée s'y rend aussi avec la fille de Nausiclès, et toutes les autres femmes qui, à force de prières et d'instances, lui persuadent de les accompagner. Peut-être ne se serait-elle pas rendue à leurs sollicitations, si elle n'eût espéré, à la faveur de ce sacrifice, adresser au ciel des vœux pour Théagène.

Arrivés au temple de Mercure, le Dieu du commerce et des marchands, que Nausiclès honorait d'un culte particulier, ils immolent la victime. Calasiris en considère quelque temps les entrailles. Les différentes altérations qui se manifestent sur son visage, annoncent le mélange de biens et de maux qu'il voit dans l'avenir ; enfin il met les mains sur l'autel, en prononçant quelques mots, et feignant de tirer du foyer sacré un objet qu'il tenait depuis longtemps : « Nausiclès, dit-il, voilà ce que les Dieux te donnent pour la rançon de Chariclée. » En même temps il lui remet un anneau magnifique d'un prix inestimable : le contour est d'un métal précieux ; le chaton, d'une améthyste d'Éthiopie, est de la grosseur de l'œil d'une jeune fille ; sa beauté efface celle des amé-

thystes de l'Ibérie et de la Grande-Bretagne : celles-ci sont d'un coloris doux, ressemblent à une rose dont les feuilles, récemment sorties du bouton, commencent à se colorer aux rayons du soleil ; mais l'améthyste d'Éthiopie a l'éclat vif et pur d'une fleur de printemps ; quand on la tourne, il en part des rayons de lumière dont la vivacité n'éblouit point les yeux, mais les réjouit par un éclat tempéré. Elle a encore une vertu que n'ont point les améthystes d'occident : elle mérite vraiment son nom ; elle garantit réellement de l'ivresse ceux qui la portent. Telles sont toutes celles qui viennent des Indes et d'Éthiopie, bien inférieures cependant à celle que Calasiris donna alors à Nausiclès. Elle est ornée de gravures : différentes figures y sont représentées. On y voit un jeune berger, gardant des troupeaux, placé sur la cime d'une petite roche, d'où il voit tout autour de lui : il fait paître, au son de la flûte, des chèvres qui, dociles à ses accents, sensibles à ses accords, semblent brouter le gazon fleuri : on dirait que leur toison est d'or ; mais c'est moins une illusion de l'art, que l'effet de la couleur de l'améthyste. On voit aussi bondir les tendres agneaux : les uns courent en troupe à la roche ; les autres sautent autour du berger, et forment, par cette gradation pastorale, un escarpement ; d'autres au milieu des feux de cette améthyste, aussi étincelants que ceux du soleil, grimpent légèrement vers la cime de la roche. Les plus jeunes et les plus hardis semblent vouloir s'élancer par-dessus les bords ; mais ce chaton, comme une bergerie d'or, les enferme dans son enceinte, ainsi que la roche, qui n'est point une illusion des yeux, mais qui existe réellement. L'ouvrier, en aplanissant les bords, avait fait en réalité ce qu'il voulait représenter. Il avait cru inutile d'imiter une pierre dans une pierre. Tel est cet anneau.

Nausiclès, étonné d'une chose si extraordinaire, transporté de joie à la vue d'un présent que toute sa fortune aurait à peine payé : « Mon cher Calasiris, dit-il, je plaisantais ; jamais je n'ai eu dessein de te demander la

rançon de Chariclée : mes vœux étaient entièrement désintéressés ; mais puisque, comme tu le dis, il ne faut pas rejeter les présents des Dieux, je reçois cet anneau comme un don du ciel. Sans doute, Mercure, mon protecteur, le meilleur et le plus bienfaisant des Dieux, me l'envoie : c'est lui qui te l'a fait trouver au milieu des flammes : aussi en a-t-il toute la vivacité. Un présent, d'ailleurs, qui enrichit celui qui le reçoit sans appauvrir celui qui le donne, est à mes yeux le plus beau de tous les présents. » En achevant ces mots, il invite à un repas Calasiris, et tous ceux qui avaient assisté au sacrifice. Il place les femmes dans l'intérieur du temple, et les hommes dans le vestibule. A la fin du repas, lorsque les tables furent desservies, et que l'on ne songea plus qu'à boire, les hommes font des libations à Bacchus, et chantent la chanson des nautonniers lorsqu'ils s'embarquent. Les femmes dansent, en rendant grâces à Cérés. Chariclée seule, retirée à l'écart, ne partage point l'allégresse générale : elle demande aux Dieux de sauver Théagène, et de le lui conserver fidèle.

Les vapeurs du vin commençaient à échauffer la tête des convives ; ils ne songeaient plus qu'à se livrer à diverses sortes d'amusements. Nausiclès alors présentant à Calasiris une coupe pleine d'eau pure : « Mon cher Calasiris, dit-il, buvons, puisque c'est la seule liqueur que tu connais ; buvons en l'honneur des chastes nymphes qui n'ont aucun commerce avec Bacchus, des véritables nymphes. Si tu veux te rendre à nos désirs, payer ton écot en discours, quelle agréable liqueur tu nous verserais ! Tu entends ces femmes ; elles mêlent le plaisir de la danse à celui de la table. Mais le récit de tes aventures, si tu veux nous les raconter, plus agréable pour nous que la danse et le son des instruments, assaisonnerait ce repas d'un plaisir bien piquant. Tu as plusieurs fois, comme tu le sais toi-même, différé de m'en faire part ; tu gémissais, affaissé sous le poids de la douleur. Tu ne pouvais demander un moment plus heureux. De tes enfants, l'un est retrouvé, est entre tes bras ;

l'autre, avec le secours des Dieux, te sera bientôt rendu, surtout si tu ne me chagrines pas encore par un nouveau délai.

— O Nausiclès, reprit Cnémon, puissent les Dieux te combler de biens ! Tu as rassemblé ici des plaisirs de toute espèce ; mais tu les dédaignes, tu les laisses au vulgaire, pour le plaisir d'entendre des choses vraiment étonnantes, des choses qui te procureront tout ce que le plaisir a de plus piquant et de plus vif. Cette association de Mercure avec Bacchus ; ce mélange des plaisirs de la conversation avec ceux de la table, annonce en toi une pénétration admirable à distinguer les qualités particulières de la divinité. Tes immenses richesses te mettent bien en état de l'attirer la protection des Dieux par la magnificence de tes offrandes ; mais on ne peut mieux se concilier la faveur de Mercure qu'en montrant les mêmes goûts que lui, en unissant les charmes de la conversation à ceux de la bonne chère. »

Calasiris, par complaisance pour Cnémon, par déférence pour Nausiclès, qu'il voulait s'attacher de plus en plus, leur raconte son histoire, mais succinctement. Il abrège beaucoup tout ce qu'il avait déjà raconté à Cnémon ; il passe même sous silence tout ce qu'il croit inutile à Nausiclès de savoir. Il reprend le fil de sa narration à l'endroit où ils s'enfuirent de Delphes, et s'embarquèrent sur le vaisseau phénicien. Ils avancèrent d'abord au gré de leurs vœux. Un vent doux et favorable enflait les voiles. Arrivés au détroit de Calydon, leur vaisseau est violemment agité au milieu d'une mer naturellement turbulente et orageuse. Cnémon interrompt Calasiris, et le prie de leur expliquer la cause des tempêtes qui régnaient particulièrement sur ce bras de mer.

« La mer Ionienne, reprend Calasiris, est renfermée en cet endroit dans un lit très resserré : elle ne communique avec le golfe de Crisa que par un petit détroit. L'isthme du Péloponèse l'empêche de se jeter dans la mer Égée. C'est une digue opposée sans doute par la Providence à l'impétuosité de ses flots, qui, sans cette digue,

inonderaient les pays voisins. Les flots, obligés de refluer dans ce détroit, rencontrent ceux qui y coulent, les choquent avec une extrême violence. De ce conflit il résulte une ébullition terrible; les flots se soulèvent, se couvrent d'écume; et de là les tempêtes si fréquentes dans ce détroit. » Tous les convives applaudissent et reconnaissent la véritable cause des tempêtes qui agitent la mer Ionienne. Calasiris poursuit ainsi :

« Après avoir passé ce détroit, et laissé derrière nous les îles Aiguës, nous crûmes apercevoir le promontoire de Zacynthe, qui s'offrit à nos yeux comme un nuage obscur. Le pilote fait caler les voiles. Nous lui demandons pourquoi il ralentit ainsi la marche du vaisseau, poussé par un vent favorable. « Avec ce vent, dit-il, nous arriverons à terre vers la première veille de la nuit. Je crains d'échouer, au milieu des ténèbres, contre un rivage bordé de rochers et d'écueils. Il vaut donc mieux passer la nuit en pleine mer, ne donner de vent à nos voiles que ce qu'il en faut pour prendre terre au point du jour. » Voilà ce que le pilote nous répondit; mais il se trompa dans ses conjectures. Le soleil se levait lorsque nous jetâmes l'ancre.

« Nous débarquâmes à peu de distance de la ville. Les insulaires fixés le long du rivage, accoururent comme à un spectacle extraordinaire. Ils admirent la légèreté, la beauté, la grandeur de notre vaisseau; ils croient y reconnaître la construction phénicienne; ils sont surtout étonnés de nous voir aborder heureusement et sans accident : bonheur auquel nous ne devions pas nous attendre dans un voyage entrepris après le coucher des Pléiades. Presque tous les passagers descendent du vaisseau pendant qu'on l'attache au rivage, et se dispersent dans la ville pour leurs affaires.

J'avais appris du pilote que nous passerions l'hiver dans cette île. Je ne voulus point rester sur le vaisseau, au milieu de la licence qui règne parmi les gens de mer; ni chercher une demeure dans la ville, de peur qu'on ne découvrit l'asile de mes deux jeunes gens. Je résolus

de chercher sur le rivage un endroit où je pourrais passer l'hiver. J'avance quelques pas; j'aperçois un vieux pêcheur assis devant sa porte, raccommodant les mailles de son filet. Je m'approche : « Vieillard, lui dis-je, je te  
 « salue; dis-moi où je pourrais trouver un séjour? — Il  
 « s'est accroché hier à ce rocher voisin, et ces mailles se  
 « sont rompues. — Ce n'est pas là ce que je te demande.  
 « Tu nous obligeras beaucoup, si tu veux nous recevoir  
 « chez toi, ou nous indiquer une autre demeure. — Ce  
 « n'est pas moi : je n'y étais pas. Non, Thyrrène n'est pas  
 « assez imprudent : la vieillesse ne l'a pas aveuglé jusque-  
 « là. C'est la faute de mes enfants, qui, par leur inexpé-  
 « rience, ont été jeter ce filet dans un endroit dont ils ne  
 « devaient pas approcher. »

« Enfin je m'aperçois qu'il est sourd. « Vieillard, lui  
 « dis-je alors en élevant la voix, je te salue. Nous sommes  
 « des étrangers qui te prions de nous indiquer une de-  
 « meure. — Si vous voulez, me répond-il, en nous rendant  
 « le salut, vous demeurerez avec nous, à moins que vous  
 « ne cherchiez une maison grande et riche, et que vous  
 « ne meniez avec vous une multitude d'esclaves. — Je  
 « n'ai que deux enfants, et moi je suis le troisième. —  
 « Bon, c'est ce qu'il faut : nous ne sommes qu'un plus que  
 « vous; j'ai encore avec moi deux de mes enfants, les  
 « autres sont mariés et pères de famille; la nourrice de  
 « mes enfants fait la quatrième; car leur mère est morte  
 « depuis peu. Sois donc le bienvenu; crois que nous nous  
 « ferons un plaisir de recevoir un homme en qui, dès le  
 « premier abord, j'ai remarqué un air distingué. »

« J'accepte ses offres; je reviens ensuite avec Chariclée  
 et Théagène retrouver Thyrrène, qui nous reçoit bien,  
 et nous cède la partie de sa maison la plus chaude. Nous  
 y trouvâmes assez d'agrément pendant l'hiver : nous  
 passions les jours tous ensemble. Chariclée couchait  
 avec la nourrice, moi avec Théagène, et Thyrrène, avec  
 ses deux enfants, dans un autre appartement. Nous man-  
 gions tous ensemble; nous défrayions nos hôtes de tout.  
 Thyrrène donnait aux deux amants du poisson qu'il allait

pêcher lui-même : quelquefois, pour passer le temps, nous y allions avec lui. Il avait singulièrement diversifié ce plaisir, que, grâce à son intelligence, on pouvait se donner en tout temps. Il connaissait les endroits les plus favorables et les plus poissonneux : bien des personnes attribuaient à une faveur spéciale de la fortune, ce qui n'était que le fruit de son adresse ; mais la fortune, comme on dit, ne donne pas de relâche à ceux qu'elle poursuit. La beauté de Chariclée lui attira des désagréments jusque dans cette solitude. Ce marchand tyrien, qui avait remporté une couronne aux jeux pythiques, qui nous avait emmenés sur son vaisseau, me prenait souvent en particulier, m'accablait d'importunités et d'instances, me demandant Chariclée en mariage, comme si j'eusse été son père. Il ne tarissait point sur ses qualités, sa noblesse, son mérite, ses richesses : le vaisseau lui appartenait, ainsi que la plus grande partie de la cargaison, qui consistait en or, en diamants, en soieries. A tant d'avantages il fallait encore ajouter sa victoire récente ; enfin il possédait tout.

« Je lui représente l'état de dénûment où je me trouve ; j'ajoute que jamais je ne donnerai ma fille à un étranger, dont la patrie est si éloignée de l'Égypte. « Mon père, « reprend-il, il est aisé de lever toutes ces difficultés ; la « possession de ta fille me tiendra lieu de dot, d'argent, « de tous les trésors possibles. J'abandonne ma patrie « pour me fixer dans la tienne : dès ce moment je renonce « à mon voyage de Carthage ; je te suis partout où tu voudras aller. » Enfin, le voyant s'opiniâtrer dans ses dessein, mettre toujours plus de chaleur dans ses poursuites, m'obséder continuellement de ses importunités, je lui donne des espérances, pour me délivrer de ses sollicitations ; et dans la crainte qu'il ne se portât même à quelque violence dans cette île, je lui promets de tout arranger à mon retour en Égypte.

« A peine étais-je débarrassé du Phénicien, qu'un nouvel orage se forma et gronda sur notre tête. Quelques jours après, Thyrrène, me tirant à l'écart dans un angle

formé par les sinuosités du rivage : « Calasiris, me dit-il, « j'en jure par Neptune, le Dieu de la mer, et par les « autres divinités de son empire, je t'aime comme mon « frère; tes enfants me sont aussi chers que les miens. Je « veux te faire part d'un projet funeste que l'on médite « et que je ne puis taire. Tu manges avec moi à la même « table: le silence serait un crime de ma part; je veux donc « t'en instruire. Des pirates, placés en embuscade dans « une baie, derrière ce promontoire, cherchent à s'empa- « rer du vaisseau phénicien; des sentinelles, qui se suc- « cèdent sur les rochers, épient le moment où il mettra à « la voile. Songes-y; mets-toi sur tes gardes: vois ce que « tu as à faire. C'est sans doute à toi, ou plutôt à ta fille, « qu'en veulent ces hommes pour qui il n'y eut jamais rien « de sacré. — Thyrrène, lui dis-je, puissent les Dieux te « récompenser comme tu le mérites! Mais, comment ce « projet t'est-il connu? — Comme pêcheur, me répond-il, « je connais ces hommes; je leur porte du poisson, que je « leur vends plus cher qu'à tout autre. Hier, pendant que « je ramassais mes filets auprès de ces bas-fonds, le chef « de ces pirates s'approchant de moi, me demande si je « sais quand les Phéniciens mettront à la voile. Pénétrant « aussitôt son dessein : « Trachin, lui dis-je, je ne puis « te dire le jour précis; mais je crois que ce sera au prin- « temps. — La jeune fille qui demeure chez toi partira- « t-elle avec eux? — Je l'ignore; mais pourquoi me faire « toutes ces questions? — Je ne l'ai vue qu'une fois, et je « l'aime éperdument. Parmi le grand nombre de femmes, « et même belles, qui me sont tombées entre les mains, « jamais je n'ai vu de beauté pareille. »

« Je voulais l'engager à me découvrir ses projets. « Pourquoi, repris-je, ne pas éviter le combat contre les « Phéniciens, et ne pas l'enlever de chez moi sans qu'il « t'en coûte une goutte de sang, et avant qu'ils se mettent « en mer? — Les pirates eux-mêmes ont des égards et de « l'humanité pour ceux qu'ils connaissent : c'est toi que « je ménage; je ne veux pas te jeter dans l'embarras, ni te « faire chercher tes hôtes. Je veux d'ailleurs frapper deux

« grands coups en même temps, m'emparer des richesses  
 « du vaisseau et de la jeune fille; ce que je ne pourrais  
 « faire en l'enlevant sur terre : le voisinage de la ville m'ex-  
 « poserait encore à des dangers. Quand on apprendrait  
 « cet enlèvement, on pourrait se mettre à ma poursuite. »

« Je l'ai quitté en louant beaucoup sa prudence. Je te  
 « prévins des desseins que trament contre vous ces en-  
 « nemis du genre humain. Songe à ton salut et à celui  
 « de tes enfants. »

« Ces paroles jetèrent la consternation dans mon âme;  
 mon esprit effrayé formait projet sur projet, sans s'ar-  
 rêter à aucun. Le hasard me fait rencontrer ce même  
 marchand phénicien, qui, en m'entretenant de son amour,  
 me présente un moyen d'échapper au danger. De tout  
 ce que j'avais appris de Thyrrène, je ne lui dis que ce  
 que je crus nécessaire. Je feins qu'un habitant de l'île  
 songe à enlever ma fille; qu'il n'a pas assez de forces  
 pour l'empêcher. « Tout me parle pour toi, ajoutai-je;  
 « je te connais : tu es riche. Tu m'avais promis de te fixer  
 « dans ma patrie; et j'aimerais mieux te donner la main  
 « de ma fille. Il faut donc, pour l'intérêt de ton amour, te  
 « hâter de quitter ce lieu avant de voir l'orage fondre  
 « sur nous. »

« Ces paroles le transportent de joie : « Mon père, me  
 « dit-il en m'embrassant, quand veux-tu que nous met-  
 « tions à la voile? Quoique la saison ne soit pas encore  
 « favorable aux navigateurs, nous pouvons au moins  
 « changer de rade, nous mettre hors de danger, en at-  
 « tendant le printemps. — Eh bien, lui dis-je, si tu veux  
 « suivre mon conseil, nous partirons au commencement  
 « de la nuit. — Tu seras satisfait, » me répond-il; et en  
 même temps il se retire.

« De retour à la maison, je ne dis rien à Thyrrène; mais  
 je prévins mes enfants qu'au milieu de la nuit nous  
 nous embarquerons. Ils sont étonnés de la précipitation  
 de ce départ, et m'en demandent la raison. Je remets à  
 un autre moment de les en instruire; je me contente de  
 leur dire qu'il faut que nous partions. Nous prenons un

repas léger, et nous allons nous coucher. Je crus voir en songe un vieillard maigre et décharné, mais dont la robe retroussée laissait apercevoir des muscles et des nerfs qui annonçaient que, dans sa jeunesse, il avait été vigoureux. Un casque est sur sa tête; il a le regard perçant et rusé : il semble boiter d'une blessure à la cuisse. Il s'approche de moi, et, avec un sourire menaçant : « Mon ami, me dit-il, tu es le seul qui n'as pas songé à moi : tous les voyageurs qui passent auprès de Céphalénéie, visitent ma demeure : la célébrité de mon nom les y attire. Tu as poussé l'indifférence jusqu'à ne pas me saluer, quoique tu demeures dans le voisinage; bientôt tu porteras la peine due à ton insouciance : aussi malheureux que moi, tu trouveras des ennemis sur terre et sur mer. Mon épouse salue la jeune fille que tu mènes avec toi; elle s'intéresse beaucoup à elle, parce qu'elle sacrifie tout à la chasteté. Elle lui annonce une heureuse fin à toutes ses calamités. »

« Troublé par ce songe, je me lève brusquement. Qu'as-tu, me dit Théagène? — Je crains que nous n'ayons passé l'heure de nous embarquer : voilà la cause de mon trouble. Lève-toi; prépare tout pour notre départ. » Je vais trouver Chariclée; mais elle était déjà auprès de moi. Thyrrène nous entend, se lève et nous demande ce que nous avons. « Nous allons suivre ton conseil, lui dis-je, et tâcher de nous soustraire à nos ennemis. Je prie les Dieux de te récompenser de la bonté avec laquelle tu nous as traités. J'ai encore un dernier service à te demander; c'est de passer à Ithaque, d'offrir pour nous un sacrifice à Ulysse et de l'apaiser. Il m'est apparu cette nuit, s'est plaint que je l'ai négligé, et m'a menacé de toute sa colère. » Thyrrène me promet de remplir mes intentions; il nous accompagne jusqu'au rivage, en pleurant, nous souhaite une navigation heureuse, et telle que nous pouvons la désirer. Mais pourquoi te fatiguer par ces détails? Le jour commençait à paraître, et nous avancions en pleine mer. Les matelots d'abord avaient refusé de partir; mais enfin

le marchand phénicien les y avait déterminés, en leur représentant qu'ils avaient à craindre d'être attaqués par les pirates. Il était loin de penser qu'il disait la vérité.

« Nous eûmes d'abord à lutter contre l'impétuosité des vents et la fureur des flots. Enfin, après des peines incroyables, après avoir failli être engloutis dans les ondes, nous abordons à un promontoire de Crète. Nous avons perdu notre gouvernail; nos antennes étaient brisées en grande partie. Nous résolûmes de nous y arrêter quelques jours, pour remettre notre vaisseau en état, et nous rétablir nous-mêmes des fatigues de la mer. On nous annonça que nous partirions le premier jour après la jonction de la lune avec le soleil.

« A peine fûmes-nous en pleine mer, que les zéphyrus enflèrent nos voiles. Notre pilote, attaché au gouvernail jour et nuit, cingla vers la Libye. Il disait qu'avec un vent favorable, il pouvait traverser la mer en droite ligne, et qu'il fallait se hâter d'aborder à quelque terre, d'entrer dans quelque rade, parce qu'il voyait venir derrière nous un vaisseau de pirates. « Depuis que nous « avons quitté l'île de Crète, ajouta-t-il, il suit exacte-  
« ment nos traces, et semble régler sa course sur la  
« nôtre. Plusieurs fois j'ai feint de détourner notre vais-  
« seau de sa route; je l'ai vu autant de fois faire la  
« même manœuvre. »

« Les uns, effrayés de ces paroles du pilote, veulent se préparer au combat; d'autres, sans y apporter la moindre attention, disent qu'on voit souvent en pleine mer de petits vaisseaux suivre les grands, croyant naviguer avec plus de sûreté sur leurs traces. Chacun soutient son avis. La nuit approche. On était au moment où les laboureurs abandonnent leurs travaux. Le vent s'apaise; son souffle doux et faible ne fait plus qu'agiter les voiles, sans faire avancer le vaisseau. Enfin il tombe tout à fait au coucher du soleil, comme s'il était d'intelligence avec nos ennemis : un calme profond règne sur les flots.

« Tant que le vent continua de souffler, les pirates restèrent bien loin derrière nous. Les voiles de notre vais-

seau étant plus grandes, recevaient un plus grand volume d'air; mais le calme et l'immobilité des flots nous obligèrent alors d'avoir recours aux rames pour avancer. Les pirates, tous rameurs exercés, montant un vaisseau plus léger que le nôtre, ne tardèrent pas à nous atteindre : déjà ils sont près de nous. Un habitant de Zacynthe, embarqué avec nous, s'écrie : « *Les voilà! les voilà! nous sommes perdus; ce sont des pirates : je reconnais le vaisseau de Trachin.* » Ces cris jettent l'épouvante parmi les passagers. Au milieu du calme, nous sommes agités de la plus violente tempête : on n'entend que des plaintes, des gémissements; tout est dans un désordre affreux. Les uns se précipitent dans la sentine; les autres, sur le pont, s'animent mutuellement au combat; d'autres cherchent à s'emparer de la barque de secours pour s'échapper. Cependant l'ennemi est près de nous : il faut se défendre. Le tumulte cesse; chacun s'arme de ce qu'il trouve sous sa main. Chariclée et moi nous arrêtons Théagène, dont nous avons peine à modérer l'ardeur et le courage impétueux à la vue de l'ennemi. Chariclée craint d'en être séparée, même à la mort; elle veut partager son sort, périr du même coup, et expirer dans ses bras. Mais lorsque j'eus vu que notre ennemi était Trachin, je crus travailler à notre salut en retenant Théagène; je ne fus point trompé dans mes espérances.

« Les pirates s'approchent, se présentent obliquement : ils ne lancent point de traits; ils tâchent de s'emparer de notre vaisseau sans répandre de sang. Ils voltigent autour de nous, et nous forcent à rester en place. Ils semblent nous assiéger et vouloir nous prendre par composition. « Malheureux! s'écrient-ils, quelle est votre « folie! voulez-vous, par une résistance inutile à des « forces si supérieures, vous exposer à la mort, tandis « que nous vous offrons la vie? Il ne tient qu'à vous de « sauver vos jours : passez dans cette barque, nous vous « laissons aller. »

« Ainsi parlent les pirates. Tant qu'elles ne brillèrent point, que le sang ne coula point, les Phéniciens

montrèrent de l'audace, et refusèrent d'abandonner le vaisseau. Mais bientôt le plus hardi des ennemis s'élança au milieu de nous, frappe à grands coups d'épée tout ce qu'il rencontre, et fait voir que la force des armes seule doit décider l'affaire. Les autres le suivent. Les Phéniciens, effrayés, se jettent aux pieds des pirates, leur demandent quartier et s'abandonnent à la discrétion des vainqueurs. Déjà les pirates, animés par la vue du sang qui aiguillait leur fureur, commençaient un carnage affreux. Trachin ordonne d'épargner le reste. Nous nous soumettons à tout : nous mettons bas les armes ; mais nous sommes traités plus cruellement que si nous eussions fait la plus rigoureuse résistance. On nous ordonne de sortir du vaisseau avec un seul habit, sous peine de mort. Il n'est rien que les hommes ne sacrifient à la conservation de leurs jours. Les Phéniciens perdaient tout espoir de fortune en perdant leur vaisseau ; cependant, à les voir s'élançant à l'envi dans la barque pour mettre leur vie en sûreté, on eût dit qu'ils gagnaient au lieu de perdre.

« Lorsque, pour obéir aux lois imposées par le vainqueur, nous nous présentâmes pour sortir, Trachin, arrêtant Chariclée : « O toi ! le digne objet de ma tendresse, dit-il, ce n'est pas contre toi, mais pour toi que nous avons combattu. Je te suis depuis votre départ de Zacynthe ; c'est pour toi que j'ai traversé tant de mers, que j'ai bravé tant de périls ; calme-toi, tout ici t'est soumis. » Ainsi parle Trachin.

« C'est le comble de la sagesse que de savoir s'accorder aux circonstances. Chariclée, par mes conseils, paraît insensible à son malheur : elle fait effort sur elle-même ; et, empruntant le langage de la séduction : « Je rends grâces aux Dieux, dit-elle, de t'avoir inspiré des sentiments humains pour nous. Si tu veux m'inspirer véritablement de la confiance, et m'engager à demeurer auprès de toi, donne-moi cette marque de ta bienveillance : tu vois mon père et mon frère, sauve-les ; ne souffre pas qu'ils sortent du vaisseau : la vie, sans eux,

« me serait à charge. » Puis elle se jette à ses genoux et les tient longtemps embrassés. Trachin feint de résister à ces tendres supplications : sa captive à ses pieds est un spectacle qui flatte son orgueil. Enfin, les larmes de Chariclée le touchent ; la douceur de ses regards subjugué son âme ; il la relève : « Je t'accorde, dit-il, ton « frère avec plaisir ; je vois en lui un jeune homme rem-  
« pli de courage, qui pourra nous rendre des services.  
« Mais ce vieillard est un fardeau inutile, dont je ne me  
« charge que pour te plaire. »

« Cependant le soleil, arrivé au bout de sa carrière, ne laissait plus tomber que quelques faibles rayons, luttant avec peine contre les ténèbres de la nuit : tout à coup la mer s'enfle, soit que les approches de la nuit soulevassent ses flots, soit que la fortune le voulût ainsi. On entend les vents siffler dans le lointain. Les pirates avaient quitté leur vaisseau, et s'étaient précipités dans l'autre pour en piller la cargaison. Le vent qui s'élève jette le trouble parmi eux ; ils ne savent comment gouverner un si grand vaisseau. Les différentes manœuvres se trouvent exécutées au hasard et par le premier venu ; chacun se prétend capable de faire ce qu'il n'a jamais appris, et croit que ses lumières naturelles suffisent. Les uns hissent les voiles sans ordre ; d'autres attachent les cordages sans connaître leur usage. Celui-ci, sans aucune expérience, se met à la proue ; celui-là à la poupe et tient le gouvernail. Nous courûmes les plus grands dangers, moins par la violence de la tempête, qui ne bouleversait pas encore les vagues, que par l'impéritie du pilote, qui résista aux flots, tant qu'une faible lumière nous éclaira, mais qui céda quand la nuit fut arrivée. Les vagues commençaient à nous gagner, et nous étions sur le point d'être engloutis. Quelques pirates tentent de passer dans le vaisseau qu'ils avaient quitté ; mais les vagues les en empêchent. Le commandant les retient, en leur représentant que celui où ils sont, avec les richesses qu'il contient, vaut bien mieux que plusieurs vaisseaux semblables au leur. Il coupe aussi

le câble qui les attache, sous prétexte qu'ils sont plus en danger. Ses vues se portent encore dans l'avenir. Aborder à terre avec deux vaisseaux, c'était se rendre suspect : on ne manquerait pas de s'informer par qui ils étaient montés. Enfin on approuve une mesure qui garantit d'un double danger.

« A peine le cordage qui attachait les deux vaisseaux l'un à l'autre est-il coupé, que nous nous sentons soulagés, sans cependant être hors de danger. Après avoir été longtemps ballottés par les flots en courroux ; après avoir jeté beaucoup de choses à la mer ; après avoir vu de près toutes les horreurs de la mort, et avoir passé cette nuit dans les angoisses les plus horribles, nous abordons le jour suivant, vers le soir, à une embouchure du Nil, appelée l'embouchure d'Hercule. Malheureux ! nous abordons en Égypte. Les pirates sont dans la joie ; et nous, nous reprochons à la mer de nous avoir laissé la vie, de nous avoir dérobés à une mort exempte d'outrages, pour nous livrer sur terre à un sort plus cruel, à une attente plus affreuse entre les mains de brigands sans pudeur et sans retenue.

« Leurs premières démarches ne furent pas propres à nous rassurer. A peine sont-ils à terre, que sous prétexte de remercier Neptune de les avoir sauvés, ils débarquent du vin de Tyr, et quelques autres choses. Ils envoient dans les villages circonvoisins quelques-uns d'entre eux avec de grandes sommes d'argent, pour acheter des provisions : ceux-ci reviennent bientôt après, amenant avec eux un troupeau entier de pores et de brebis. Ceux qui étaient restés à bord les reçoivent, allument un grand feu, les égorgent et préparent un festin.

« Trachin, me prenant en particulier pour n'être entendu de personne : « Mon père, me dit-il, je veux unir  
« mon sort à celui de ta fille ; je vais, comme tu le vois,  
« célébrer aujourd'hui cet hymen ; je vais, en offrant  
« un sacrifice aux Dieux, célébrer la plus belle de toutes  
« les fêtes. J'ai cru devoir te prévenir de mes intentions,  
« pour ne pas te voir triste au milieu de ce repas, pour

« que ta fille, instruite par toi de mes volontés, s'y prête  
 « sans répugnance. Je ne prétends pas que tu serves au-  
 « près d'elle ma passion : j'ai en main ce qui peut me ré-  
 « pondre de son consentement, la force ; mais je veux  
 « suivre les voies de l'honneur, et je crois que ta fille  
 « prévenue, par la bouche même de son père, de la fête  
 « qui se prépare, se montrera moins rebelle à mes in-  
 « tentions. »

« J'applaudis à son discours ; je lui témoigne de la  
 joie ; je feins d'avoir de grandes actions de grâces à  
 rendre aux Dieux, qui donnent à ma fille un époux dans  
 son maître. Je m'éloigne quelques instants pour réflé-  
 chir sur le parti que j'avais à prendre : me rapprochant  
 ensuite de lui, je le prie, pour mettre le plus grand  
 éclat dans la célébration de cette fête, de donner à ma  
 fille la jouissance du vaisseau pour se préparer ; de  
 défendre à qui que ce soit de la troubler, afin qu'elle  
 puisse, autant que lui permettent les circonstances, rele-  
 ver la pompe de cette cérémonie par la magnificence de  
 sa parure. Je lui représente qu'il ne convient pas qu'une  
 jeune fille, distinguée par sa naissance et sa fortune,  
 qui va passer dans les bras d'un époux, ne se montre  
 pas aussi brillante qu'elle le peut, quoique ni le lieu, ni  
 le temps ne lui permettent pas de déployer toute la ma-  
 gnificence digne d'un tel hyménée.

« Trachin, ivre de joie, me promet d'avoir égard à mes  
 demandes. En effet, il ordonne à ses gens de tirer du  
 vaisseau tout ce dont on avait besoin, et leur défend  
 d'en approcher ensuite. Ses ordres sont aussitôt exécu-  
 tés. On tire du vaisseau des tables, des coupes, des  
 tapis de Tyr et de Sidon, et tout ce qui peut orner un  
 festin ; on les voit charger sur leurs épaules indistincte-  
 ment des objets précieux, fruits de tant de sueurs et  
 d'épargnes, qui, grâce aux bizarreries de la fortune,  
 vont parer le repas de ces insolents pirates.

« Je vais ensuite voir Théagène et Chariclée ; je la  
 trouve fondant en larmes. « Ma fille, lui dis-je, tu dois  
 « être accoutumée à toutes ces épreuves. Sont-ce tes

« maux passés que tu pleures ? as-tu quelque nouveau  
 « sujet de chagrin ? — Tout, dit-elle, tout me désespère.  
 « Je pleure l'avenir ; je pleure le funeste amour de Tra-  
 « chin : les circonstances ne servent qu'à le rendre plus  
 « ardent. Un bonheur inespéré fait oublier les lois de  
 « l'honneur ; mais Trachin pleurera son amour trompé :  
 « la mort me dérobera à ses embrassements. Si je  
 « suis séparée de toi avant le trépas, ce sont tes con-  
 « seils, ce sont ceux de Théagène qui causent mon mal-  
 « heur.

— Tu ne te trompes point, lui dis-je. Trachin, après  
 « le sacrifice, veut, par un festin solennel, célébrer son  
 « hymen avec toi. Il me croit ton père, et il m'a prévenu  
 « de ses desseins. Il y a longtemps que Thyrrène m'a in-  
 « struit, à Zacynthe, de la passion violente de ce pirate ;  
 « mais je croyais pouvoir te soustraire à ses feux ; et si  
 « je ne te les ai point révélés, c'est que je ne voulais point  
 « t'affliger par la perspective d'un avenir douloureux.  
 « Hélas ! mes enfants, la fortune ennemie a renversé mes  
 « espérances ; nous sommes suspendus sur un abîme. Il  
 « ne nous reste plus qu'à nous armer de courage et d'in-  
 « trépidité. Bravons les dangers qui nous environnent.  
 « La liberté, une vie honorable, ou une mort glorieuse  
 « sera le prix de nos généreux efforts. »

« Ils me promettent de tout oser. Je leur montre le  
 parti que nous avons à suivre ; et je les presse de  
 prendre toutes les mesures nécessaires pour en assurer  
 le succès. Je vais trouver le lieutenant de Trachin,  
 nommé, je crois, Pélore. Je lui dis que j'ai quelque  
 chose d'intéressant à lui communiquer. Il se fait un  
 plaisir de m'écouter, me tire à l'écart pour n'être en-  
 tendu de personne : « Mon fils, lui dis-je, écoute-moi en  
 « peu de mots ; le temps ne me permet pas de m'expli-  
 « quer ici fort au long. Ma fille t'aime : ce sont tes quali-  
 « tés qui l'ont gagné son cœur. Elle soupçonne que ton  
 « commandant ne prépare un repas que pour célébrer ses  
 « noces. Elle a cru entrevoir ses desseins dans l'ordre  
 « qu'il lui a donné de mettre ses plus belles robes. Songe

« à rompre ce dessein ; car ma fille aime mieux mourir  
« que de devenir l'épouse de Trachin.

« — Vieillard, me répond Pélore, sois tranquille ; moi-  
« même depuis longtemps j'aime ta fille ; je n'attends  
« qu'un moment favorable : dans le combat, je me suis  
« élancé le premier sur le vaisseau ennemi. Trachin doit  
« un prix à ma valeur. Par reconnaissance, il cédera ta  
« fille à mon amour, ou il pleurera son hymen, et ce  
« bras le punira comme il le mérite. »

« Je le quitte aussitôt pour ne donner lieu à aucun soup-  
çon. Revenu auprès de mes enfants, je fortifie leur cou-  
rage, en leur promettant un heureux succès de mon  
stratagème.

« Le festin commença peu de temps après ; déjà les  
convives, échauffés par le vin, ne connaissaient plus de  
bornes ni de frein. Me penchant vers Pélore, auprès du-  
quel je m'étais placé à dessein : « As-tu vu, lui dis-je,  
« comme Chariclée est parée ? — Non. — Eh bien ! tu  
« peux la voir : entre dans le vaisseau, mais secrètement ;  
« car tu sais que votre commandant l'a défendu : tu croi-  
« ras voir Diane elle-même. Modère l'ardeur de tes dé-  
« sirs ; ne va pas exposer ses jours et les tiens. » Il se  
lève aussitôt ; et, feignant quelque besoin pressant, il  
court secrètement au vaisseau. Il voit Chariclée cou-  
ronnée de laurier, revêtue d'une robe étincelante d'or.  
Persuadée qu'elle allait à la victoire ou à la mort, elle  
s'était revêtue de la robe qu'elle portait à Delphes dans  
les cérémonies religieuses : toute sa personne brillait  
d'un éclat éblouissant ; tout annonçait une vierge qui va  
passer sous les lois de l'hymen. A sa vue, le cœur de  
Pélore est embrasé des feux de l'amour et de la jalou-  
sie ; les bouillants transports, la sombre fureur, la rage  
sont peints dans ses yeux. A peine est-il à sa place :  
« Pourquoi, s'écrie-t-il, ne reçois-je pas le présent dû  
« à celui qui monte le premier sur un vaisseau ennemi ?  
« — Tu ne l'as pas demandé, répond Trachin ; il n'a pas  
« encore été question du partage des dépouilles. — Eh  
bien ! je demande la jeune captive. — Prends tout ce

« qui te fera plaisir, excepté elle. — Tu annules donc la  
« loi établie parmi les pirates, loi qui autorise à choisir à  
« son gré celui qui, le premier, s'élançe sur un vaisseau  
« ennemi, et s'expose pour tous les autres aux plus grands  
« dangers. — Je ne casse point cette loi ; mais j'en invo-  
« que une autre qui ordonne aux sujets d'obéir à leur  
« chef. J'aime aussi cette jeune captive ; et je ne crois pas  
« demander trop que demander à être préféré. Si tu ne te  
« soumetts à cet ordre, cette coupe te punira de ton inso-  
« lence. — Voyez-vous, s'écrie Pélore, en s'adressant aux  
« convives, comme la valeur est récompensée ? C'est ainsi  
« que chacun de vous, victime de cette loi tyrannique, se  
« verra arracher le fruit de ses travaux. »

« L'affreux spectacle que nous vîmes alors, Nausiclès !  
Telle la mer, soulevée par les vents, mugit sous les  
coups de la tempête ; tels ces pirates, ivres de vin et de  
fureur, s'agitent, s'élançant, poussent des cris horribles.  
Il se forme deux partis : les uns veulent faire respecter  
leur chef ; les autres, la loi. Enfin, Trachin lève le bras  
pour lancer une coupe à Pélore ; mais celui-ci est sur  
ses gardes. Il enfonce son épée dans le sein de son rival,  
qui, atteint d'un coup mortel, tombe sans vie. Un com-  
bat sanglant s'allume : les pirates se jettent les uns sur  
les autres, et confondent leurs coups : les uns veulent  
venger leur chef ; les autres prétendent défendre le  
parti de la justice, en défendant Pélore. Les cris confus  
des combattants, des mourants, retentissent au loin ; les  
coupes, les morceaux de bois, les pierres, les débris des  
tables, tout sert leur aveugle fureur.

« Retiré à l'écart sur une éminence, je considère le  
combat sans partager le danger. Cependant Théagène  
et Chariclée ne restent pas spectateurs oisifs de cette  
scène sanglante. Théagène, hors de lui, et bouillant  
de courage, se jette d'abord, comme nous en étions con-  
venus, dans un des deux partis. Chariclée, voyant le  
combat engagé, décoche des flèches de dessus le vais-  
seau, prenant bien garde d'atteindre Théagène. Egale-  
ment ennemie des deux partis, elle immole le premier

qui s'offre à ses coups ; elle voit les combattants à la lueur des flammes, et n'en est point vue. Les pirates ignorent d'où partent ces traits ; quelques-uns s'imaginent que les dieux eux-mêmes combattent contre eux. Enfin, tous périssent ; il ne reste plus que Théagène et Pélore. Pélore est brave, accoutumé à verser le sang. Chariclée ne peut plus se servir de son arc : brûlant du désir de secourir son amant, elle craint d'être trahie par son adresse ; car les deux rivaux se tiennent corps-à-corps. Mais Pélore ne résiste pas longtemps. Désespérée de ne pouvoir secourir son amant par des effets, Chariclée le secoure par ses paroles : « *Courage, mon ami, s'écrie-t-elle, courage !* » Ces paroles raniment la valeur et les forces de Théagène : il voit dans Chariclée le prix de la victoire. La défaite de Pélore est assurée. Quoique couvert de blessures, son ardeur redouble : il s'élançe sur son ennemi, lui porte un coup d'épée à la tête. Pélore évite le coup par un léger mouvement ; l'épée effleure l'épaule, et coupe le bras à la jointure du coude. Aussitôt l'un prend la fuite, et l'autre le poursuit.

« Je ne sais comment se termina le combat ; je ne vis point revenir Théagène. Je restai sur cette éminence : je ne voulus point descendre dans un lieu fumant de sang et de carnage ; mais Chariclée le vit revenir. Lorsque le jour parut, je l'aperçus couché, environné des ombres de la mort, Chariclée assise auprès de lui et abimée dans la douleur : elle semblait vouloir s'immoler sur le corps de son amant ; mais quelque lueur d'espérance de le voir revenir à la vie arrêta son bras. Malheureux, je ne pus lui parler, apprendre quel était son sort ; je ne pus la consoler, lui donner les secours qu'elle pouvait attendre de moi. Aux malheurs éprouvés sur la mer, se joignirent d'autres malheurs sur terre.

« Au point du jour je descendais de l'éminence où j'étais, lorsqu'une troupe de brigands égyptiens, partis du haut de la montagne voisine, s'avance vers le rivage. Déjà ils sont maîtres de mes deux enfants : peu après ils s'en

vont emportant du vaisseau tout ce qu'ils peuvent. Hélas ! je les suis de loin, pleurant ma destinée et celle de ces deux amants. Ne pouvant les sauver, je ne voulus point me joindre à eux, dans l'espérance de briser leurs fers par la suite. Je ne pus les suivre longtemps ; les forces m'abandonnèrent : la vieille m'empêcha de franchir, comme les Égyptiens, le sommet de la montagne. Si j'ai retrouvé une fille aujourd'hui, c'est aux Dieux, c'est à ta bonté, Nausiclès, que je dois un tel bonheur ; je n'y ai contribué que par mes larmes et mes gémisséments. »

Calasiris, en achevant ces mots, ne peut retenir ses larmes ; tous les convives pleurent avec lui, et trouvent du plaisir à pleurer ; le vin féconde la source des larmes. Enfin Nausiclès, rassurant Calasiris : « Mon père, dit-il, ne perds pas espérance ; déjà ta fille est dans tes bras ; demain tu verras ton fils. Au point du jour nous irons trouver Mitrane ; nous tâcherons, à quelque prix que ce soit, de délivrer le beau Théagène. — Je le désire, répond Calasiris ; mais il est temps de nous séparer. N'oublions pas les Dieux ; faisons-leur des libations ; remercions-les de m'avoir rendu ma fille. » Les convives font des libations et se retirent.

Calasiris cherche Chariclée. Placé à l'entrée de la salle des femmes, il les regarde sortir : il ne la voit point parmi elles. Enfin, d'après les renseignements qu'il reçoit d'une d'elles, il entre dans le temple, la trouve couchée aux pieds de la statue de la Déesse : abîmée dans la douleur, elle s'y était endormie. Le vieillard laisse tomber quelques larmes ; il prie la Déesse de jeter sur elle un œil de compassion. Il la réveille doucement, et la conduit dans sa chambre. Elle semble rougir de s'être laissée surprendre par le sommeil : elle se retire avec la fille de Nausiclès dans le gynécée, et passe la nuit avec elle. Les soucis, les inquiétudes qui l'agitent, chassent le sommeil loin de ses yeux.

---

## LIVRE SIXIÈME

Cnémon et Calasiris vont dormir dans un appartement destiné aux hommes. La plus grande partie de la nuit s'était écoulée pendant qu'ils étaient à table, ou qu'ils écoutaient le long et agréable récit des aventures de Calasiris ; le reste s'écoula plus vite qu'ils ne pensaient, et cependant trop lentement encore au gré de leurs désirs. A peine le jour commence-t-il à paraître qu'ils vont trouver Nausiclès, le prient de leur dire dans quels lieux il soupçonne Théagène, et de les y conduire au plus tôt. Nausiclès y consent. Chariclée, après beaucoup d'instances pour les suivre, est contrainte de rester : ils lui représentent qu'ils ne vont pas loin, qu'ils reviendront bientôt avec Théagène ; ils la quittent désolée de ne pas les accompagner, mais pleine d'espérance et de joie.

Ils étaient sortis du village et suivaient les bords du Nil, lorsqu'ils aperçoivent un crocodile qui passe de leur droite vers leur gauche, et s'élançe dans le fleuve avec grand bruit. Nos voyageurs, habitués à voir des crocodiles, n'en sont point effrayés : Calasiris seulement en augure des obstacles au succès de leur voyage ; mais Cnémon, qui n'avait vu que l'ombre du crocodile, sans voir le crocodile lui-même, est saisi de frayeur : peu s'en faut qu'il ne prenne la fuite. « Cnémon, dit Calasiris, pendant que Nausiclès éclatait de rire, je ne te croyais timide que pendant la nuit et au milieu des ténèbres ; mais ton incroyable intrépidité ne se dément point pendant le jour. Non seulement les noms, mais la vue même des objets les moins effrayants, les plus communs, jettent la consternation dans ton âme.

— Est-ce le nom de quelque Dieu ou de quelque génie

dit Nausiclès, qui glace d'effroi notre brave Cnémon ? — Je ne sais, répond Calasiris ; mais le nom d'une personne, et non d'un héros intrépide renommé pour ses exploits ; mais, ce qu'il y a de plus étonnant, le nom d'une femme, et d'une femme morte (il le dit lui-même), prononcé devant lui, suffit pour le faire trembler. La nuit où tu as ramené Chariclée de Bucolie (il connaissait de nom, je ne sais comment, celle dont je veux parler), il ne m'a pas laissé dormir un instant. Toujours mourant de frayeur, je n'étais occupé qu'à le rappeler à la vie ; et, pour te faire rire encore davantage, si je ne craignais de le chagriner, ou même de l'effrayer encore, je te dirais ce terrible nom. » Et en même temps il prononça le nom de Thisbé.

Nausiclès alors ne rit plus : il tressaille au nom de Thisbé ; il reste longtemps tout pensif : il ignore comment et pourquoi le nom de Thisbé a fait tant d'impression sur Cnémon. Celui-ci plaisante Nausiclès à son tour. « Vois-tu, Calasiris, dit-il, quelle vertu a ce nom ? quel épouvantail il est, non seulement pour moi, mais encore pour Nausiclès lui-même ! Il s'est même opéré en nous un changement total. Je sais que Thisbé n'est plus, et je ris ; et le brave Nausiclès, qui tout à l'heure s'égayait aux dépens des autres...

— Grâce, Cnémon, grâce, dit Nausiclès ; tu as assez bien pris ta revanche. Au nom des Dieux protecteurs de l'hospitalité et de l'amitié, par cette table où, je crois, tu as été reçu avec toute la cordialité possible, dis-moi comment le nom de Thisbé t'est connu ? pourquoi ce nom t'a tant effrayé ? pourquoi je suis devenu le sujet de tes railleries ? — Cnémon, dit alors Calasiris, ces paroles s'adressent à toi. Tu m'as promis plusieurs fois de m'apprendre ton histoire ; tu as toujours différé, sous divers prétextes : raconte-nous-la aujourd'hui, et par complaisance pour Nausiclès, et pour adoucir les fatigues et charmer l'ennui du voyage. »

Cnémon leur raconte succinctement tout ce qu'il avait déjà raconté à Théagène et à Chariclée : qu'il est Athé-

nien ; que son père s'appelle Aristippe ; qu'il a eu pour belle-mère Déménète. Il leur peint la passion criminelle de Déménète ; les pièges que lui tendit celle-ci qui, dédaignée, employa le ministère de Thisbé pour se venger. Il leur dit, qu'accusé devant le peuple d'un parricide, il a été banni de sa patrie ; que, retiré à Égine, il a appris de Chabrias, jeune Athénien, la mort de Déménète, victime, à son tour, des perfidies de Thisbé ; qu'Anticlès ensuite l'a instruit des malheurs de son père, dont les biens ont été confisqués par le peuple, qui, trompé par les insinuations des parents de Déménète, l'a soupçonné coupable de la mort de son épouse ; que Thisbé s'est enfuie avec un marchand de Naucrète, son amant ; enfin, il ajoute qu'il s'est embarqué pour l'Égypte avec Anticlès, pour chercher Thisbé, la ramener à Athènes, faire reconnaître l'innocence de son père, et la faire punir comme elle le méritait. Qu'exposé à mille dangers dans ses voyages, pris par des pirates, échappé de leurs mains en abordant en Égypte, il est tombé entre celles des Bucoles, et que là il a fait connaissance avec Théagène et Chariclée ; enfin, il leur apprend la mort de Thisbé, ce qui l'a suivi, en un mot, tout ce qu'ils ignoraient.

Cependant Nausiclès est agité de mille pensées différentes : tantôt il est prêt à les instruire de ses liaisons avec Thisbé ; puis il remet à un autre temps. Enfin, une rencontre qu'ils font, jointe aux motifs qu'il pouvait avoir de garder le silence, l'en empêche.

Ils avaient fait soixante stades et déjà ils approchaient du bourg où résidait Mitrane, lorsqu'ils rencontrent un ami de Nausiclès, et lui demandent où il va avec tant de célérité. « Nausiclès, lui répond cet homme, tu me demandes la cause de mon empressement, comme si tu ignorais que mon unique souci actuellement est d'exécuter les ordres que me donne Isias de Chemmis. Pour elle, je cultive la terre ; pour elle, il n'est rien que je ne fasse ; pour elle, je veille jour nuit avec une ardeur infatigable. La plus grande peine, le plus grand châtement

qu'elle pourrait m'imposer, serait de ne me rien commander. Aujourd'hui elle m'a ordonné de lui porter cet oiseau du Nil, ce phénicoptère que tu vois, et je me hâte de satisfaire celle que mon cœur adore. — Il t'en coûte peu, lui répond Nausiclès, pour t'attacher Isias : ses ordres ne sont pas difficiles à remplir, puisqu'au lieu d'un phénicoptère, elle ne t'a pas demandé un véritable phénix venu d'Éthiopie ou des Indes. — Mon zèle, mon ardeur à la servir, n'en sont pas moins un sujet de plaisanteries perpétuelles..... Mais, vous, où allez-vous ? quelle affaire vous appelle ? — Nous allons trouver Mitrane. — Votre voyage est inutile, et votre peine perdue. Mitrane n'est plus dans le pays ; il s'est mis en campagne cette nuit : il marche contre les habitants de Bessa. Un jeune prisonnier, Grec d'origine, qu'il envoyait à Oorondate, à Memphis, pour le faire passer à la cour de Suze, et en faire présent au grand roi, a été enlevé dans une incursion par les Besséens, commandés par Thyamis, qu'ils venaient de mettre à leur tête. Je m'en vais, ajouta notre homme, en achevant ces mots : il faut me rendre en diligence auprès d'Isias. Si, avec ses yeux perçants, elle me voyait, mon amour pourrait bien porter la peine de ma lenteur : elle est ingénieuse à trouver des prétextes, des sujets de plainte contre moi, et des raisons pour me tourmenter. »

A ces mots, ils restent étonnés et interdits ; ils ne s'attendaient pas à voir ainsi leurs espérances trompées. Nausiclès ranime leur courage ; il leur représente qu'il ne faut pas, pour un léger contretemps, se désespérer, ni renoncer à leur entreprise ; mais retourner à Chemmis examiner à loisir le parti qu'il faut prendre, se préparer à un plus long voyage, à aller chercher Théagène chez les Bucoles, partout où ils apprendront qu'il pourra être, bien persuadés qu'à la fin ils le trouveront. Il ajoute que ce sont les Dieux eux-mêmes qui leur ont fait rencontrer cet ami, dont les renseignements les dirigent vers les lieux où ils doivent chercher Théagène et fixent le terme de leur voyage au village des Bucoles.

Il n'eut pas de peine à les persuader. Une autre considération les détermina encore à ce parti. Cnémon calma les inquiétudes de Calasiris, en lui assurant que Thyamis sauverait Théagène. Ils prennent donc le parti de revenir. En arrivant, ils trouvent Chariclée à la porte de la maison : elle portait ses regards au loin et de tous côtés. Ne voyant point Théagène avec eux, elle pousse un cri aigu. « Quoi ! mon père, dit-elle, vous êtes partis seuls, et vous revenez seuls ! Théagène, sans doute, n'est plus ! Au nom des Dieux, dites-moi ce que avez appris. Me cacher mon malheur, c'est le rendre plus amer. Il y a de l'humanité à montrer à un infortuné ses maux dans toute leur étendue : son âme alors réunit toutes ses forces contre les coups du sort, et bientôt elle ne sent plus les pointes de la douleur.

— Chariclée, dit Cnémon, en l'interrompant, combien tu te tourmentes toi-même ! tu es toujours disposée à n'augurer que des maux, et l'événement dément toujours tes conjectures : en cela tu es excusable. Théagène vit ; les Dieux te le conservent. » Il lui dit, en peu de mots, comment il était sauvé, et où il était. « Cnémon, lui dit Calasiris, tes discours sont ceux d'un homme qui n'a point aimé ; autrement tu saurais que le cœur d'une amante est dans les alarmes, lors même qu'il n'y a point de danger ; que, sur l'objet de sa tendresse, elle n'en croit que le témoignage de ses yeux ; l'absence de cet objet tourmente, déchire son âme : la source des chagrins des amants est en eux-mêmes ; ils sont persuadés que ceux qui s'aiment tendrement ne peuvent être éloignés l'un de l'autre, à moins que des obstacles insurmontables ne s'opposent à leur réunion. Il faut donc pardonner à Chariclée ; son cœur brûle de tous les feux de l'amour. Entrons dans la maison ; délibérons sur ce que nous avons à faire. » En même temps il prend Chariclée par la main, et la fait rentrer, en lui témoignant toute la tendresse d'un père.

Cependant Nausiclès, pour calmer le chagrin de ses hôtes, et méditant un autre projet, fait préparer un repas magnifique : il n'y admet que Cnémon et Calasiris,

avec sa fille ; mais il veut qu'elle y paraisse dans tout l'éclat de sa parure. Sur la fin du repas, il leur parle ainsi :

« Je prends les Dieux à témoin de la vérité de ce que je vais vous dire. Je serais ravi de vous voir consentir à passer votre vie avec moi, à partager avec moi tout ce que je possède et tout ce que j'ai de plus cher. Je ne vous regarde pas comme des étrangers et des hôtes, mais comme de vrais et de sincères amis. Je me ferai toujours un plaisir de vous servir. Je suis prêt à m'occuper avec vous à chercher Théagène, tant que je resterai ici. Mais vous n'ignorez pas que je suis marchand, que le commerce est ma profession. Vous savez que les vents, plus doux, ont aplani la surface des mers, et que les zéphyrs annoncent aux marchands le retour de la belle saison. Mes affaires exigent que je fasse un voyage dans la Grèce. Je crois donc devoir vous demander ce que vous désirez de moi, afin que je puisse concilier l'envie que j'ai de vous être utile, avec le soin de mes propres affaires.

— Nausiclès, répond Calasiris après quelques moments de silence, puisses-tu te mettre en mer sous d'heureux auspices ; puissent le Dieu des marchands et le Dieu des flots te conduire, te protéger, apaiser les vagues devant toi, faire souffler des vents favorables ; puisses-tu aborder en sûreté dans tous les ports, être reçu dans toutes les villes commerçantes, toi qui nous laisses aller au gré de nos désirs, qui nous as traités avec tant de bonté pendant notre séjour ici, qui as rempli si saintement envers nous les devoirs de l'amitié et de l'hospitalité. Il est douloureux pour nous de nous séparer de toi, de quitter ta maison, que, grâce à ta générosité, nous regardions comme la nôtre ; mais la nécessité, notre devoir nous obligent à chercher une personne qui nous est bien chère. Tel est le parti que nous prenons, moi et Chariclée. Que Cnémon s'explique ; qu'il dise s'il veut nous accompagner, ou s'il a quelque autre dessein. »

Cnémon est près de répondre ; les sanglots lui étouf-

font la voix : ses larmes coulent en abondance ; il ne peut articuler aucune parole. Enfin il modère ses pleurs. « Comme la vie humaine, dit-il avec un profond gémissement, est remplie de vicissitudes et de changements ! O fortune ! comme tu enchaînes les maux les uns aux autres ! comme tu me précipites de malheurs en malheurs ! Tu m'as arraché à ma famille, aux foyers paternels ; tu m'as chassé de ma patrie, tu m'as séparé de tout ce que j'avais de plus cher ; après bien des traverses, tu m'as jeté sur les côtes de l'Égypte ; tu m'as livré aux brigands du Bucolie ; tu as paru calmer tes rigueurs, en me liant avec des personnes malheureuses comme moi, du même pays que moi, avec lesquelles j'espérais passer le reste de mes jours : aujourd'hui, tu m'ôtes encore cette consolation. Où aller ? que faire ? Abandonner Chariclée, avant qu'elle ait trouvé Théagène ? je ne le puis sans crime. Faut-il que je la suive partout, et que je l'aide dans ses recherches ? Il n'y aurait que de la gloire à partager ses travaux avec l'espoir du succès, et l'assurance de le trouver ; mais l'avenir est incertain : il sera peut-être encore plus funeste que le passé ; et je ne sais quel sera alors le terme de nos maux. Ne vaut-il pas mieux implorer votre bonté, celle des Dieux protecteurs de l'amitié, profiter de l'occasion que me présente la faveur du Ciel, pour retourner dans ma patrie, dans les bras de ma famille, avec Nausiclès, qui, comme il le dit lui-même, se prépare à retourner dans la Grèce ? Je crains bien, hélas ! que mon père... que sa maison ne reste abandonnée, sans héritier. Dussé-je vivre dans l'indigence, au moins est-il de mon devoir de tâcher de sauver quelques débris du naufrage de sa fortune, et de les laisser à ma famille. O Chariclée ! c'est à toi que je m'adresse. Excuse Cnémon, pardonne-lui. Je vais prier Nausiclès d'attendre quelque temps, quelque pressé qu'il soit de partir. Je te suivrai jusqu'aux Bucolies. Si je suis assez heureux pour te remettre entre les mains de Théagène, je partirai avec la satisfaction d'avoir fidèlement gardé un dépôt si précieux. Soutenu du témoignage

de ma conscience, plein des plus belles espérances, je me séparerai de toi. Si la fortune nous trompe, puissent les Dieux ne pas le permettre ! tu me pardonneras encore. Je ne te laisserai pas seule, mais entre les mains d'un père tendre, d'un sage mentor, de Calasiris. »

L'œil d'un amant est perçant : il lit au fond des cœurs ; Chariclée s'était aperçue à plusieurs indices que Cnémon aimait la fille de Nausiclès ; elle avait compris aussi, par les discours de Nausiclès, qu'il verrait cette alliance avec plaisir ; que depuis longtemps elle était l'objet de ses démarches, et qu'il n'épargnait rien pour gagner Cnémon. Elle crut encore que Cnémon ne pourrait la suivre sans compromettre son honneur, sans faire soupçonner sa vertu. « Cnémon, dit-elle, tu prendras le parti qui te paraîtra le meilleur. Tu m'as déjà rendu d'assez grands services. Je sens et je ne dissimule pas toute l'étendue de mes obligations ; mais il n'est rien qui t'oblige à étendre tes soins pour moi dans l'avenir, à partager des dangers qui ne sont pas les tiens, que tu peux t'épargner. Retourne dans ta patrie, dans tes foyers, dans le sein de ta famille : profite du voyage de Nausiclès ; ne laisse pas échapper une si belle occasion. Calasiris et moi, nous supporterons seuls les revers de la fortune. Si les hommes nous abandonnent, sans doute que les Dieux ne nous abandonneront pas. »

Nausiclès alors prenant la parole : « Puissent les vœux de Chariclée, dit-il, s'accomplir ! puissent les Dieux lui accorder la protection qu'elle leur demande, la rendre aux auteurs de ses jours ! Une âme aussi belle, aussi élevée, un esprit aussi sage, méritent bien une pareille destinée. Pour toi, Cnémon, ne te chagrine point de ne point emmener Thisbé avec toi. Tu vois son ravisseur ; c'est moi qui l'ai enlevée ; c'est moi qui l'ai transportée en Égypte. Ce marchand de Naucrète, cet amant de Thisbé, c'est moi. Ne redoute point l'indigence ; ne crains point d'être réduit à la mendicité. Si tu veux entrer dans mes vues, tu jouiras d'une fortune brillante. Tu verras ta patrie ; tu rentreras dans la maison paternelle : je te

conduirai à Athènes. Je te donnerai en mariage ma fille Nausiclée, avec une dot immense. Je connais ta patrie, ta naissance, ta famille, et je me croirai honoré d'une pareille alliance. »

Cnémon, au comble de ses désirs, voyant s'accomplir des vœux qu'il faisait depuis longtemps, mais dont il n'espérait rien, répondit à Nausiclès qu'il acceptait ses offres. Nausiclès aussitôt lui remet sa fille entre les mains, et commande en même temps que sa maison retentisse des chants de l'hyménée. Lui-même commence la danse, et les noces se célèbrent sur-le-champ et dans ce même festin. Tout le monde aussitôt se met à danser; des chants d'allégresse se font entendre. Les torches nuptiales dissipent les ombres de la nuit.

Chariclée s'éloigne du tumulte de cette fête : elle se retire dans l'appartement où elle avait coutume de coucher, et en ferme la porte. Là, seule, sans témoins, semblable à une Ménade, elle dénoue ses cheveux, déchire sa robe : « Et nous aussi, dit-elle, dansons en l'honneur du Dieu qui préside à notre destinée, mais des danses qui lui conviennent. Que mes chants soient les cris de la douleur, et mes danses les convulsions du désespoir. Que les ténèbres m'entourent; qu'une nuit obscure préside à tout. Éteignons les feux de cette lampe. Quel hymen, quelle couche nuptiale m'a préparée cette affreuse divinité! Seule, loin de mon amant, ce Dieu funeste ne me laisse que le nom de son épouse. Cnémon danse; Cnémon est époux. Théagène erre; Théagène, prisonnier, est peut-être chargé de chaînes : ce n'est encore que le moindre de mes maux, pourvu qu'il vive! Nausiclée est dans les bras d'un époux; Nausiclée, avec qui je passais les nuits, est séparée de moi. Chariclée est seule abandonnée. O fortune! ô barbare divinité! loin de moi tout sentiment jaloux! Hélas! puissent-ils être heureux! C'est de mon sort que je me plains, de mon sort, si différent du leur. C'est trop prolonger la tragédie de mes calamités : elles retentissent encore, lorsque la scène est fermée. Mais, hélas! à quoi bon ces plaintes contre les

Dieux? Qu'ils terminent mes malheurs, quand ils voudront. O mon cher Théagène! ô l'âme de ma vie! si tu n'es plus... si la fortune ennemie..... Grands Dieux! Non..... que je ne l'apprenne jamais. Non, je ne pourrai te survivre, j'irai te rejoindre. Tiens, reçois ces présents funèbres. » En même temps elle arrache ses cheveux et les jette sur le lit. « Je t'offre encore ces libations : elles coulent de ces yeux que tu adorais. » Elle arrose son lit de ses larmes. « Hélas! si tu vis encore, viens, mon ami, viens du moins en songe te reposer dans mes bras. Respecte, ô mon cher Théagène! respecte ta Chariclée; attends que des nœuds légitimes t'unissent à elle; respecte-la même en songe. Viens..... c'est toi!... je te presse contre mon sein! »

En parlant ainsi, elle se jette le visage sur son lit, et l'embrasse. Un délire affreux l'agite : ses sanglots résonnent; enfin, l'excès de la douleur l'étourdit. Les ténèbres se répandent sur ses yeux; ses sens s'assoupissent : elle s'endort profondément, jusque bien avant dans la journée. Calasiris s'étonne de ne la point voir paraître selon sa coutume : il la cherche, va à sa chambre, frappe à la porte avec violence, l'appelle plusieurs fois par son nom, et enfin la réveille. A ses cris, Chariclée se trouble : elle court à la porte tout en désordre, et ouvre au vieillard. Calasiris voit ses cheveux épars, sa robe déchirée : il voit dans ses yeux, encore humides, les transports qui l'ont agitée avant son sommeil. Il en devine la cause : il la conduit à son lit, la fait asseoir, l'habille; et après l'avoir mise dans un état un peu plus décent : « Qu'as-tu donc, Chariclée? dit-il, pourquoi cette douleur amère, qui ne connaît point de bornes? pourquoi te laisser ainsi abattre par la fortune, toi que j'ai vue opposer à ses coups tant de constance et de magnanimité? Je ne te connais plus. Ne mettras-tu pas fin à ce délire? ne songeras-tu pas que tu es mortelle; qu'il n'y a rien de plus mobile et de plus inconstant que les choses humaines? Pourquoi t'ôter la vie, quand des espérances te restent encore? O ma fille! épargne-moi; épargne-toi

toi-même, ou plutôt épargne Théagène, qui ne veut vivre que pour toi, qui ne trouve de charmes dans la vie qu'autant que tu vivras. »

A ces mots Chariclée rougit, en songeant surtout dans quel état elle a été trouvée : elle garde un long silence. Calasiris la presse de lui répondre. « O mon père ! dit-elle, tes reproches sont justes ; mais, hélas ! je ne suis pas tout à fait inexcusable. Ce n'est pas une passion ordinaire, une passion récente qui m'égare ; c'est un amour pur et chaste pour un époux, que je ne connais encore que par ma tendresse, pour Théagène, dont l'absence est pour moi le plus cruel des tourments.

— Chariclée, répond Calasiris, calme-toi ; Théagène vit : les Dieux te le rendront. S'il faut en croire les oracles, nous ne pouvons refuser d'ajouter foi à celui qui nous a dit hier qu'il est tombé entre les mains de Thyamis, pendant qu'on le conduisait à Memphis. S'il est au pouvoir de Thyamis, ses jours sont en sûreté : Thyamis le connaît ; ils sont amis. Il ne faut plus tarder, mais nous rendre le plus promptement que nous pourrons au bourg de Bessa. Toi, tu vas chercher Théagène ; et moi, mon fils avec Théagène ; car tu sais sans doute que Thyamis est mon fils.

— Calasiris, répond Chariclée, après quelques moments de réflexion, si tu es père de Thyamis, si Thyamis est ton fils, si ce n'est pas un autre Thyamis, fils d'un autre père, nous courons les plus grands dangers. » Calasiris, étonné, lui en demande la raison. « Tu sais, continue Chariclée, que j'ai été prise par les Bucoles : ces funestes appas, que la nature semble ne m'avoir donnés que pour mon malheur, séduisirent alors le cœur de Thyamis : il voulut m'épouser. J'eus recours à la ruse pour me soustraire à ses feux. Je crains que, s'il nous rencontre dans nos recherches, il ne me reconnaisse, et ne veuille effectuer ses premiers desseins.

— Non, répond Calasiris ; l'amour ne dominera pas mon fils sous les yeux de son père. Il respectera la présence de l'auteur de ses jours ; il réprimera une passion

illégitime, si elle existe encore. Cependant, rien ne nous empêche de songer aux moyens de tromper ceux que tu redoutes. Tu me parais avoir dans l'esprit des ressources admirables pour échapper aux poursuites de tes amants. »

Chariclée sourit à ces paroles : « Je ne sais, dit-elle, si tu parles sérieusement, ou si tu plaisantes ; mais ne cherchons aucun moyen pour l'instant : tenons-nous-en à ce que j'avais imaginé avec Théagène : la fortune nous a empêché jusqu'ici d'en tirer aucun avantage ; peut-être serons-nous plus heureux. Nous cherchions à sortir de l'île des Bucoles ; nous résolûmes de nous couvrir de haillons, de nous métamorphoser en mendiants, et d'entrer ainsi dans les villes et les bourgs. Couvrons-nous encore de ces mêmes haillons ; mendions encore : par là, nous nous mettrons à l'abri contre les entreprises de ceux que nous rencontrerons : la pauvreté est une bonne sauvegarde ; la pitié, plutôt que l'envie, marche à sa suite. Chaque jour fournira aisément à ses besoins. Dans un pays étranger, tout se vend cher aux étrangers ; mais les cœurs s'attendrissent à la vue des malheureux, et on leur donne des secours. »

Calasiris approuve l'avis de Chariclée, et hâte le moment du départ. Ils vont trouver Nausiclès et Cnémon, et les instruisent de leur résolution. Enfin ils se mettent en route vers la troisième heure du jour, sans vouloir être accompagnés de personne, sans vouloir accepter aucune des offres de leurs hôtes. Nausiclès, Cnémon et tous les gens de la maison les suivent pendant quelque temps. Nausiclée, dont la tendresse pour Chariclée l'emporta alors sur la pudeur naturelle à son sexe, obtint de son père, à force d'instances, de les suivre. Après avoir fait environ cinq stades, ils s'embrassent les uns les autres, et se jurent une amitié éternelle. Ils s'arrosent naturellement de leurs larmes et se souhaitent une destinée heureuse. Cnémon leur demande pardon de ne point les accompagner plus loin. Il s'en excuse sur son nouvel hyménée, et promet de les rejoindre, s'il en trouve l'occasion favorable ; ensuite ils se séparent.

Les uns retournent à Chemmis. Chariclée et Calasiris se revêtent d'habits déchirés, dont ils se sont munis, et prennent le costume de mendians. Chariclée se barbouille le visage avec de la suie et de la boue délayées ensemble; et, pour dernier coup de pinceau, le bord d'un voile en lambeaux enveloppe un côté de son visage et lui cache un œil. Sous son bras est une besace, destinée en apparence à mettre les fruits de sa quête, mais qui renferme des objets bien plus précieux, sa robe de prêtresse, qu'elle portait à Delphes, ses couronnes, et toutes les autres richesses que sa mère avait exposées avec elle. Calasiris enveloppe de peaux déchirées le carquois de Chariclée, l'attache obliquement sur ses épaules, et comme si c'eût été un paquet : il détache la corde de l'arc, qui se redresse peu à peu, et devient entre ses mains un bâton qui affermit ses pas chancelants. Aperçoivent-ils quelqu'un dans le lointain, il semble alors accablé sous le faix des ans; il boite même, et quelquefois Chariclée le conduit par la main.

Après avoir bien étudié leur rôle, avoir plaisanté sur leur déguisement, s'être complimentés mutuellement sur la bonne mine qu'il leur donne; après avoir encore prié la cruelle divinité, qui les persécute, de mettre un terme à ses fureurs, ils marchent promptement vers Bessa, où ils espèrent trouver Théagène et Thyamis; mais leur espoir est encore trompé.

Le soleil se couchait, et ils étaient près d'arriver, lorsqu'ils aperçoivent les cadavres d'une multitude d'hommes récemment égorgés : un grand nombre étaient Perses; ils les reconnaissent à leur habillement et à leur armure; et parmi eux il y avait quelques habitants du pays. Ils jugent que ce lieu a été le théâtre d'un sanglant combat; mais ils ignorent quels ont été les combattants. Ils avancent au milieu de ces cadavres, examinent s'ils n'y verront point quelques-uns de leurs amis. Quand le cœur craint pour l'objet de sa tendresse, il se livre aux plus funestes pronostics. Ils trouvent une vieille femme en proie aux larmes et aux gémissements, embrassant étroi-

tement un de ces cadavres : ils prennent le parti d'en tirer tous les éclaircissements possibles ; il s'arrêtent auprès d'elle, tâchent de la consoler et d'apaiser la violence de sa douleur. Elle les écoute. Calasiris lui demande, en langue égyptienne, qui elle pleure, et entre qui ce combat s'est livré.

La vieille leur répond, en peu de mots, qu'elle pleure son fils ; qu'elle vient chercher la fin de ses jours sur ce champ de bataille ; que c'est sur le cadavre de son fils que ses larmes tombent ; qu'elle veut lui rendre les devoirs funèbres, comme elle le pourra. Voici ce qu'elle leur apprend du combat :

« On conduisait à Memphis, à Oroondate, satrape du grand roi, un jeune homme d'une taille majestueuse, d'une grande beauté. Mitrane, officier d'Oroondate, l'avait fait, dit-on, prisonnier, et le lui envoyait comme un présent inestimable. Les habitants du village que vous voyez (et elle leur montra un village voisin) étant survenus, ont prétendu connaître le jeune prisonnier ; soit qu'ils le connussent en effet, soit que ce ne fût qu'une feinte de leur part. A cette nouvelle, Mitrane, outré d'une juste colère, marcha contre eux, il y a deux jours. Les habitants de ce village, brigands par état, accoutumés à braver la mort, sont très belliqueux ; ils ont déjà enlevé à bien des épouses et des mères leurs maris et leurs enfants : je suis aujourd'hui une de leurs victimes. Au bruit de la marche de Mitrane, ils lui dressent une embuscade, tombent sur sa troupe, et remportent une victoire complète. Les uns l'attaquent en tête, les autres sortent de leur embuscade, fondent sur lui à l'improviste et en poussant de grands cris. Mitrane est tué un des premiers en combattant. Environnés de toutes parts, les Perses ne pouvant fuir, sont tous immolés : quelques Égyptiens ont aussi perdu la vie ; mon fils, atteint d'un trait à la poitrine, est resté sur le champ de bataille. Malheureuse ! je pleure aujourd'hui celui-ci ; bientôt, hélas ! je pleurerai encore celui qui me reste, et qui marche avec les Besséens contre la ville de Memphis. »

Calasiris lui demande pourquoi les Besséens marchent contre Memphis. « Je vais vous dire, reprend la vieille, ce que j'ai appris de ce fils qui me reste : les Besséens, teints du sang des troupes du grand roi et de celui de leur général, jugent bien qu'une action aussi hardie ne restera pas impunie; qu'ils vont courir les plus grands dangers; qu'Oroondate, qui réside à Memphis, à la première nouvelle de ce massacre, viendra avec de plus grandes forces, environnera leur village, et lavera dans leur sang la tache imprimée au nom persan. Résolus de tout risquer, ils tentent une grande entreprise, pour se garantir du malheur qui les menace : ils veulent prévenir les préparatifs d'Oroondate, en tombant à l'improviste sur lui, l'immoler, s'ils le surprennent dans Memphis; ou, s'il en est absent, occupé, comme on dit, à la guerre d'Éthiopie, il leur sera plus aisé de s'emparer d'une ville dénuée de défenseurs, et par là, ils se mettront à l'abri de tout danger, au moins pour le présent. Ils veulent encore rétablir dans la dignité de grand-prêtre Thyamis, leur chef, dont le crime d'un frère, plus jeune que lui, l'a dépouillé. S'ils ne réussissent point, ils sont déterminés à mourir les armes à la main, plutôt que de se voir chargés de fers, exposés aux outrages et à la cruauté des Perses.

« Mais vous, étrangers, continue-t-elle, où allez-vous? — A Bessa. — Vous ne pouvez, sans danger, y entrer si tard, ni vous mêler parmi les habitants qui y sont restés, si vous n'êtes connus de personne. — Si tu nous y conduisais, nous ne courrions aucun danger. — Je n'en ai pas le temps; j'ai des cérémonies funèbres à faire cette nuit. Je vous prie de vous retirer dans quelque endroit, où il n'y ait point de cadavres, ou je saurai bien vous y contraindre. Passez-y la nuit; quand le jour sera venu, je vous donnerai l'hospitalité, et je vous mettrai à l'abri de tout danger. »

Calasiris explique à Chariclée ce que la vieille vient de lui dire; ensuite ils s'éloignent tous deux. A quelque distance du champ de bataille, ils trouvent une petite

éminence : là, Calasiris se couche, la tête appuyée sur son carquois ; Chariclée s'assoit sur sa besace. La lune qui, depuis trois jours, était dans son plein, commençait à paraître, et à éclairer la terre de ses rayons. Calasiris, avancé en âge, fatigué du chemin, s'endort bientôt ; mais Chariclée, dévorée d'inquiétudes, ne pouvant fermer les yeux, est témoin d'un spectacle affreux que donnent souvent les femmes égyptiennes.

La vieille femme, voyant le calme régner autour d'elle, et ne se croyant vue de personne, commence par creuser une fosse, et allumer un bûcher à côté ; le cadavre de son fils est entre deux : elle prend un vase d'argile sur un trépied voisin ; elle en verse du miel dans la fosse, du lait d'un autre, du vin d'un troisième ; elle façonne ensuite une figure de pâte, la couronne de laurier, de fenouil, et la jette dans la fosse ; elle saisit une épée, et, transportée d'une fureur divine, elle adresse à la lune une longue prière, conçue en termes barbares et inconnus ; elle ouvre la veine de son bras, essuie le sang avec une branche de laurier, et en arrose le bûcher. Après bien d'autres cérémonies magiques, elle se courbe sur le cadavre de son fils, lui parle à l'oreille ; enfin elle l'éveille, et, par la force de ses enchantements, elle le fait tenir debout.

Chariclée, émue dès le commencement de cette scène, frémit de terreur à un spectacle si inouï ; elle réveille Calasiris, pour le rendre témoin de tout ce qui se passe. Enveloppés des ténèbres de la nuit, ils ne sont point vus, et voient tout à la lueur des flammes du bûcher. Peu éloignés de la vieille, ils l'entendent interroger à haute voix le cadavre. Elle lui demande si son frère, le seul fils qui lui reste, reviendra de l'expédition où il est parti. Le mort ne répond rien ; mais il fait seulement un signe de tête, pour laisser à sa mère les illusions de l'espérance ; il retombe ensuite, et reste couché sur le visage. La vieille le retourne, et continue de l'interroger : elle lui parle à l'oreille, et redouble la force de ses enchantements, pour l'obliger sans doute à rompre le silence.

L'épée à la main, elle s'élançe, tantôt vers le bûcher, tantôt vers la fosse; elle relève ce cadavre, lui répète les mêmes questions, et, peu contente de ses signes de tête, elle veut le forcer à lui dévoiler, à haute voix, les secrets de l'avenir.

Cependant Chariclée conjure Calasiris d'approcher de la magicienne, de l'interroger sur le sort de Théagène; mais le vieillard s'y oppose : il lui dit que la nécessité seule peut les excuser d'être témoins de cette scène impie; qu'il n'est pas permis aux ministres de la religion d'assister à des choses aussi horribles; qu'ils peuvent, par des victimes sans tache et des prières pieuses, pénétrer dans l'avenir; que les impies n'ont d'autres moyens que de ramper à terre, et d'outrager les morts, comme fait cette Égyptienne, dont le hasard leur fait voir les horribles mystères.

Calasiris parlait encore, lorsque des sons sourds et lugubres, qui semblaient partir d'une caverne profonde et ténébreuse, viennent frapper leurs oreilles : « Ma mère, répond le cadavre, je t'ai d'abord ménagée, malgré tes forfaits envers l'humanité, malgré ton infraction des lois de la mort, malgré l'exécrable curiosité que tu as de pénétrer, par les enchantements, des choses impénétrables. Les morts conservent jusque dans les enfers, autant qu'il leur est possible, du respect pour les auteurs de leurs jours; mais puisque tu éteins en moi ce respect, autant qu'il est en toi, par ta sacrilège opiniâtreté; puisque, non contente de m'avoir fait lever, d'avoir obtenu de moi des signes de tête, tu veux entendre la voix d'un mort; puisque tu ne penses point à me rendre les devoirs de la sépulture, que tu m'arraches de la compagnie des autres morts, pour satisfaire ta détestable envie, écoute des secrets que je voulais te taire : Le fils qui te reste, ne reviendra point : toi-même, tu mourras par l'épée; tu vas périr au milieu de la célébration de tes horribles cérémonies; tu vas porter la peine réservée à tes semblables. Quoi! tu oses exposer aux regards des hommes, des mystères qui devraient être envelop-

pés du voile impénétrable du silence et des ténèbres les plus épaisses ! tu oses, sous les yeux de pareils témoins, insulter ainsi aux morts ! Un grand prêtre te voit ; mais c'est ton moindre crime : c'est un sage ; il saura tout cacher sous le plus grand secret ; d'ailleurs, il est l'ami des Dieux. S'il se hâte, il trouvera ses deux enfants, le fer à la main, près de s'égorger ; mais sa présence leur en imposera et arrêtera leur furie. Ce qu'il y a de plus affligeant, c'est qu'une jeune fille entend et voit tout ce qui se passe ici : brûlant d'amour, elle erre de climats en climats, et cherche son amant. Après des souffrances et des dangers sans nombre, elle le rejoindra aux extrémités de la terre, et elle passera le reste de ses jours avec lui sur le trône, et au comble du bonheur. »

En achevant ces mots, le cadavre retombe. La vieille comprend que les témoins de ses mystères ne sont que les deux étrangers qu'elle a vus. Transportée de rage, l'épée à la main, elle se lève brusquement, les cherche partout sur le champ de bataille, et les croit cachés parmi les cadavres : elle veut les immoler comme des ennemis et des témoins de son infernale entreprise. Pendant qu'elle erre ainsi au milieu de ces morts, aveuglée par la fureur, un éclat de lance lui perce le sein ; elle tombe et expire. Ce fut ainsi que les prédictions de son fils commencèrent à s'accomplir sur elle.

---

## LIVRE SEPTIÈME

Échappés à un si grand danger, Chariclée et Calasiris quittent ce théâtre d'horreurs. Les prédictions qu'ils viennent d'entendre les animent encore. Ils se hâtent de se rendre à Memphis : déjà ils approchaient de cette ville, où commençaient à s'accomplir les choses qu'ils avaient apprises au sujet de Calasiris.

Thyamis, à la tête des brigands de Bessa, avait paru tout à coup aux portes de Memphis. Un soldat de Mirrane, échappé au carnage, et qui avait prévu les desseins des ennemis, était venu avertir les habitants, qui n'avaient eu que le temps de fermer leurs portes. Thyamis ordonne à ses guerriers de poser leurs armes vers une des parties de la ville, les fait reposer des fatigues de la marche, et paraît vouloir faire un siège dans les règles.

Les habitants sont d'abord saisis de frayeur à la vue des ennemis. Mais s'étant aperçus du haut des murs qu'ils sont en petit nombre, ils se disposent à prendre avec eux quelques archers, quelques cavaliers, restés pour garder Memphis, à armer le peuple de tout ce qu'ils trouveront, à faire une sortie et à livrer un combat. Un des principaux de la ville, avancé en âge, les arrête, en leur représentant que, vu l'absence du satrape Oroondate, occupé à la guerre d'Éthiopie, ils doivent communiquer leurs projets à Arsace son épouse; que les soldats, demeurés dans la ville, sûrs de son approbation, combattront avec plus de courage pour la défense des murs. Ils adoptent cet avis, et se rendent en foule au palais, séjour ordinaire des satrapes, quand le roi n'était point en Égypte.

Arsace était grande et belle : son esprit était pénétrant, son âme élevée. Fièrre de sa naissance, elle avait tout l'orgueil que pouvait donner la qualité de sœur du grand roi; mais ses mœurs n'étaient rien moins qu'irréprochables; des plaisirs illicites et scandaleux souillaient sa vie; elle avait même beaucoup contribué à faire bannir Thyamis de Memphis. Effrayé des oracles des Dieux au sujet de ses deux enfants, Calasiris avait disparu à l'insu de tout le monde, et on le croyait mort. Thyamis, l'aîné de ses fils, lui avait succédé dans la dignité de grand-prêtre : il était à la fleur de l'âge, d'une grande beauté. Un jour qu'il offrait un sacrifice dans le temple d'Isis, pour célébrer son installation, Arsace le vit : sa bonne mine le faisait remarquer au milieu de la

foule qui l'environnait. Elle en fut éprise, jeta sur lui des regards criminels, et lui fit des signes, indices de ses coupables feux. Thyamis, dont l'âme n'était remplie que de principes de vertu, n'entendit point ce langage, ne comprit point les désirs d'Arsace; peut-être même qu'occupé tout entier au sacrifice, il donna à ces signes un sens tout opposé.

Jaloux de l'élévation d'un frère dont il ambitionnait la dignité, Pétosiris s'était aperçu de l'amour de la princesse. Il résolut de se servir de sa passion pour dépouiller son frère. Il va trouver Oroondate, lui révèle les flammes dont brûle son épouse, accuse Thyamis d'intelligence avec elle. Le satrape connaissait le caractère d'Arsace; il n'eut pas de peine à ajouter foi aux rapports de Pétosiris; mais il n'avait point de preuves. Il ne donna aucun signe de mécontentement à son épouse; d'ailleurs, le respect pour la famille du roi l'empêcha encore de manifester ses soupçons; mais il éclata contre Thyamis, et le menaça même de la mort; enfin il ne s'apaisa qu'après l'avoir contraint de se retirer. Il revêtit aussitôt Pétosiris de la dignité de grand-prêtre.

Arsace était déjà instruite de l'arrivée des ennemis: elle voit accourir cette multitude, qui lui demande de lui permettre de faire une sortie avec les soldats restés dans Memphis. Elle leur refuse leur demande, sous prétexte qu'elle ignore en quel nombre sont les ennemis, quels ils sont, d'où ils viennent, ni quel motif leur met les armes à la main. Elle leur représente qu'il faut d'abord monter sur les remparts, examiner tout, rassembler ensuite d'autres soldats, et tomber sur l'ennemi avec avantage.

Ils approuvent cet avis, et se répandent ensuite sur les remparts. Arsace y fait dresser une tente magnifique de pourpre et de tapis enrichis d'or; elle met elle-même ses plus beaux habits, s'assied sur un trône élevé, entourée de ses gardes, couverts d'une armure étincelante d'or: un caducée à la main, elle fait signe qu'elle veut

parler de paix : elle invite les chefs des ennemis à s'avancer au pied des murs.

Thyamis et Théagène, choisis par les Besséens, paraissent revêtus de leurs armes, mais sans casque. Le héraut aussitôt s'adressant à eux : « Voici, leur dit-il, ce que dit Arsace, épouse d'Oroondate, le premier des satrapes, et sœur du grand roi : Qui êtes-vous ? que voulez-vous ? de quoi vous plaignez-vous ? pourquoi avez-vous pris les armes ? » Ils répondent qu'ils sont Besséens ; mais Thyamis dit qui il est ; qu'il a été dépouillé du sacerdoce par les intrigues de Pétoisiris son frère et par Oroondate ; que les Besséens viennent le rétablir dans ses droits ; qu'une fois rentré dans sa dignité, il mettra bas les armes, et que les Besséens retourneront chez eux sans causer aucun dommage : qu'autrement la force des armes en décidera ; qu'Arsace elle-même, pour sa propre gloire, doit profiter de l'occasion pour punir les trames de Pétoisiris, se venger de ces atroces calomnies, par lesquelles il l'a noircie dans l'esprit d'Oroondate, et l'a contraint lui-même à fuir de sa patrie.

Les habitants de Memphis sont frappés d'étonnement à ces paroles : ils reconnaissent Thyamis. Ils avaient ignoré la cause et l'époque de son exil. Au vague des soupçons succèdent les lumières de la vérité. Arsace est encore plus frappée que les autres : différentes passions se disputent son cœur ; elle est outrée de colère contre Pétoisiris ; elle se rappelle le passé, et médite déjà des projets de vengeance. Elle considère Thyamis et Théagène : son cœur se partage entre eux ; sa passion pour Thyamis se ranime ; mais de nouveaux feux s'allument dans son âme avec plus de violence : ceux mêmes qui l'environnent s'aperçoivent de son trouble ; enfin, revenant à elle après quelques instants, semblable à ces malheureux que viennent d'agiter des mouvements convulsifs : « C'est une folie de la part des Besséens, dit-elle, de prendre les armes ; mais surtout de la vôtre, jeunes guerriers, qui, aux grâces de la figure, à la vigueur de

l'âge, joignez une illustre naissance. Quoi! c'est pour des brigands que vous vous précipitez ainsi au milieu des dangers! S'il faut en venir à un combat, vous ne pourrez résister même au premier choc. Le roi n'est pas encore réduit à un tel état de faiblesse, qu'il ne puisse, malgré l'absence du satrape, vous envelopper tous avec ce qui lui reste de troupes. Mais il n'est pas nécessaire, je crois, de sacrifier tant de monde, d'armer tant de bras pour une querelle particulière qui n'intéresse point le public : il faut se soumettre à ce que les Dieux eux-mêmes et la justice en ordonneront. Je crois donc, ajouta-t-elle, qu'il est juste et je demande que les Besséens et les habitants de Memphis restent tranquilles, et ne se fassent point la guerre sans sujet : que les deux compétiteurs se mesurent l'un avec l'autre; le sacerdoce sera le prix de la victoire. »

A ce discours d'Arsace, la ville retentit de cris de joie; tous applaudissent aux propositions de la princesse : ils commencent à soupçonner les perfides intrigues de Pétosiris. Chacun se voit avec plaisir délivré d'un danger imminent par ce combat singulier. Parmi les Besséens, il en est beaucoup qui ne veulent point accepter ce parti, ni souffrir que leur chef s'expose aux dangers. Enfin Thyamis leur persuade d'y consentir, leur représente la faiblesse, l'inexpérience de Pétosiris; il dit que tout l'avantage de ce combat est pour lui : c'étaient ces mêmes réflexions qui avaient déterminé Arsace elle-même à proposer ce combat singulier; elle espérait par là arriver à son but, sans compromettre sa réputation : elle espérait se venger de Pétosiris, en le mettant aux prises avec un adversaire plus brave que lui.

On se hâte de tout préparer pour ce combat. Thyamis, plein de courage, transporté de joie, prend ce qui lui manque de son armure : Théagène l'anime encore, pendant qu'il lui attache son casque sur la tête, lui arrange son aigrette où l'or étincelle, et le revêt de toutes ses armes.

Pétosiris, cédant à la nécessité, contraint de sortir de la ville par les ordres d'Arsace, s'écrie qu'il ne veut pas combattre, et qu'il ne s'arme que malgré lui. Thyamis l'aperçoit : « Vois-tu, dit-il à Théagène, de quelle frayeur est saisi Pétosiris ? — Je le vois... Mais comment vas-tu te comporter dans ce combat ? Ce n'est pas seulement un ennemi ; c'est encore un frère. — Tu as raison, et tu devines mes intentions. Je veux, avec le secours de la divinité, le vaincre et non lui ôter la vie. Non, la colère, le ressentiment ne m'emporteront point jusqu'à rougir mes mains du sang d'un frère, de celui qui a été renfermé dans le même sein que moi ; je ne veux que me venger du passé, et me couvrir de gloire pour l'avenir. — Je t'approuve ; tu parles en héros ; tu entends encore la voix de la nature... Mais moi, que me faudra-t-il faire ? — Mon adversaire n'est pas redoutable ; cependant, comme on voit chaque jour la fortune signaler parmi les hommes ses caprices et son inconstance... Si je suis vainqueur, tu resteras avec moi dans la ville, tu partageras ma destinée ; si je suis trompé dans mes espérances, reste à la tête des Besséens : ils t'aiment ; tu vivras parmi eux jusqu'à ce que la fortune cesse de te persécuter. »

Ensuite ils s'embrassent l'un et l'autre les larmes aux yeux. Théagène s'assoit en cet endroit pour être témoin de tout, et se livre, sans le savoir, à toute l'avidité des regards d'Arsace, dont les yeux ne peuvent se rassasier du plaisir de le contempler. Thyamis marche contre Pétosiris ; mais celui-ci ne l'attend pas : au premier mouvement qu'il voit faire à son ennemi, il retourne aussitôt vers les portes pour rentrer dans la ville. C'est en vain : ceux qui sont aux portes, l'empêchent d'entrer ; ceux qui sont sur les murs crient de ne pas lui livrer le passage partout où il se présentera. Ce malheureux alors jette bas ses armes, et se met à courir de toutes ses forces autour des murs. Théagène inquiet, voulant tout voir, quitte sa place ; mais, pour qu'on ne soupçonne pas qu'il veut secourir Thyamis, il laisse son bouclier et sa lance à

l'endroit qu'il quitte, sous les yeux d'Arsace, qui, ne pouvant plus le considérer, considère ses armes. Théagène suit à pas précipités les deux rivaux. Pétoisiris est près d'être atteint; mais il échappe à chaque instant, et n'a d'avance sur son frère qu'autant qu'en a un homme sans armes, qui fuit la poursuite d'un homme armé.

Déjà ils ont fait deux fois le tour des murs de la ville, et ils commencent le troisième. Thyamis agite sa lance derrière son frère; il lui crie d'arrêter, ou qu'il va le percer. Tous les habitants, placés sur les murs, comme sur un théâtre, ont les yeux attachés sur les combattants. La divinité ou la fortune qui conduit tout ici bas, vient mêler un épisode inattendu à la tragédie qui se représentait alors. Un nouvel acteur se trouve transporté comme par miracle sur la scène. En ce jour, à cette heure même, le malheureux Calasiris arrive, et voit ses deux fils armés l'un contre l'autre. Il s'était exilé de sa patrie, avait erré de climats en climats, avait tout fait, tout souffert, pour fuir cet horrible spectacle; mais sa destinée prévalut : il ne put éviter un malheur que les Dieux lui avaient annoncé. Il avait vu de loin des hommes qui se poursuivaient; et tout ce qu'il avait entendu ne lui permettait pas de douter que ce ne fussent ses deux enfants. Il oublie à l'instant sa vieillesse; sa vigueur se ranime : il court pour empêcher au moins les épées de se croiser. A peine est-il arrivé, qu'il se précipite au milieu d'eux! « Thyamis! Pétoisiris! ô mes enfants! que vois-je! » s'écrie-t-il à plusieurs reprises. Mais ils ne reconnaissent point leur père dans ce vieillard déguisé en mendiant, couvert de haillons; tout occupés de leur combat, ils ne font pas plus d'attention à lui qu'à un vagabond ou à un fou.

Du haut des murs, parmi les spectateurs, les uns le voient avec surprise se jeter aveuglément au milieu des épées; les autres le prennent pour un furieux, dont l'esprit et la raison sont aliénés, et ils ne font qu'en rire. Le vieillard comprend enfin que son extérieur l'empêche d'être reconnu. Il quitte ses haillons, laisse tomber sa

chevelure flottante à la manière des prêtres, met bas le fardeau qui charge ses épaules, jette son bâton, et présente à leurs yeux une figure vénérable, sur laquelle est empreinte une sainte majesté. Il s'incline; et, leur tendant les bras en suppliant : « O mes enfants! dit-il en sanglotant, et versant des larmes, c'est Calasiris, c'est votre père. Arrêtez! que votre funeste destinée ne vous aveugle pas : voyez et respectez celui qui vous a donné le jour. »

Épuisés de leur course, les forces les abandonnent; ils tombent dans les bras de leur père, embrassent ses genoux, fixent les yeux sur lui, et enfin le reconnaissent. C'est leur père; ils n'en peuvent plus douter : leur âme est déchirée par des passions diverses et opposées. La vue d'un père, qu'ils ne croyaient plus jamais revoir, les remplit de joie; mais le moment où ils ont été surpris, les couvre de honte et les afflige. Ce qui redouble encore leurs angoisses, c'est qu'ils ignorent quelle sera l'issue d'un pareil événement. A ce spectacle, les habitants, muets et immobiles d'étonnement, semblables à des peintres fixés sur un seul objet, tiennent les yeux attachés sur ce tableau.

D'un autre côté, il se passe une scène non moins touchante : Chariclée, qui suivait Calasiris, avait reconnu Théagène de loin. L'œil des amants reconnaît promptement les traits qu'ils adorent; le moindre mouvement suffit pour les leur retracer, même de loin. Chariclée, hors d'elle-même, et comme agitée d'une fureur divine, se précipite vers Théagène : elle l'embrasse, le serre étroitement, reste suspendue à son cou : des sanglots s'échappent de son sein. Théagène voit un visage flétri, défiguré, une robe en lambeaux; il la prend pour une malheureuse vagabonde, l'écarte, la repousse loin de lui; enfin, comme elle ne le quitte point, et l'empêche de jouir du spectacle de la reconnaissance de Calasiris et de ses enfants, il lui donne un soufflet. « O Pythius! lui dit-elle avec l'accent de la douceur, ne te souviens-tu plus du flambeau? » Ces paroles sont pour Théagène

un coup de foudre; ce mot flambeau lui rappelle leurs conventions mutuelles. Il arrête ses yeux sur ceux de Chariclée; il les voit briller d'un éclat semblable à celui du soleil lorsqu'il darde ses rayons à travers un nuage. Il l'embrasse, la presse contre son sein. Enfin, tout le côté de la ville où est assise Arsace, dont le cœur, déjà gros de soupirs, commence à sentir les pointes de la jalousie, présente un spectacle frappant, et qui a quelque chose de surnaturel.

Les deux frères avaient mis bas leurs armes sacrilèges. Un combat, qui semblait devoir coûter la vie à l'un des deux, avait eu l'issue la plus inattendue. Calasiris avait vu ses deux fils, l'épée à la main l'un contre l'autre : ses regards paternels avaient été sur le point d'être souillés par l'effusion du sang de ceux qui lui devaient le jour : il avait rétabli la paix entre eux; et, s'il n'avait pu éluder l'arrêt du destin, il avait eu le bonheur de survenir au moment où il allait s'accomplir. Il revenait, après dix ans d'absence, dans les bras de ses enfants. Ils le couronnent eux-mêmes, le conduisent au temple, le revêtent des marques d'une dignité qui avait allumé entre eux le flambeau de la discorde, flambeau qui avait été prêt de ne s'éteindre que dans le sang d'un des deux.

Théagène surtout et Chariclée, tous deux jeunes, tous deux beaux, se revoyant tous deux contre leurs espérances, fixant sur eux les regards de toute la ville, jouent dans cette pièce un rôle bien touchant, celui de l'amour. Tous les habitants de Memphis sortent, et bientôt la campagne voisine est couverte d'un peuple immense. Les jeunes gens environnent Théagène; les hommes qui reconnaissent encore Thyamis, s'assemblent autour de lui. Les jeunes filles, dont le cœur commence à sentir les premiers traits de l'amour, s'empres- sent autour de Chariclée, tandis que Calasiris est entouré des vieillards et de tous les ministres de la religion, cortège sacré et vénérable que viennent de lui former les caprices de la fortune.

Thyamis congédia les Besséens, après les avoir remerciés de leur zèle, et leur promit de leur envoyer, peu de temps après, et pour la pleine lune, cent bœufs, mille brebis et dix drachmes par tête. Il soutient dans ses mains la tête de son père, l'aide à marcher, assure ses pas chancelants par l'excès de la joie. Pétoisiris partage les attentions de son frère. Calasiris est conduit au temple d'Isis à la lueur des flambeaux, au bruit des applaudissements et des acclamations de tout le peuple, au milieu d'une musique sacrée, aux accords de laquelle danse une jeunesse folâtre, ivre de joie.

Arsace elle-même renvoie ses gardes, quitte le faste et l'appareil qui l'entourent, et suit le cortège. A l'exemple des autres habitants, elle offre dans le temple d'Isis des colliers et beaucoup d'or ; mais ses yeux sont toujours attachés sur Théagène : Théagène seul l'occupe ; il fixe toute son attention. Cependant le plaisir qu'elle trouve à le considérer est mêlé d'amertume. Théagène, conduisant Chariclée par la main, écartant la foule qui se presse pour la voir, abreuve son cœur des poisons de la jalousie.

Arrivé au sanctuaire du temple, Calasiris se jette le visage contre terre, reste prosterné aux pieds de la Déesse pendant plusieurs heures, et est prêt à expirer. Ceux qui l'entourent le rappellent à la vie ; il se relève avec beaucoup de peine, fait des libations à Isis, lui adresse quelques prières, prend la couronne sacerdotale de dessus sa tête, la met sur celle de son fils. Il représente à la multitude qu'il est vieux, sur le bord de son tombeau ; que son fils aîné a les forces et les qualités nécessaires pour remplir cette dignité ; qu'elle lui est due par la loi : le peuple manifeste sa joie par des acclamations, et applaudit au choix de Calasiris. Ce vieillard fixe son séjour dans une partie du temple destinée aux prêtres ; il y demeure avec ses enfants, Chariclée et Théagène : la multitude se retire.

Arsace s'en va aussi, mais en se retournant sans cesse, mais après avoir prolongé ses actes religieux le plus

qu'elle a pu ; mais enfin elle s'en va, reportant toujours ses yeux sur Théagène. Arrivée à son palais, elle se retire à l'instant dans son appartement, se jette sur son lit, telle qu'elle est, y reste longtemps sans proférer une seule parole ; son cœur, qui plus d'une fois avait brûlé de feux illégitimes, est épris d'amour pour Théagène dont les charmes effacent ce qu'elle a vu de plus beau : elle passe ainsi toute la nuit, se tournant sans cesse, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, poussant de profonds soupirs. Elle se lève, puis elle se recouche ; elle ôte une partie de ses habits, et elle retombe ; elle appelle une esclave, et la renvoie sans lui rien commander : en un mot, l'amour s'est emparé entièrement de son cœur, et a égaré sa raison.

Enfin, une vieille esclave, nommée Cybèle, ministre ordinaire des plaisirs de sa maîtresse, accourt vers elle : elle n'ignorait rien de ce qui venait de se passer ; elle avait tout vu à la lueur d'un flambeau, dont les feux semblent redoubler ceux de la princesse. « O ma chère maîtresse ! s'écrie-t-elle, que vois-je ! quel nouveau sujet de douleur as-tu ? quel nouvel objet jette le désordre dans un cœur que j'ai formé ? quel homme est assez insensible, assez stupide, pour ne point être ébloui de ces charmes, pour ne pas se croire au comble du bonheur dans tes bras, pour oser résister aux moindres signes de ta volonté ? Dis-le-moi, ô toi que j'aime plus que ma vie ! Non, il n'est point de cœur assez insensible pour tenir contre mes artifices. Parle et tu verras tes vœux remplis : l'expérience, je crois, est un garant assez sûr de mon pouvoir. »

En prononçant ces paroles et d'autres semblables, Cybèle se jette aux genoux d'Arsace, les embrasse, lui prodigue les caresses et n'oublie rien pour lui arracher son secret.

« Ma mère, dit la princesse après quelques moments de silence, jamais je n'ai été atteinte d'un trait aussi aigu : ton zèle m'a sauvée plusieurs fois dans de pareilles occasions ; mais je ne sais s'il pourra me sauver aujourd'hui.

La guerre qui menaçait, il y a quelques instants, la ville de Memphis ; cette guerre qui s'est terminée tout à coup par une heureuse paix, sans coûter une goutte de sang, a allumé dans moi un véritable combat ; mais ce n'est pas mon corps qui est blessé, c'est mon cœur. Mes yeux, hélas ! ont vu ce jeune étranger qui suivait Thyamis dans son combat. Tu sais, sans doute, ô ma mère ! de qui je veux parler. Sa beauté, qui brillait avec tant d'éclat au milieu d'un peuple si nombreux ; sa beauté, capable de séduire l'âme la plus grossière, l'être le plus insensible aux charmes les plus enchanteurs, n'a pas sans doute échappé à des yeux aussi clairvoyants que les tiens : tu connais la source de mon mal ; fais jouer tous les ressorts imaginables ; déploie toute l'adresse, tous les artifices que les années peuvent t'avoir donnés, si tu veux conserver la vie à celle que tu as nourrie ; car je ne puis vivre si ma passion n'est satisfaite.

— Je connais ce jeune homme, répond la vieille ; il a la poitrine et les épaules larges, la démarche fière et majestueuse : il porte la tête droite, et s'élève au-dessus de tous les autres. Ses yeux sont bleus, son regard aimable et fier en même temps ; un tendre duvet couvre ses joues. Une femme étrangère, et qui, avec quelque beauté, ne manquait pas d'impudence, est venue se jeter dans ses bras, est restée suspendue à son cou : n'est-ce pas celui-là que tu aimes ? — C'est celui-là même. Tu m'as bien rappelé cette misérable, à qui des attraits longtemps cachés dans l'ombre, et que l'art a besoin de ranimer sans cesse, inspiraient tant de confiance : avec un tel amant elle est mille fois plus heureuse que moi.

— O ma princesse, répond la vieille avec un sourire ironique, console-toi : elle a paru belle à ses yeux jusqu'aujourd'hui ; mais s'il peut te voir, si tes traits frappent ses regards, bientôt il changera, comme on dit, son plomb contre de l'or, bientôt il abandonnera cette courtisane avec toute sa suffisance et ses prétentions orgueilleuses. — O ma chère Cybèle, ce serait me guérir de deux maladies bien cruelles, l'amour et la jalousie : tu

contenteras l'une, et tu banniras l'autre de mon cœur. — Je n'épargnerai rien ; remets-toi, tranquillise-toi, ne t'abandonne pas au chagrin : aie bonne espérance. » A ces mots, elle prend le flambeau, ferme la porte de la chambre, et se retire.

Au point du jour, Cybèle ordonne à un eunuque du palais et à une esclave de prendre des gâteaux et d'autres offrandes et de la suivre. Elle se hâte de se rendre au temple d'Isis. Arrivée à la porte, elle dit qu'elle vient offrir un sacrifice à la Déesse pour Arsace, sa maîtresse, que des songes ont effrayée cette nuit ; qu'elle veut détourner les maux qui la menacent.

Un des gardiens du temple lui en ferme l'entrée, sous prétexte que la douleur règne partout ; il lui dit que Calasiris, de retour dans sa patrie après une longue absence, a donné le soir un magnifique repas à ses amis, où il a manifesté toute la joie du cœur le plus sensible ; qu'après le repas, il a fait des libations à la Déesse, lui a adressé des prières ; qu'il a dit à ses enfants que bientôt ils ne verraient plus leur père ; qu'il leur a bien recommandé de rendre aux deux jeunes Grecs venus avec lui, tous les services qu'ils pourront ; qu'il s'est ensuite couché ; que, soit que l'excès de la joie ait trop relâché les ressorts d'un corps usé par les années, et abandonné de ses forces ; soit qu'il l'ait ainsi demandé aux Dieux, et que ses vœux aient été accomplis, il a été trouvé mort, aux approches du jour, entre ses deux enfants, qui, d'après ses intentions, ont passé la nuit auprès de lui.

« Aujourd'hui, continua le même homme, nous avons envoyé de tous côtés appeler tous les prêtres, tous les ministres de la religion qui sont dans la ville, pour lui faire des funérailles telles que l'ordonnent les lois. Retire-toi : non seulement tu ne peux offrir des sacrifices, mais encore la porte du temple t'est absolument fermée : elle n'est ouverte pendant sept jours qu'aux prêtres. — Où vont donc demeurer ces étrangers, reprit Cybèle ? — Thyamis, le nouveau pontife, a ordonné de leur pré-

parer une demeure hors du temple : tu les vois, pour obéir aux lois, sortir et s'avancer vers nous. »

Cybèle croit que le hasard lui présente un moyen favorable d'exécuter son dessein, et d'emmener Théagène. « O le plus religieux des hommes, dit-elle, tu peux obliger ces étrangers, nous faire plaisir, ou plutôt faire plaisir à Arsace elle-même, sœur du grand roi. Tu connais son inclination pour les Grecs, sa générosité à exercer l'hospitalité. Dis à ces jeunes étrangers que, par l'ordre de Thyamis, on leur prépare une demeure dans le palais du satrape. »

Cet homme ne soupçonnait rien des exécrables projets de Cybèle. Il pensait rendre un service important à ces deux jeunes gens, en leur procurant un asile dans le palais d'Oroondate ; il consent donc à se joindre à Cybèle, vu qu'il ne s'agissait que d'obliger, sans qu'il en coûtât rien à personne.

Voyant approcher Chariclée et Théagène, la douleur dans l'âme et les larmes aux yeux : « Étrangers, dit-il, nos lois défendent ces larmes et ces gémissements à la mort d'un grand prêtre ; c'est les violer que d'arroser de ses pleurs les cendres de Calasiris : vous ne devriez montrer que de la joie et de l'allégresse. Notre religion nous apprend qu'au sein de la divinité il jouit d'un bonheur parfait. Mais votre douleur est excusable ; vous pleurez un père, un soutien, vous pleurez vos espérances perdues ; cependant il ne faut pas perdre courage. Thyamis, héritier de sa dignité, hérite aussi de sa bienveillance pour vous. Vous avez été le premier objet de ses soins. Il a ordonné de vous préparer une demeure brillante, digne d'un Égyptien distingué par son opulence, digne par conséquent d'étrangers dont la fortune ne paraît pas éclatante. Suivez cette femme, ajouta-t-il, en leur montrant Cybèle ; regardez-la comme votre mère : elle vous donne l'hospitalité ; abandonnez-vous à elle. »

Ainsi parla le gardien du temple. Théagène et Chariclée suivent ses conseils. Le nouveau malheur qu'ils venaient d'éprouver les avait abattus. Ils sont un peu

consolés par les offres qu'on leur fait : offres qu'ils se seraient bien gardés d'accepter, s'ils eussent prévu que ce palais dût être pour eux le théâtre d'une scène encore plus tragique que celles qu'ils avaient essayées précédemment. Mais la divinité qui réglait leur destinée, s'adoucit pour quelques instants, et à quelques moments de bonheur fit succéder de nouvelles catastrophes, en les livrant, pour ainsi dire, liés et garottés, entre les mains de leur ennemie. Les beaux mots d'amitié et d'humanité séduisirent leur jeunesse sans expérience et sans lumière. Tant il est vrai que la misère et l'indigence aveuglent l'esprit.

Arrivés au palais, ils voient un vestibule immense, plus élevé que les maisons des particuliers, rempli de gardes, brillant de toute la pompe qui environne le trône. A la vue d'un séjour si peu proportionné à leur fortune présente, ils sont dans l'étonnement et le trouble. Ils suivent Cybèle, dont les discours soutiennent leur courage et leur espoir. « Mes enfants, dit-elle, vous que j'aime si tendrement, croyez que vous serez reçus avec toute la bienveillance et l'amitié possibles. » Elle les conduit chez elle dans un appartement écarté, fait retirer tout le monde; et, prenant à part les deux étrangers, elle leur parle ainsi :

« Mes enfants, je connais la cause de votre tristesse. Je sais que la mort du grand-prêtre Calasiris est la source de vos larmes. Il convient que vous me disiez qui vous êtes, d'où vous venez. Je sais que la Grèce est votre patrie. Votre extérieur annonce une haute naissance : des yeux aussi beaux, un port aussi majestueux, des manières aussi aimables, sont l'empreinte d'une origine illustre; mais de quelle ville de la Grèce êtes-vous? qui sont vos parents? comment vous trouvez-vous en Égypte? Votre intérêt demande que vous m'instruisiez de tous ces détails, pour que je puisse moi-même en instruire Arsace, sœur du grand roi, épouse d'Oroondate, le plus grand des satrapes. Elle est gracieuse, aime les Grecs, se plaît à faire du bien aux étrangers. Vous n'en serez

traités qu'avec plus d'égards et de considération. Je ne suis pas moi-même étrangère pour vous ; je suis Grecque d'origine. La ville de Lesbos m'a vue naître. Prisonnière de guerre, amenée ici, mon sort est beaucoup plus heureux que dans la Grèce. Je suis tout pour ma maîtresse, elle ne respire, ne voit, ne pense, n'entend que par moi : par moi les personnes belles et aimables sont admises auprès d'elle. »

Théagène se rappelle que, la veille, Arsace l'a contemplé longtemps avec des yeux lascifs, indices non équivoques de criminels desseins. Il rapproche les discours de Cybèle de la conduite de la princesse. L'avenir ne se montre plus à lui sous un aspect aussi flatteur. Il allait répondre, lorsque Chariclée, s'approchant de lui, lui dit à l'oreille : « Souviens-toi de ta sœur dans tout ce que tu vas dire. » Théagène comprend quelles sont ses intentions : « Ma mère, dit-il en s'adressant à Cybèle, tu sais que la Grèce nous a vus naître ; nous sommes enfants du même père et de la même mère ; nos parents ayant été pris par des pirates, nous nous sommes mis en mer pour les chercher ; mais nous avons encore été plus malheureux qu'eux : tombés au pouvoir d'hommes cruels, dépouillés des immenses richesses que nous portions avec nous, nous ne nous sommes échappés qu'avec beaucoup de peines. Un heureux hasard nous a fait rencontrer l'illustre Calasiris ; nous voulions passer en Égypte le reste de nos jours avec lui. A la perte de nos parents, s'est jointe celle d'un mortel généreux qui les remplaçait ; et nous sommes, comme tu vois, seuls et abandonnés : telle est notre histoire.

« Nous n'oublierons jamais la bonté, la générosité avec laquelle tu nous reçois ; mais nous te supplions de nous laisser, dans notre obscurité, abandonnés à nous-mêmes. Il n'est pas encore temps de signaler ta bienfaisance envers nous, de nous faire paraître devant Arsace. N'environne pas de tant de pompe et d'éclat de malheureux mendiants voués à la misère. Tu sais qu'il ne faut chercher des amis que parmi ses semblables. »

Cybèle, à ces mots, n'est plus maîtresse d'elle-même : sur son visage éclate la joie dont elle est pénétrée aux noms de frère et de sœur ; elle se flatte que Chariclée ne mettra aucun obstacle à l'accomplissement des désirs d'Arsace. « O le plus beau des hommes ! dit-elle, tu ne tiendras pas ce langage quand tu connaîtras Arsace. Elle est affable avec tout le monde sans distinction de rang ; elle se plaît surtout à réparer les outrages et les injustices du sort. Persane d'origine, elle est Grecque par les sentiments. Des hommes tels que toi, elle les préfère à ses compatriotes. Elle aime singulièrement les mœurs et la société des Grecs. Prends confiance : égards, honneurs, tout ce qui est dû à ta qualité d'homme, rien ne te manquera. Ta sœur, toujours avec elle, partagera ses amusements. Quels sont vos noms ? »

Lorsqu'elle eut entendu les noms de Chariclée et de Théagène, elle leur dit de rester là, et elle court vers Arsace ; mais elle recommande auparavant à la portière, vieille comme elle, de ne laisser entrer personne, ni de laisser sortir ces deux jeunes gens. « Si ton fils Achémène vient, dit la portière.... Pendant que tu étais partie au temple, il est sorti pour se bassiner les yeux ; car tu sais qu'il n'est pas encore guéri. — Ne le laisse point entrer, répond Cybèle. Ferme la porte, prends la clef ; dis-lui que je l'ai emportée. » La vieille exécute ponctuellement ces ordres.

Le départ de Cybèle laisse un libre cours aux larmes et aux gémissements de Chariclée et de Théagène. C'est dans l'un et dans l'autre la même douleur, les mêmes expressions de la douleur. « O Théagène ! » dit l'une ; « ô Chariclée ! » dit l'autre en soupirant. « Quel sera notre sort ? » dit l'un ; « où sommes-nous ? » dit l'autre. A chaque parole ils s'embrassent, pleurent et s'embrassent encore. Enfin le souvenir de Calasiris se présente à leur esprit, et vient ajouter encore à l'amertume de leurs regrets. Chariclée surtout pleure sa mort : elle avait vécu avec lui plus longtemps que Théagène ; elle en avait reçu plus de marques de tendresse et d'attachement. « O Ca-

lasiris ! s'écrie-t-elle, je ne puis t'appeler du doux nom de père ; il semble que la fortune veuille m'interdire l'usage de ce nom. Je ne connais point celui qui m'a donné le jour. Celui qui m'avait adoptée pour sa fille, hélas ! je l'ai abandonné. Celui qui m'a reçue, nourrie, sauvée, n'est plus... La religion me défend de payer à sa cendre le tribut de ma reconnaissance, de verser des larmes sur son tombeau. O mon père ! ô mon sauveur ! Oui, malgré les rigueurs de la fortune, je t'appellerai mon père. Reçois ces larmes, ces cheveux, seules libations, seules offrandes que je puisse présenter à tes mânes. » En parlant ainsi elle s'arrache les cheveux.

Théagène emploie les prières, la force même pour la retenir. « Hélas ! s'écrie-t-elle, pourquoi faut-il que je vive ? Quel espoir nous reste-t-il encore ? notre soutien, notre guide, celui qui devait nous reconduire dans ma patrie, me faire reconnaître de mes parents, celui qui nous consolait, qui adoucissait nos maux, celui en qui reposaient nos espérances, Calasiris n'est plus. Il nous abandonne tous deux dans une terre étrangère, dénués de tout, ne sachant quel parti prendre. Notre expérience nous ferme également les chemins par mer et par terre. Cet homme doué d'une âme si douce, si sensible, ce sage si vénérable n'est plus. Il n'a pu mettre le comble à ses bienfaits. »

Pendant que Chariclée s'abandonne au désespoir ; pendant que Théagène, tantôt gémit avec elle, tantôt dévore ses larmes, concentre sa douleur, pour ne pas aigrir celle de son amante, Achémène arrive, trouve la porte fermée, en demande la cause à la portière : celle-ci lui répond que c'est sa mère qui l'a fermée. En ignorant la cause, il approche ; il entend les plaintes de Chariclée : il se baisse, regarde à l'endroit où les deux battants se rejoignent, et voit tout ce qui se passe dans la chambre. Il demande encore à la portière qui est dedans : elle répond qu'elle l'ignore, mais qu'elle juge que c'est un jeune homme avec une jeune fille, que Cybèle vient d'y amener. Il se baisse encore, et tâche de distinguer leurs

traits ; il admire la beauté de Chariclée, sans la connaître ; il se la représente dans la joie et brillante de tous ses charmes : bientôt l'amour succède à l'admiration ; il croit reconnaître Théagène.

Tandis qu'Achémène examine ainsi ce qui se passe dans cette chambre, Cybèle revient : elle a instruit Arsace de tout, la félicitant de son bonheur, qui, dans cette affaire, l'a mieux servie que toute son adresse et tous ses artifices n'auraient pu faire. Elle lui a dit que son amant est dans son palais ; qu'elle peut le voir et en être vue à loisir. Arsace, hors d'elle-même, voulait venir contempler Théagène ; mais Cybèle l'en a empêchée, quoique avec beaucoup de peine, en lui représentant qu'elle ne devait pas se montrer aux yeux de son amant, pâle, défaite, abattue par les veilles ; qu'elle devait se reposer ce jour-là pour recouvrer sa première beauté, enfin elle lui a donné les plus belles espérances, lui a indiqué ce qu'elle doit faire, et quelle conduite elle doit tenir envers ces jeunes gens.

« Que fais-tu, mon fils ? dit Cybèle de retour à Achémène. — Je regarde quels sont ces étrangers, d'où ils viennent. — Mon fils, ta curiosité est condamnable : tais-toi ; garde le plus profond silence sur ces étrangers ; ne t'inquiète point d'eux : ainsi le veut la princesse. » Achémène obéit à sa mère, et se retire ; il ne voit dans Théagène que l'objet des plaisirs ordinaires d'Arsace. « N'est-ce pas là, dit-il, en s'éloignant, le jeune homme que Mitrane m'avait chargé de conduire à Oroondate, pour le faire passer à la cour du roi, que les Besséens et Thyamis m'ont enlevé dans ce combat où j'ai couru un si grand danger, et dont je suis seul échappé ? Mes yeux ne me trompent-ils pas ? Non ; ils ne sont plus malades, et je vois aussi bien qu'à l'ordinaire. J'apprends encore qu'hier Thyamis est arrivé à Memphis ; qu'après un combat singulier contre son frère, il a recouvré le sacerdoce : c'est lui, je n'en doute plus. Gardons le silence, et observons quels sont les desseins d'Arsace sur ces étrangers. » Ainsi parlait Achémène.

Revenue auprès de Théagène et de Chariclée, Cybèle s'aperçoit qu'ils ont pleuré. Au bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant, ils avaient tâché de composer leurs visages et d'effacer de leurs visages les traces de la douleur ; mais la vieille Cybèle voit que leurs yeux sont encore mouillés : « O mes enfants, leur dit-elle, pourquoi cette douleur déplacée, quand vous devez vous livrer à la joie, vous féliciter de votre bonheur ? Les dispositions d'Arsace envers vous sont aussi favorables que vous pouvez le désirer : elle veut que l'on vous traite aujourd'hui avec les plus grands égards. Arrêtez donc le cours de ces larmes puérides, de cette affliction indigne de vous ; disposez-vous à paraître devant Arsace, et à faire tout ce qu'elle vous demandera.

— O ma mère ! répond Théagène, c'est la mort de Calasiris que nous pleurons ; c'est un père que nous regrettons. — Vous n'y pensez pas, dit Cybèle ; Calasiris, votre père adoptif, avancé en âge, a payé le tribut à la nature ; mais aujourd'hui tout est à vous, richesses, plaisirs, honneurs ; vous allez jouir de votre jeunesse : n'envisagez que votre bonheur ; adorez Arsace. Je vais vous dire comment vous devez paraître devant elle, vous en approcher, quand elle vous appellera ; il faut vous prêter à tout ce qui lui fera plaisir : elle a, comme vous savez, tout l'orgueil que donne le pouvoir, soutenu de toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté : la moindre résistance à ses ordres l'irrite. »

Théagène garde un morne silence : il n'entrevoit à travers ces beaux discours que des peines et des souffrances dans l'avenir. Quelques moments après paraissent des eunuques, qui apportent dans des vases d'or des mets de la table d'Arsace : mets qui annonçaient un luxe et une magnificence sans égale. « Tels sont, disent-ils, les présents que la princesse envoie aux deux étrangers. » Ils les mettent devant eux, et se retirent. Théagène et Chariclée, cédant aux sollicitations de Cybèle, et ne voulant point paraître insensibles à ces attentions,

mangent un peu. On les sert ainsi le soir du premier jour et les jours suivants.

Le lendemain matin, les mêmes eunuques viennent trouver Théagène. « La princesse t'appelle, lui disent-ils ; nous avons ordre de te conduire devant elle : viens jouir d'une faveur qu'elle n'accorde que rarement et à peu de personnes. » Théagène hésite quelques moments ; enfin il se lève : il semble ne céder qu'à la contrainte, « Dois-je paraître seul devant elle, dit-il, ou bien ma sœur doit-elle m'accompagner ? » Ils répondent qu'elle ne demande que lui ; qu'elle verra sa sœur en particulier ; qu'Arsace se trouve avec quelques magistrats ; que, d'ailleurs, l'usage des Perses est de donner audience aux hommes et aux femmes séparément. Théagène, se penchant vers Chariclée : « Des soupçons, dit-il, s'élèvent dans mon âme ; je n'entrevois rien de bon dans tout ceci. » Chariclée lui répond qu'il ne doit point résister, mais se montrer doux d'abord, et prêt à faire tout ce qu'on exigera. Il suit les eunuques : ceux-ci lui apprennent comment il doit paraître, saluer ; que l'usage, en entrant, est d'adorer la princesse. Théagène ne leur répond rien.

Il trouve Arsace assise sur un trône : elle est vêtue d'une robe de pourpre enrichie d'or. La magnificence de ses colliers, l'éclat de sa tiare ajoutent encore à son orgueil naturel. Enfin l'art de la coquetterie et de la séduction semble avoir épuisé sur elle toutes ses ressources. Une garde nombreuse l'entoure : à ses côtés sont assis les seigneurs les plus distingués ; mais tout cet éclat n'en impose point à Théagène. Il semble avoir oublié qu'il a promis à Chariclée de se prêter à tout, pour gagner les bonnes grâces d'Arsace. Il s'arme d'une noble fierté, à la vue de tout cet appareil du faste persan. Sans s'humilier, sans se prosterner, la tête droite :

« Princesse, dit-il, je te salue. »

L'indignation s'empare de tous les assistants. On murmure sourdement de l'audace de Théagène, qui ne se prosterne point devant la sœur du grand roi. « Pardonnez-

lui, dit Arsace en souriant, il est étranger, jeune, il a les sentiments des Grecs, et pour nous, le mépris naturel à sa nation. » En même temps elle ôte sa tiare au grand mécontentement de toute l'assemblée ; car c'est ainsi que chez les Perses on rend le salut. « Étranger, lui dit-elle, par un interprète (car elle n'entendait point la langue grecque), aie confiance ; que demandes-tu ? parle ; tu n'essuieras point de refus. » Elle fait signe aux eunuques de l'emmener, des gardes l'accompagnent. Achémène le revoit et le reconnaît : il soupçonne la cause qui lui attire de si grands honneurs ; il en est étonné : cependant il garde le silence comme sa mère le lui a recommandé.

Arsace donne un magnifique repas aux seigneurs perses, sous prétexte de les honorer, mais, en effet, pour célébrer sa première entrevue avec Théagène. Elle ne se contente pas de lui envoyer, comme à l'ordinaire, des mets de sa table, elle lui envoie encore des tapis, des étoffes précieuses, travaillés à Sidon et en Lydie, des esclaves pour le servir, une jeune fille à Chariclée, un jeune garçon à Théagène, tous deux originaires d'Ionie, tous deux à la fleur de l'âge. Elle presse en même temps Cybèle d'accomplir sa promesse. Elle lui dit qu'elle ne peut résister à sa passion. Cybèle n'attendait pas les ordres d'Arsace : elle employait tout pour gagner Théagène. Elle ne lui expliquait pas encore ouvertement les volontés de sa maîtresse ; elle cherchait, par des détours, à les lui faire comprendre. Elle lui rappelait sans cesse les bontés d'Arsace pour lui, lui parlait de sa beauté, des grâces de sa personne ; elle savait même adroitement lui en peindre les charmes secrets ; elle n'oubliait pas ses manières engageantes, son goût pour les jeunes gens et pour les plaisirs ; enfin elle tâchait de s'assurer s'il était sensible aux plaisirs de l'amour.

Théagène louait le caractère aimable d'Arsace, son penchant pour les Grecs et ses autres qualités ; il reconnaissait toute la grandeur de ses bienfaits ; mais il feignait de ne point entendre les propositions de Cybèle,

et n'y répondait point. Celle-ci pensa étouffer de dépit et de rage : persuadée que Théagène entendait bien ses discours, elle ne pouvait pas douter qu'il n'opposât un refus absolu et outrageant à toutes ses avances. Arsace, dévorée de tous les feux de l'amour, ne pouvait supporter un état aussi violent : elle réclamait les promesses de Cybèle ; celle-ci la remettait, sous différents prétextes : tantôt Théagène était prêt à tout ; mais la crainte l'arrêtait : tantôt il était indisposé.

Déjà le cinquième jour et le sixième étaient écoulés. Arsace avait appelé Chariclée auprès d'elle une ou deux fois. Pour plaire à Théagène, elle l'avait traitée avec beaucoup d'égards et de bonté. Cybèle enfin est contrainte de s'expliquer nettement avec Théagène, et de lui dévoiler la passion de sa maîtresse. Elle lui promet que sa complaisance sera payée par des trésors immenses ; elle lui demande ce qu'il peut craindre : elle s'étonne de ce qu'à la fleur de l'âge, avec tant de charmes, il ne connaît point l'amour ; de ce qu'il se refuse aux embrassements d'une femme douée de tant d'attraits, qui brûle pour lui ; de ce qu'il ne saisit pas avec empressement une occasion si belle, si avantageuse, vu qu'il n'a rien à craindre ; que le mari est absent. « C'est moi, continue-t-elle, qui l'ai nourrie ; c'est à moi qu'elle confie tous ses secrets : je te ménagerai cette entrevue ; rien ne peut te retenir ; ton cœur n'est point engagé ; tu n'as point subi le joug de l'hymen : considérations pardessus lesquelles ont passé avant toi bien des personnes sensées ; elles n'ont point cru, par là, nuire à leur famille ; elles n'ont vu, dans un pareil commerce, qu'une source de richesses et de plaisirs. » Elle mêle aussi les menaces. Un refus allume la fureur et la soif de la vengeance dans l'âme des femmes de ce rang, quand elles sont dédaignées. Le mépris alors est un outrage sanglant qu'elles punissent cruellement. « Songe qu'Arsace est Persane, du sang royal. Tu dis toi-même qu'elle a du crédit et de la puissance ; sa reconnaissance peut être sans bornes et sa vengeance terrible. Tu es étranger,

sans amis, sans appui. Aie pitié de toi ; aie pitié d'Arsace. Un amour aussi ardent mérite bien ta compassion. Redoute une passion dédaignée. Crains une amante en fureur : plus d'une fois une telle retenue a enfanté le repentir. J'ai plus d'expérience que toi en amour. Ces cheveux n'ont pas blanchi sans que j'aie acquis bien des lumières ; mais je n'ai point encore vu de cœur aussi dur, aussi inflexible que le tien. »

S'adressant ensuite à Chariclée, en présence de laquelle la nécessité la contraignait de tenir un pareil langage : « O ma fille ! dit-elle, joins-toi à moi, unis tes prières aux miennes, auprès de ton frère... Je ne sais quel nom lui donner ici. Ton intérêt l'exige, tu n'en seras que plus considérée, sans en être moins aimée. Tu nageras au sein de l'opulence ; Arsace te fera contracter un mariage brillant : un pareil sort pourrait tenter des personnes d'un rang élevé, à plus forte raison n'est-il pas à dédaigner pour des étrangers réduits aujourd'hui à la mendicité. »

Chariclée, lançant à Cybèle le regard du mépris et de l'indignation : « Il serait à souhaiter, dit-elle, pour la gloire même de la belle Arsace, qu'elle ne se fût pas laissée enflammer d'un amour aussi violent, ou qu'elle y résistât courageusement ; mais puisqu'elle est femme, puisque, comme tu le dis, elle ne peut éteindre l'ardeur des feux qui la dévorent, je conseille à Théagène de satisfaire les désirs de la princesse, s'il le peut sans danger ; mais qu'il prenne garde d'attirer la foudre sur sa tête et sur celle d'Arsace. Si cette intrigue venait à transpirer... Si le satrape apprenait son déshonneur ! » A ces mots, Cybèle se précipite vers Chariclée, la serre étroitement dans ses bras, la couvre de baisers. « O ma fille ! dit-elle, tu as pitié d'une personne aussi belle que toi : le salut de ton frère t'est cher ; mais ne crains rien, le secret le plus inviolable couvrira tout. — Arrête, lui dit Théagène, donne-nous quelques moments pour dé-

libérer. »

Cybèle sort aussitôt. « O Théagène ! dit Chariclée,

qu'elles sont amères les faveurs de la fortune ! elle nous trompe bien cruellement ! mais ta sagesse saura mettre à profit, pour ton honneur, une circonstance aussi délicate. Je ne sais si tu es résolu de te rendre aux désirs d'Arsace : si tu l'étais, je ne t'en détournerais pas, si notre salut ou notre perte dépendent de ton consentement ou de ton refus. Mais si tu ne crois pas devoir t'y rendre, feins-le au moins ; entretiens d'espérances la passion de la princesse ; qu'une condescendance simulée l'empêche de prendre un parti violent contre toi. Calme ses feux, modère ses fureurs par des espérances et des promesses ; peut-être, avec le secours des Dieux, le temps nous donnera quelque moyen de salut. O Théagène ! prends garde que tes réflexions ne te conduisent hors des voies de l'honneur.

— O Chariclée ! répond Théagène en souriant, cette maladie si naturelle aux femmes, la jalousie, te tourmente au milieu de tes malheurs. Sache que Théagène est incapable d'une pareille bassesse : faire et dire des choses malhonnêtes, me semble également honteux. D'ailleurs, ôter toute espérance à Arsace, c'est nous ménager quelques douceurs, puisque c'est nous délivrer de ses importunités. S'il faut souffrir, mon âme, formée à l'école du malheur, saura résister à tout. — Prends garde, réplique Chariclée, d'attirer sur notre tête un déluge de maux. » Et elle se tait.

Pendant que Chariclée et Théagène s'entretiennent ainsi, Cybèle ramène l'espoir dans le cœur d'Arsace, l'assure des dispositions favorables de Théagène, et lui fait entrevoir l'accomplissement de ses vœux. Bientôt elle revient auprès de nos deux amants. Le soir, la nuit, elle redouble ses instances auprès de Chariclée qui couchait avec elle, la conjure de l'aider à fléchir Théagène. Au point du jour, elle va le trouver, lui demande quelle résolution il a prise. Sur un refus formel, et qui ne lui laisse plus aucune espérance, elle retourne vers Arsace, la douleur peinte dans les yeux. La princesse, apprenant la cruelle réponse de Théagène, vomit mille impré-

cations contre Cybèle, se retire dans sa chambre, se jette sur son lit, et dans son désespoir se meurtrit le sein.

Cybèle, sortant de la chambre d'Arsace, rencontre son fils Achémène, qui, la voyant consternée, toute en pleurs : « Ma mère, lui dit-il, est-il arrivé quelque malheur imprévu ? quelque funeste nouvelle ne chagrine-t-elle point Arsace ? l'armée n'a-t-elle point essuyé quelque échec ? les Éthiopiens n'ont-ils pas l'avantage sur Oroondate ? Il lui fait encore beaucoup d'autres questions semblables. — Tu es un jeune homme, lui dit Cybèle, » et elle le quitte. Achémène, sans se rebuter, la suit, lui prend les mains, l'embrasse, la conjure de lui faire part de son chagrin.

Elle le prend alors en particulier, l'emmène à l'écart dans un jardin, et lui parle ainsi : « Jamais, mon fils, je n'aurais révélé à personne mes maux, ni ceux d'Arsace ; mais elle est aujourd'hui dans un état effrayant. Moi-même je m'attends à périr victime de son désespoir et de ses fureurs ; je suis donc obligée de rompre le silence. O toi ! que j'ai porté dans mon sein, que j'ai mis au jour, toi que j'ai nourri de mon lait, ne pourrais-tu trouver un remède à nos maux ? Arsace aime ce jeune étranger qui est dans le palais. Ce n'est point une passion ordinaire, une passion qu'elle puisse réprimer ; c'est un feu dévorant qui la consume. En vain nous nous sommes flattées jusqu'ici de la satisfaire ; cet amour est la cause des égards, des bontés, avec lesquels on traite ces étrangers. Ce jeune insensé, dont l'audace égale la cruauté, est sourd à mes prières. Je sais qu'Arsace en mourra, je sais qu'elle me précipitera avec elle dans le tombeau, persuadée que je l'ai trompée, que je l'ai bercée de vaines espérances. Voilà, mon fils, ce qui fait couler mes larmes : trouve un remède à tant de maux, ou tu n'as plus de mère.

— Quelle sera ma récompense ? répond Achémène. Je ne veux pas ici me faire valoir ; dans l'état d'angoisse où est la princesse, prête à expirer, il n'est pas temps

d'user de détours, d'artifices ni de finesses. — Demande, répond Cybèle, tout ce qui te fera plaisir. Déjà Arsace, à ma considération, t'a élevé à la dignité de premier échanson : ton ambition n'est-elle pas satisfaite ? Parle. Si tu sauves l'infortunée Arsace, d'immenses trésors seront ta récompense. — Depuis longtemps, dit Achémène, je soupçonnais la passion de la princesse, et je n'en doutais même plus ; mais j'attendais en silence. Ce ne sont ni les richesses ni les dignités que j'ambitionne. Je demande à Arsace, pour prix d'un service si important, de m'unir, par le mariage, à cette jeune fille que l'on dit sœur de Théagène. Je l'aime passionnément : la princesse peut juger de mon amour par le sien ; atteinte du même mal que moi, elle ne refusera rien aux vœux d'un homme qui promet de la mettre au comble du bonheur.

— Non, répond Cybèle, non, n'en doute pas ; Arsace ne refusera rien à son bienfaiteur, à son sauveur. D'ailleurs, nous pourrions bien nous-mêmes obtenir le consentement de cette jeune personne. Mais, dis-moi, quel est ce moyen que tu offres ? — Je ne m'expliquerai, répond Achémène, que quand la princesse m'aura promis avec serment de m'accorder ma demande. Ne fais aucune tentative auprès de la jeune fille ; je çonnais son orgueil et sa fierté, tu pourrais renverser tous mes projets. — Tu seras content, répond Cybèle. »

Elle court alors à l'appartement d'Arsace ; tombant à ses pieds : « Ne te désespère pas, lui dit-elle ; grâce aux Dieux, tes vœux seront remplis. Fais seulement venir mon fils Achémène. — Eh bien, qu'il vienne ; mais peut-être vas-tu me tromper encore une fois. » Achémène paraît. Cybèle expose les demandes de son fils. Arsace promet, avec serment, à Achémène de l'unir à la sœur de Théagène.

« Princesse, dit alors Achémène, que Théagène, ton esclave, cesse désormais de refuser d'obéir à sa maîtresse. — Comment mon esclave ! — Théagène est ton prisonnier ; tu as sur lui les droits qu'un vainqueur a sur

son captif. Mitrane le faisait conduire à Oroondate, pour l'envoyer ensuite à la cour du grand roi ; moi-même j'étais chargé de le conduire. Les Besséens et Thyamis, fondant sur moi, me l'ont enlevé. Je n'ai échappé qu'avec beaucoup de peine. » Il montre ensuite à Arsace la lettre de Mitrane, adressée à Oroondate. Il ajoute que si elle veut d'autres preuves, Thyamis pourra attester la vérité de tout ce qu'il dit.

Arsace respire. Elle sort à l'instant de sa chambre, passe dans l'appartement où, assise sur un trône, elle avait coutume de donner ses audiences, et fait venir Théagène. Lorsqu'il est devant elle, elle lui montre Achémène et lui demande s'il le connaît. « Oui, je le connais. — Te conduisait-il comme prisonnier de guerre ? — Oui. — Eh bien, sache que tu es à moi. Tu vas descendre au rang de mes esclaves, soumis à mes moindres volontés. Je promets ta sœur en mariage à Achémène, en considération de la place qu'il occupe auprès de moi, en considération de sa mère, et de son attachement à ma personne ; je ne diffère cet hymen que pour fixer le jour et préparer le repas que je veux donner pour le célébrer. »

Ces paroles furent un coup de poignard pour Théagène : il résolut de ne pas résister ouvertement, mais d'esquiver les poursuites d'Arsace, comme celles d'une bête féroce. « O ma maîtresse ! dit-il, je remercie les Dieux de ce qu'étant d'une illustre origine, au milieu de nos malheurs, ce sont tes fers que nous portons, de ce que tu daignes abaisser des regards de bonté et de bienveillance sur de malheureux étrangers ; mais ma sœur n'est point prisonnière : elle n'est donc point ton esclave ; cependant elle veut bien te servir, faire tout ce qui te plaira : commande-lui donc ce que tu jugeras à propos.

— Qu'on le mette, reprend Arsace, au nombre de ceux qui servent à table. Qu'il apprenne d'Achémène à présenter à boire. Qu'il s'instruise ici avant d'aller servir le grand roi. » Ils se retirent ensuite. Théagène tout pensif,

réfléchit sur ce qu'il a à faire ; mais Achémène, avec un sourire moqueur et insultant : « Toi, dit-il, qui nous parlais avec tant de fierté ; toi, qui portais la tête si haute et te vantais d'être seul libre, qui ne pouvais fléchir les genoux devant Arsace, tu vas à présent courber le front, ou l'on saura bien te rendre docile. »

Arsace, ayant congédié tout le monde, retient Cybèle. « Il n'y a plus de prétextes, dit-elle : va dire à mon orgueilleux amant que s'il m'obéit, s'il se rend à mes désirs, il sera libre, nagera au sein de l'opulence ; mais s'il persiste dans ses refus, il sentira tout le poids de la colère d'une amante dédaignée, d'une maîtresse en fureur : rampant dans l'esclavage le plus vil et le plus cruel, il essuiera les traitements les plus barbares. »

Cybèle rapporte à Théagène ces paroles d'Arsace : elle ajoute toutes les raisons qu'elle croit les plus propres à le fléchir. Théagène la prie de la laisser quelques instants seul avec Chariclée. « O mon amie ! lui dit-il, c'en est fait de nous, nous sommes sans ressources, sans espérances. Dans notre malheur nous n'avons pas même la consolation de nous dire libres : nous sommes esclaves. » Et il lui rapporte son entrevue avec Arsace. « Oui, nous sommes esclaves, continue-t-il, exposés à toutes les insultes et à la férocité des barbares, dans la cruelle alternative d'obéir aux caprices de nos tyrans, ou de nous voir condamnés comme des scélérats ; mais ce qu'il y a de plus déchirant, ce qui met le comble à nos maux, c'est qu'Arsace a promis ta main à Achémène, au fils de Cybèle... Non, il ne se fera pas cet odieux hymen ; du moins je ne le verrai pas, tant qu'il me restera une épée pour m'ôter la vie. Que faire ? quel moyen de me soustraire aux poursuites de l'odieuse Arsace, et toi, à celles de l'exécrable fils de Cybèle ?

— Il n'en est qu'un, répond Chariclée ; c'est de consentir à tout : par là tu empêcheras mon hymen. — Que dis-tu ? quoi ! ma funeste destinée me condamnerait à goûter dans des embrassements coupables des plaisirs que je n'ai pas encore goûtés dans les bras de celle que

j'adore!... Mais... je crois avoir trouvé un moyen : la nécessité est la mère des bons conseils. » Se tournant vers Cybèle : « Va avertir Arsace, dit-il, que je veux lui parler en particulier et sans témoins. »

Persuadée que Théagène se rendait, la vieille va rapporter ces paroles à Arsace. Elle en reçoit l'ordre de l'amener après le repas. Elle l'amène en effet, recommande à tout le monde de laisser la princesse seule et tranquille, et de faire régner le plus profond silence autour de sa chambre. Elle introduit Théagène. Les ténèbres environnent tout et favorisent le mystère ; un seul flambeau éclaire la chambre. A peine Théagène est-il entré, que Cybèle se retire ; mais Théagène l'arrête : « Arsace, dit-il, je t'en conjure, que Cybèle reste : je sais qu'elle a ta confiance, qu'elle est la dépositaire de tous tes secrets. » En même temps il prend les mains d'Arsace : « Non, princesse, dit-il, ce n'est point mon orgueil qui s'est révolté jusqu'ici contre ta volonté. Je me ménageais les moyens de m'y soumettre sans danger : depuis que, par une faveur spéciale de la fortune, je suis ton esclave, je n'en suis que plus en état de t'obéir en tout : accorde-moi une grâce. Je sais que je te demande de violer une promesse solennelle : ne donne point la main de Chariclée à Achémène ; car, sans parler du reste, une jeune princesse, d'une si haute naissance, ne peut passer dans les bras d'un valet. Oui, Arsace, je le jure par le soleil, par tous les Dieux, tu n'auras pas d'esclave plus rebelle que moi, si tu forces le penchant de Chariclée : tu me verras plutôt me donner la mort à moi-même.

— Crois, répond Arsace, que je ne veux que te plaire, moi qui suis prête à me livrer à toi. J'ai cependant juré de donner ta sœur à Achémène. — J'y consens, donne-lui ma sœur ; mais mon amante... mais mon épouse... car qu'est-elle autre chose que mon épouse ? Non, je n'en puis douter ; tu ne veux pas la donner. — Que dis-tu ? — La vérité. Chariclée n'est point ma sœur ; elle est mon épouse, comme je viens de te le dire ; et tu es

dégagée de ton serment. Tu peux, si tu le veux, t'en convaincre, et célébrer, par un repas solennel, mon hymen avec elle. » Arsace ne put apprendre sans émotion que Chariclée était l'épouse, et non la sœur de Théagène. « Quoi qu'il en soit, dit-elle, tu seras satisfait : nous consolerons Achémène par un autre mariage.

— Personne, dit alors Théagène, ne sera plus docile que moi. » Il s'avance alors pour baiser la main de la princesse ; mais Arsace se baisse, lui donne sa bouche à baiser au lieu de sa main, et Théagène sort, ayant reçu plutôt que donné un baiser.

Il instruisit le plus tôt qu'il put Chariclée de tout ce qui venait de se passer. Elle avait déjà appris quelque chose, et ne pouvait même se défendre d'un peu de jalousie. Il lui expose les suites que doit avoir sa démarche : « Elle nous procure, dit-il, plusieurs avantages. Achémène ne peut plus aspirer à ta main. J'ai imaginé, pour le présent, une raison de ne pas me rendre aux désirs d'Arsace. Outré de voir ses espérances trompées, indigné de voir son crédit auprès de la princesse effacé par le mien, Achémène ne manquera pas de jeter partout le trouble et le désordre ; il n'ignorera rien : Cybèle lui dira tout. Si j'ai voulu qu'elle fût présente à notre entretien, c'est pour qu'elle rapportât tout à son fils ; c'est pour avoir un témoin de mon entrevue avec Arsace, entrevue qui s'est bornée à de simples paroles. Il suffit peut-être à une âme pure et intègre de se reposer sur la protection du Ciel ; mais il est beau aussi de ne laisser aucun doute sur sa vertu, et de ne pouvoir marcher dans le chemin de la vie d'un pas ferme et sûr.

« Il faut s'attendre, ajouta-t-il, qu'Achémène ourdira quelque trame contre Arsace. Il est esclave par état ; mais un maître n'a point de plus grand ennemi que son esclave : il est maltraité ; on a violé à son égard la sainteté des serments ; il se voit abaissé au-dessous des autres ; il est instruit des infamies et des débordements de la princesse ; son ressentiment n'a pas besoin des armes de la calomnie, dont la vengeance s'est servie

plus d'une fois : la vérité lui en fournira de suffisantes. »

Ces raisons, et d'autres semblables, rendent l'espoir à Chariclée. Le lendemain Achémène vient chercher Théagène pour servir Arsace à table. Elle l'avait ainsi ordonné ; elle lui avait même envoyé une magnifique robe persane : il s'en revêt, non, sans éprouver, dans sa douleur, un certain plaisir à se parer de ces riches bracelets et de ces colliers tout brillant d'or. Déjà Achémène se mettait en devoir de l'instruire, de lui montrer comment il devait verser du vin, présenter la coupe, lorsque Théagène court à un buffet chargé de coupes, et, en prenant une précieuse : « Je n'ai pas besoin, dit-il, de tes leçons. Quand il s'agit de servir ma maîtresse, mon cœur m'en dit assez, et ce faible talent ne m'enorgueillit point. Mon ami, tu n'es ici que l'élève de la fortune, à laquelle il a plu de t'élever à ce rang ; et moi, je le suis de la nature et des circonstances, et leurs leçons me suffisent. » Puis il verse légèrement du vin, et présente la coupe à Arsace du bout des doigts et avec une grâce admirable. Cette coupe achève de bouleverser, de subjuguier la princesse : les yeux fixés sur Théagène, elle boit plus d'amour encore que de vin, laisse de la liqueur au fond de la coupe, et la rend à Théagène comme si elle buvait à sa santé.

Achémène n'est pas insensible à tout ce qu'il voit : le dépit et la jalousie remplissent son cœur ; ses coups d'œil, son affectation à parler à l'oreille des convives, n'échappent point à Arsace elle-même. Après le repas, Théagène s'adressant à Arsace : « O ma maîtresse ! dit-il, j'ai une grâce à te demander ; permets-moi de ne porter cette robe que quand je te servirai. » Il obtient sa demande, reprend ses habits ordinaires et se retire.

Achémène, sortant avec lui, lui reproche sa suffisance, son orgueil puéril ; lui dit que la princesse a conçu pour lui tout le mépris que mérite un étranger sans usage, sans connaissance. « Si tu continues, dit-il, à garder les mêmes airs, tu ne plairas pas longtemps. C'est l'amitié qui te donne ces avis ; je m'intéresse à un homme avec

lequel je vais m'unir, dont je vais épouser la sœur, comme Arsace me l'a promis. » Achémène ajoute encore beaucoup d'autres choses semblables. Théagène, feignant de ne point l'entendre, s'en va les yeux baissés.

Cybèle, allant coucher sa maîtresse vers midi, les rencontre; elle voit la tristesse peinte sur le visage de son fils, et lui en demande la cause. « On nous préfère, dit-il, ce jeune étranger : à peine a-t-il paru dans le palais, que le voilà échanson. Une charge que nous possédons depuis si longtemps, il nous en dépouille; il est auprès de la princesse, lui présente la coupe, en un mot, il ne lui manque plus que le titre d'échanson. Qu'il s'élève, qu'il parvienne aux plus hauts emplois, qu'il partage tous les secrets, ce n'est pas là ce qui me chagrine le plus : notre silence, notre mollesse, font toute sa grandeur; mais il pouvait ne pas nous insulter, nous outrager, nous qui l'avons dirigé, qui lui avons appris à remplir des fonctions si glorieuses. Nous en parlerons une autre fois; je cherche Chariclée, mon amante : elle est tout pour moi; sa présence dissipera peut-être mon chagrin. — O mon fils! reprend Cybèle, quelle amante! tu pleures, je crois, tes moindres maux, et tu ignores les plus amers. Chariclée ne sera point ta femme. — Que dis-tu? est-ce que je ne suis pas digne d'épouser une esclave comme moi? pourquoi donc ne sera-t-elle point ma femme? — C'est notre zèle, c'est notre attachement pour Arsace qui en sont cause; nous avons sacrifié pour elle notre tranquillité, nous avons exposé nos jours pour contenter ses passions, nous avons tout fait pour lui plaire. Ce jeune étranger, ce bel amant, est entré dans sa chambre, n'a paru qu'une fois devant elle, et il lui a persuadé de violer ses serments. Il lui a assuré que Chariclée n'est point sa sœur, mais une amante dont la foi lui est engagée. — Et Arsace la lui a promise! — Elle la lui a promise; j'étais présente, je l'ai entendue. Dans quelques jours elle célébrera cet hymen par un repas magnifique : elle te fera contracter un autre mariage.

Achémène, poussant un profond soupir, et frappant ses deux mains l'une contre l'autre : « Ce mariage, dit-il, sera funeste à tous deux ; fais-le différer de quelques jours. Si l'on me demande, dis que je suis à la campagne pour ma santé. Chariclée n'est plus la sœur de Théagène, c'est son amante ; je sens qu'il ne veut par là que me l'enlever. Oui, s'il l'embrassait, s'il la serrait contre son sein, s'il passait les nuits à côté d'elle, il pourrait prouver qu'elle est son épouse et non sa sœur. Secondé des Dieux vengeurs du parjure, je saurai bien me faire rendre justice. »

Ainsi parla Achémène : le démon de la rage, de la jalousie, de la vengeance, bien capable d'aveugler tout autre homme qu'un barbare, souffle dans son âme toutes ses fureurs. Emporté par les mouvements impétueux de sa passion, sans consulter les lumières de la prudence, et vers la fin du jour, il prend un coursier arménien, parmi ceux dont le satrape se servait dans les pompes et les cérémonies publiques, et va rejoindre Oroondate qu'il trouve près de Thèbes, rassemblant ses forces, faisant des préparatifs de guerre, et se disposant à marcher contre les Éthiopiens.

---

## LIVRE HUITIÈME

Le roi d'Éthiopie avait prévenu Oroondate, et s'était emparé de Phile, ville sans défense, et une des causes de cette guerre. Le satrape était dans un embarras extrême, obligé de se mettre en campagne à la hâte et sans avoir eu le temps de faire ses préparatifs. La ville de Phile est située sur les bords du Nil, au-dessus des petites cataractes : elle est éloignée d'environ cent stades de Syène et de l'Éléphantine. Des exilés égyptiens s'en étaient autrefois emparés et s'y étaient éta-

blis. Les Égyptiens et les Éthiopiens s'en disputaient la possession. Ceux-ci voulaient que les cataractes servissent de limites aux deux empires; mais les Égyptiens prétendaient encore que Phile leur appartenait par droit de conquête, ayant eu pour premiers habitants des exilés d'Égypte.

Ouverte de tous côtés et sans défense, cette ville recevait le premier venu, et se soumettait toujours au plus fort : elle avait une garnison composée de Perses et d'Égyptiens. Le roi d'Éthiopie avait envoyé des ambassadeurs à Oroondate pour redemander cette ville et les mines de diamants. Il y avait longtemps qu'il les avait redemandées au satrape pour la première fois, sans avoir pu les obtenir. Il lui avait encore tout récemment envoyé des ambassadeurs. Quelques jours après leur départ, il s'était mis en campagne à la tête d'une armée puissante, sans faire part de ses projets à personne, et feignant de marcher contre un autre ennemi. Lorsqu'il crut ses députés au delà de Phile, dont ils avaient trompé les habitants et la garnison, qu'ils avaient laissés dans la plus grande sécurité, en leur disant qu'ils allaient traiter de la paix, il se présenta tout à coup à ses portes en personne, en chassa la garnison qui, cédant au nombre des ennemis et à la vigueur des attaques, ne résista que trois jours. Il se rendit ainsi maître de Phile et ne fit aucun mal aux habitants.

Oroondate avait appris cet échec par les fuyards, et il se trouvait dans un grand embarras, lorsque l'arrivée subite et imprévue d'Achémène vint encore redoubler ses inquiétudes. Il lui demande s'il n'est point arrivé quelque malheur à Arsace ou à sa maison. « Oui, répond Achémène; mais je veux t'en informer en particulier. » Tout le monde s'étant retiré, il lui raconte tout en détail. Que Théagène, fait prisonnier par Mitrane, lui a été envoyé à Memphis, pour le faire conduire à la cour du grand roi, s'il l'eût jugé à propos; que ce jeune homme était digne d'être présenté au monarque et de le servir; que les Besséens avaient tué Mitrane, et avaient enlevé

son prisonnier, qui était venu ensuite à Memphis. Il lui parle aussi de Thyamis; enfin, il expose l'amour d'Arsace pour Théagène, le séjour de celui-ci dans le palais, les bons traitements qu'il éprouve; qu'il sert Arsace, qu'il est son échanson: il ajoute que grâce à la résistance et à la fermeté du jeune étranger, son honneur est encore intact; mais qu'il est à craindre que la violence et le temps ne le subjuguent, si on ne l'enlève promptement de Memphis, et si on n'ôte de devant les yeux d'Arsace l'aliment de sa flamme; qu'il s'est secrètement échappé pour venir lui annoncer toutes ces intrigues, son zèle pour son maître ne lui permettant pas de garder un coupable silence.

Lorsqu'il voit Oroondate outré d'indignation et de colère, brûlant du désir de la vengeance, il enflamme son amour par le portrait qu'il lui fait de Chariclée, dont il vante les charmes et les attraits. Il la compare aux Déesses; il lui assure que jamais il ne verra de beauté pareille. « Parmi les femmes qui te suivent, ajoute-t-il, ou parmi celles qui sont restées à Memphis, il n'en est point qui puisse lui être comparée. » Achémène ajoute encore beaucoup d'autres choses, dans l'espérance d'obtenir Chariclée pour prix de sa fidélité, quand même Oroondate la mettrait au nombre de ses femmes.

La colère, l'amour s'emparent de l'âme du satrape. Il envoie aussitôt Bagoas, le plus fidèle de ses eunuques, à Memphis, avec cinquante cavaliers, et lui ordonne de lui amener sur-le-champ Théagène et Chariclée, en quelque endroit qu'ils se trouvent: il lui remet aussi deux lettres, une pour Arsace, conçue en ces termes:

« *Oroondate à Arsace.*

« Envoie-moi Théagène et Chariclée; ils sont prisonniers et esclaves du roi, je les ferai passer à la cour: envoie-les moi de bon gré, ou je les ferai enlever de

force : j'ajouterai toujours foi aux rapports d'Achémène. »

L'autre était adressée à Euphraste, le chef des eunuques à Memphis; en voici le contenu :

« Tu me rendras compte de la négligence avec laquelle tu veilles à ce qui se passe dans mon palais. Remets les deux prisonniers grecs à Bagoas, pour me les amener; soit qu'Arsace y consente, soit qu'elle n'y consente pas, livre-les-lui; sans quoi j'ai donné ordre de te charger de chaînes, de te conduire ici, pour te dépouiller de ta dignité et t'écorcher tout vif. »

Bagoas part avec son escorte. Arrivé à Memphis, il montre l'ordre du satrape, pour prouver sa mission, et se faire remettre les deux jeunes gens. Cependant Oroondate se met en marche, ordonnant à Achémène de le suivre. Il le faisait garder à vue, sans qu'il s'en aperçût, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de la vérité.

Voici ce qui se passait à Memphis pendant ce temps-là. Après le départ d'Achémène, Thyamis, revêtu du sacerdoce, la première dignité de la ville, ayant célébré les obsèques de son père, et rendu à sa cendre les devoirs funèbres dans le temps prescrit, pouvant, par les lois de la religion, se montrer en public, s'occupa à chercher Théagène. Après beaucoup d'informations, ayant appris que ces deux amants étaient dans le palais, il alla trouver Arsace. Il avait bien des motifs pour s'intéresser à ces deux étrangers. Il se souvenait que son père, en mourant, les lui avait recommandés d'une manière toute particulière. Il remercia la princesse de ce que, pendant ces jours de deuil, où le temple n'avait été ouvert qu'aux prêtres, elle avait reçu dans son palais, et traité avec toutes sortes d'égards, deux Grecs à la fleur de l'âge, sans amis et sans connaissances. Il ajouta qu'en redemandant un pareil dépôt, il ne demandait rien que de juste.

« Tu m'étonnes, lui répond Arsace; ta bouche rend témoignage à ma bonté et à mon humanité, et ta démarche actuelle semble annoncer le contraire : tu sem-

bles douter que je puisse et que je veuille protéger ces deux étrangers et leur faire un sort digne d'eux. — Non, répond Thyamis, je n'en doute point : je sais que s'ils veulent rester ici, rien ne leur manquera. Mais ils sont d'une naissance illustre ; ils ont été jusqu'ici en butte aux traits de la fortune, errant de pays en pays. Ils n'aspirent qu'à retourner dans leur patrie, à revoir leurs parents. Outre les liens particuliers qui m'attachent à eux, mon père m'a laissé, par héritage, l'obligation de les secourir. — Fort bien, réplique Arsace, tu sembles ne vouloir réclamer ici que les droits de la justice : eh bien ! ils sont pour moi, ces droits de la justice, autant que les droits de propriété l'emportent sur toutes ces frivoles raisons d'attachement. — Comment donc es-tu leur maîtresse ? — Par les lois de la guerre : ils sont prisonniers, et, en cette qualité, esclaves. »

Thyamis comprend qu'Arsace veut parler de l'expédition de Mitrane. « Princesse, dit-il, nous ne sommes plus en guerre, mais en paix ; l'une enlève, l'autre rend la liberté aux hommes : mettre ses semblables dans les fers, c'est être tyran ; les mettre en liberté, c'est régner. Ce ne sont pas les mots, mais les effets qui font la paix et la guerre. Rendre la liberté à ces étrangers, ce serait agir bien noblement : jamais le beau et l'utile ne sont séparés l'un de l'autre, ils sont toujours liés. Quelles vues de gloire ou d'intérêt peuvent t'engager à retenir ces deux étrangers ? »

A ces mots, Arsace n'est plus maîtresse d'elle-même : elle ressent tous les tourments des amantes poussées à bout. Elles veulent cacher leur passion, et elles rougissent ; est-elle découverte, elles renoncent à toute pudeur. Tant que leur amour n'est pas connu, elles sont douces, traitables ; mais si leur secret leur échappe, elles sont audacieuses, effrontées. Trahie par sa conscience, persuadée que Thyamis connaît l'état de son âme, Arsace ne voit plus en lui un ministre des Dieux, revêtu d'un caractère respectable ; elle quitte tout sentiment de la pudeur si naturelle à son sexe. « Non, non !

s'écrie-t-elle, tu ne t'applaudiras pas longtemps de ta victoire sur Mitrane; il viendra un temps où Oroondate vengera sa mort et celle de tous ses guerriers. Je ne te rendrai pas ces deux étrangers; ils sont aujourd'hui mes esclaves; bientôt, comme l'ordonnent les lois de notre empire, ils seront envoyés au grand roi mon frère. Parle, discute à loisir sur la nature du juste, de l'utile, de l'honnête : la puissance ne connaît rien qui puisse la contraindre; notre volonté tient lieu de tout. Sors au plus tôt de mon palais, de peur que je ne t'en fasse chasser.. »

Thyamis sort, prenant les Dieux à témoin, et déclarant que cette affaire aura une issue funeste. Il veut en instruire les habitants de Memphis, et réclamer leur secours. « Ton sacerdoce n'est rien pour moi, lui dit Arsace; l'amour n'en reconnaît qu'un, c'est la jouissance. » Puis elle se retire dans sa chambre, fait venir Cybèle, et délibère avec elle.

Achémène ne paraissait plus; elle soupçonnait qu'il était parti; elle questionnait Cybèle, et lui demandait où était son fils. Celle-ci apportait différentes causes de son absence, et ne cachait que la véritable : elle ne put cependant en imposer jusqu'à la fin, la princesse commençait à se défier d'elle. « Cybèle, lui dit-elle alors, que ferons-nous? quel remède aux maux qui m'assiègent. L'ardeur de mon amour ne se ralentit point; c'est une flamme dévorante dont l'activité ne fait que s'accroître. Théagène est inflexible, rien ne peut le toucher; il a paru d'abord moins impitoyable : il calmait mes feux par des promesses vaines, il est vrai; mais aujourd'hui il ne se déguise plus, il me refuse ouvertement. Une chose augmente encore mes tourments; je crains qu'il ne soit instruit du départ d'Achémène, et qu'il ne craigne encore plus de me satisfaire. Achémène surtout me désespère; il est allé trouver Oroondate; peut-être va-t-il le prévenir contre moi, ou me calomnier auprès de lui. Si je voyais seulement Oroondate... Non, il ne résisterait pas aux larmes ni aux caresses

de son épouse : les regards d'une femme ont bien du pouvoir sur les hommes ; mais le comble du malheur pour moi serait d'être accusée avant d'avoir rien obtenu de Théagène ; et, si je suis accusée, d'être punie, si Oroondate ajoute foi aux rapports qu'on lui fera. O Cybèle ! n'épargne rien, emploie tout ; tu vois le précipice ouvert sous mes pas : le moment critique est arrivé. Songe que si je me vois perdue, je n'épargnerai personne : tu seras la première victime de la perfidie de ton fils. Je ne puis comprendre comment tu ignores ses projets.

— Princesse, lui répond Cybèle, la conduite de mon fils t'est suspecte, tu doutes même de mon attachement ; le temps te détrompera ; tu ne connais toi-même que les ménagements. Tu es faible, pusillanime ; tu t'en prends à ceux qui ne sont coupables de rien. Tu ne parles point en maîtresse ; tu sembles une esclave qui ne sait employer que les caresses. Ces moyens pouvaient être bons, tant que nous avons cru son âme sensible et encore neuve ; mais puisqu'il dédaigne ton amour, eh bien ! qu'il éprouve ta puissance, que les coups de fouet, que les tourments, le rendent docile à tes volontés : naturellement rebelle aux caresses, la jeunesse cède à la violence, et la rigueur obtiendra de Théagène ce que la douceur ne peut obtenir.

— Hélas ! répond Arsace, tu as peut-être raison ; mais... Dieux ! moi... soutenir le spectacle de ce corps maltraité, déchiré ! — Toujours la même faiblesse ! ne dépendra-t-il pas de lui, après quelques mauvais traitements, de les faire cesser ? Quelques moments de chagrin ne te mettront-ils pas au comble de tes vœux ? D'ailleurs, n'afflige point tes regards d'un pareil spectacle ; livre-le à Euphraste ; ordonne-lui de le punir sous prétexte qu'il a commis quelque faute ; tu l'épargneras la douleur de le voir souffrir : ce que l'on entend afflige bien moins que ce que l'on voit. Si son cœur change, s'il se repent de sa conduite précédente, nous mettrons fin à ses souffrances. »

Arsace suit le conseil de Cybèle. L'amour au désespoir ne connaît point de ménagements. Le mépris l'irrite, et il court à la vengeance. Arsace fait venir le chef des eunuques, et lui commande d'exécuter ce qu'elle vient de résoudre. Tourmenté par la jalousie, passion ordinaire dans les eunuques, déjà aigri contre Théagène par tout ce qu'il voyait et ce qu'il soupçonnait, Euphraste l'enferme dans un cachot ténébreux, le met aux fers, lui fait souffrir la faim et toutes sortes de tourments. Théagène n'ignorait pas la cause d'une pareille conduite; mais il feignait de l'ignorer, la demandait à son bourreau, dont il ne recevait aucune réponse.

Euphraste ne craint pas d'outré-passer les ordres d'Arsace. Tous les jours il invente de nouvelles tortures, et multiplie les souffrances de sa victime. Il ne permet à personne de voir Théagène : Cybèle seule a la liberté de pénétrer dans son cachot. Elle va souvent le voir, sous prétexte de lui porter de la nourriture en secret. Elle feint de le plaindre, de s'attendrir sur le sort d'un homme avec lequel elle est liée; mais elle ne veut que sonder ses dispositions, voir l'état de son âme, s'assurer si les tourments ne triomphent point de sa constance. Théagène n'en est que plus ferme, n'en oppose que plus de courage à toutes ces épreuves. Dans un corps épuisé par les mauvais traitements, il conserve une âme inébranlable dans ses principes de vertu : il brave les traits du sort; il remercie la fortune de lui accorder, par tous ces maux, la faveur inappréciable de pouvoir faire éclater dans tout son jour son attachement et sa fidélité pour Chariclée. Tout ce qu'il souhaite, c'est qu'elle soit instruite de ses souffrances. Sans cesse il appelle Chariclée sa lumière, son âme, sa vie.

Arsace voulait fléchir et non faire mourir Théagène. Elle avait recommandé à Cybèle de ne pas le tourmenter trop cruellement : celle-ci le trouvant inflexible, de son autorité privée, et au mépris des ordres de sa maîtresse, ordonne à Euphraste de redoubler de rigueur. Mais tous ses efforts sont inutiles : elle perd toute espérance; elle

voit la profondeur de l'abîme creusé sous ses pas; elle voit fondre sur elle la vengeance d'Oroondate, informé de toutes ses intrigues par Achémène; elle craint encore d'être immolée par Arsace, outrée de se voir trompée dans son amour. Elle prend le parti d'aller au-devant de son destin par un grand coup, de mettre Arsace au comble de ses vœux; de se garantir, pour le présent, du danger qui la menace de sa part, ou d'anéantir toutes les preuves de cette abominable trame, en faisant descendre dans le tombeau tous ses complices.

Elle va trouver Arsace: « O ma maîtresse! dit-elle, tout est inutile, il est insensible à tout: il n'en devient que plus audacieux de jour en jour. Le nom de Chariclée est sans cesse dans sa bouche; il l'appelle sans cesse: ce nom semble pour lui un baume salutaire qui calme ses douleurs. Il ne nous reste plus qu'une ressource. Chariclée seule fait obstacle à nos désirs. Il faut nous en défaire. Lorsqu'il saura qu'elle n'est plus, son amour trompé sera moins rebelle, et se rendra plus facilement à tes vœux. » Arsace, que le fiel de la jalousie consume depuis longtemps, n'en devient que plus furieuse, en apprenant l'amour de Théagène. Elle saisit avidement cette proposition. « Eh bien! dit-elle, je saurai me défaire de cette furie. — Qui voudra, reprend Cybèle, te prêter son ministère? Ta puissance, il est vrai, est sans bornes; mais les lois te défendent d'ôter la vie à qui que ce soit, sans un jugement des magistrats de la Perse. Il faudra prendre la peine de controuver des griefs, d'imaginer des crimes à Chariclée. Je suis prête à tout faire, à tout souffrir pour toi; le poison servira ta vengeance: un breuvage préparé par mes mains te défera de ta rivale. »

Arsace approuve ce conseil, et lui ordonne de l'exécuter. Cybèle va aussitôt trouver Chariclée: celle-ci était déjà instruite du sort de Théagène. Cybèle d'abord l'avait trompée, et avait imaginé différents prétextes, pour l'empêcher de voir son amant, d'aller dans son appartement, selon sa coutume. Elle la trouve plongée

dans la douleur, noyée de larmes, seule douceur qu'elle connût encore, et ne songeant qu'à sortir de la vie. « Hélas ! lui dit-elle, pourquoi te consumer ainsi dans les regrets et la douleur ? Théagène va recouvrer sa liberté : il reviendra ce soir auprès de toi. Arsace, irritée contre lui pour quelque faute qu'il a commise dans le service, l'a fait enfermer, et a promis de lui rendre aujourd'hui sa liberté, à ma prière, et à cause d'une fête solennelle qu'elle doit célébrer par un magnifique repas. Lève-toi donc ; prends au moins aujourd'hui un peu de nourriture avec moi, et ranime tes forces.

— Quelle foi puis-je ajouter à tes paroles ? répond Chariclée. Toujours trompée par toi, j'ai appris à me défier de tout ce que tu me dis.

— Je prends les Dieux à témoins, dit Cybèle, que tes chagrins cesseront et tes peines finiront aujourd'hui ; ne reste pas si longtemps sans prendre de nourriture : n'attende pas toi-même à tes jours ; goûte de ces mets. »

Toujours en défiance contre Cybèle, Chariclée a de la peine à se déterminer à manger. Mais les serments la persuadent ; elle se laisse séduire par l'espoir de revoir Théagène : on croit aisément ce qu'on désire.

Toutes deux se mettent à table et mangent. Abra les sert : deux coupes sont pleines de vin ; Cybèle lui fait signe d'en donner une à Chariclée : elle prend elle-même l'autre ; elle ne l'a pas vidée, que ses yeux se couvrent d'un nuage ; elle en renverse un peu qui restait au fond de la coupe, et lance en même temps des regards terribles sur l'esclave. Bientôt elle éprouve des convulsions, et des déchirements d'entrailles. Chariclée se trouble, veut lui porter du secours : l'alarme s'empare de tous ceux qui sont présents. Le breuvage, composé d'un poison plus rapide qu'un trait, capable de tuer un jeune homme robuste et à la fleur de l'âge, circule promptement dans un corps cassé, desséché de vieillesse, et opère avec une vitesse inexprimable. Les yeux de Cybèle sont enflammés, ses membres se raidissent, sa peau se noircit ; son âme scélérate est encore plus cruelle que le

poison qui la consume : ainsi périt Cybèle en méditant encore des forfaits ; car en mourant elle désigne par ses signes et par quelques paroles mal articulées, Chariclée comme coupable de sa mort.

Chariclée aussitôt est chargée de chaînes et conduite devant Arsace. La princesse lui demande si elle a préparé le poison, et la menace de la faire appliquer à la torture, si elle ne veut pas avouer la vérité. Quel est l'étonnement de tous ceux qui sont présents ! Chariclée ne tremble point ; elle ne montre point une honteuse frayeur : elle paraît au contraire avec un visage riant, et se réjouit de la catastrophe dont elle a été témoin. Forte du témoignage de sa conscience, elle brave la calomnie, s'applaudit de ce qu'elle ne survivra pas à Théagène, et de ce qu'on lui épargne un crime, qu'elle méditait contre elle-même.

« Auguste princesse, dit-elle à Arsace, si Théagène vit encore, je suis innocente ; mais s'il a été victime de tes criminels desseins, tu n'as pas besoin de recourir aux tourments : c'est moi qui ai empoisonné celle qui t'a nourrie, et qui t'a si bien instruite. Hâte-toi de m'ôter la vie ; tu feras un sacrifice agréable à Théagène, qui a résisté si généreusement à tes criminelles sollicitations. »

Arsace, l'entendant ainsi parler, entre en fureur ; elle la fait charger de coups : « Trainez en prison, dit-elle, cette mégère, dans l'état où elle est ; montrez-lui son digne amant traité comme elle, et comme il le mérite. Ne lui laissez pas l'usage d'un seul membre ; livrez-la à Euphraste ; qu'il la garde jusqu'à demain : une sentence des magistrats perses lavera mon injure dans son sang. »

L'esclave qui avait présenté la fatale coupe à Cybèle, était Ionienne d'origine, et celle qu'Arsace avait d'abord donnée à Chariclée pour la servir. Pendant que l'on emmenait celle-ci, soit par attachement pour une personne avec laquelle elle vivait, soit que les Dieux le voulussent ainsi, elle se mit à pleurer et à gémir. « Malheureuse ! disait-elle, et tout à fait innocente ! » On l'entend, on s'étonne, on l'oblige de s'expliquer. Elle avoue que c'est

elle qui a donné le poison à Cybèle; mais qu'elle l'avait reçu des mains de Cybèle pour le donner à Chariclée; elle ajoute qu'effrayée d'un pareil attentat, ou même troublée par Cybèle, qui lui avait fait signe de présenter d'abord à boire à Chariclée, elle a changé les coupes, et a donné à la vieille celle qui était empoisonnée. On la conduit donc devant Arsace; tout le monde désire ardemment que Chariclée soit trouvée innocente : une âme noble, une figure charmante attendrit les barbares eux-mêmes. La déclaration de l'esclave ne sert auprès d'Arsace qu'à la faire soupçonner de complicité avec Chariclée. Elle est mise aux fers, et gardée pour être mise en jugement. Arsace prévient les magistrats qui composent les tribunaux et qui infligent des peines, de s'assembler le lendemain pour les juger.

Les juges s'assemblent le lendemain, et se placent sur leurs sièges. Arsace rapporte les choses comme elles se sont passées, se déchaîne contre Chariclée, qu'elle accuse d'empoisonnement; elle verse des larmes sur la mort de sa nourrice : elle a perdu la plus chérie, la plus fidèle de ses femmes; elle en appelle à la conscience des juges; elle a donné un asile dans son palais à Chariclée, elle l'a comblée de bienfaits, et voilà comme elle en a été payée. Enfin elle la charge avec tout le fiel de la rage la plus furieuse.

Chariclée ne se justifie point : elle convient de tout; elle avoue qu'elle a empoisonné Cybèle. Elle ajoute qu'elle aurait fait périr Arsace elle-même, si on ne l'avait pas prévenue. Elle accable Arsace d'outrages, et provoque de toute manière la vengeance des juges. Pendant la nuit, dans la prison, elle avait tout raconté à Théagène, avait appris tout ce qui le regardait; était convenue avec lui de se reconnaître coupable de la mort de Cybèle, de braver le supplice avec toutes ses horreurs, de terminer une vie malheureuse et toujours errante; de mettre fin aux poursuites implacables de la fortune. Elle avait dit le dernier adieu à son amant, l'avait embrassé pour la dernière fois. Accoutumée à porter secrètement

le collier exposé avec elle, elle l'avait alors autour de ses reins, sous sa robe, comme un ornement destiné à parer son tombeau. C'était d'après cette convention, qu'elle avouait tout ce dont elle était accusée, qu'elle disait avoir donné la mort à Cybèle, et se faisait même plus coupable qu'elle n'était.

Les juges furieux, sont prêts à la condamner à un supplice cruel et digne des Perses. Mais touchés peut-être de la beauté, de la jeunesse, des charmes de l'accusée, ils la condamnent au feu.

A l'instant les bourreaux la saisissent, la conduisent à quelque distance des murs. Les cris réitérés d'un héraut, annoncent son crime et son châtement. Une multitude innombrable de peuple la suit. Les uns l'avaient vu emmener, et le bruit s'en étant répandu dans la ville, la curiosité y avait mis tout le monde en mouvement. Arsace arrive et se place sur les murs pour la considérer. Il eût été cruel pour elle de ne point rassasier ses yeux d'un pareil spectacle. Les bourreaux construisent un vaste bûcher. Déjà la flamme s'élève dans les airs. Chariclée demande à ceux qui la conduisent, de la quitter quelques moments, leur promet de monter elle-même sur le bûcher. Élevant alors les mains au ciel, et tournant ses regards vers le soleil : « O soleil ! s'écrie-t-elle, ô terre ! ô Dieux du ciel et des enfers ! vous qui voyez et punissez les coupables, vous êtes témoins que je suis innocente du crime qu'on m'impute ; mais je reçois volontiers un trépas qui me soustrait aux coups de la fortune. Recevez-moi favorablement ; mais punissez l'impure Arsace, cette exécrationnable furie, dont la honteuse passion ne veut que m'arracher des bras de mon époux. »

A ces mots, on pousse de grands cris. Les uns désirent, les autres demandent hautement, qu'on instruisse une seconde fois son procès, avant de lui faire subir son châtement ; mais Chariclée les prévient, s'élance sur le bûcher, se place au milieu, et y reste longtemps sans recevoir aucun mal. La flamme coule autour d'elle plutôt qu'elle n'en approche ; elle la respecte et se retire par-

tout où elle se présente. Chariclée brille au milieu des feux, dont l'éclat ajoute encore à celui de sa beauté ; elle semble une jeune épouse couchée sur un lit de flammes. Étonnée d'un pareil prodige, et appelant la mort, elle se jette tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais c'est en vain : les flammes se retirent et semblent fuir devant elle.

Cependant l'ardeur des bourreaux ne se ralentit point ; ils redoublent d'activité. Effrayés des signes menaçants d'Arsace, ils ne cessent d'entasser du bois, des roseaux sur le bûcher, et d'exciter les flammes le plus qu'ils peuvent.

Tous leurs efforts sont inutiles. Le tumulte s'accroît parmi les spectateurs. Persuadés que les Dieux eux-mêmes se déclarent pour Chariclée, ils s'écrient qu'elle est pure et innocente ; ils s'approchent du bûcher, en écartent les bourreaux. Thyamis, le premier, invoque le secours de la multitude. Les clameurs l'avaient averti de ce qui se passait, et l'avaient appelé. Ils veulent sauver Chariclée ; mais n'osant approcher du bûcher, ils l'exhortent à s'élaner elle-même hors des flammes. Ils lui disent que, puisqu'elle vit au milieu du feu, elle peut en sortir sans crainte. Chariclée, voyant un pareil prodige, entendant ces cris, persuadée que les Dieux la protègent, ne croit pas devoir refuser leur bienfait, et descend du bûcher.

Les habitants de Memphis, transportés de joie, frappés d'étonnement, célèbrent à l'envi et à grands cris la puissance des Dieux. Arsace, hors d'elle-même, descend à la hâte de dessus les remparts, sort par une petite porte avec ses gardes et les principaux Perses, arrête elle-même Chariclée ; et, lançant des regards terribles sur cette multitude émue : « Quoi ! s'écrie-t-elle, vous osez arracher au supplice un monstre, une empoisonneuse, prise sur le fait, avouant elle-même ses forfaits ! Vous soutenez cette détestable furie ; vous vous révoltez contre les lois de la Perse, contre le grand roi lui-même, contre les satrapes, les nobles, les juges ! Aveuglés par une

fausse pitié, vous croyez reconnaître ici un effet de la puissance des Dieux ! La raison ne vous dit-elle pas que ce que vous voyez, n'est qu'une preuve plus authentique de ses forfaits ? Telle est la force de ses sortilèges, qu'elle arrête même l'action de la flamme. Venez demain au palais ; les juges tiendront une séance publique pour vous éclairer : vous entendrez vous-mêmes ses aveux ; vous la verrez convaincue par la déposition de ses complices que j'ai en mon pouvoir. »

En même temps elle saisit Chariclée à la gorge et l'entraîne. Elle ordonne à ses gardes d'écarter la multitude : le peuple indigné veut résister ; mais il se retire, soit qu'il soupçonne Chariclée d'être magicienne, soit qu'il craigne Arsace et son escorte. Chariclée est remise une seconde fois entre les mains d'Euphraste, chargée de plus de chaînes, destinée à subir un second jugement et un second supplice. Au milieu de ses maux elle goûte le plus doux des plaisirs, celui d'être avec Théagène, et de lui raconter ce qui vient de se passer.

Arsace, pour aigrir leurs maux, et ajouter la barbarie à l'insulte, a enfermé nos deux amants dans la même prison, pour les rendre témoins de leurs tourments mutuels. Elle sait que le cœur d'un amant est plus affligé des souffrances de ce qu'il adore, que des siennes propres. Mais cette réunion n'est pour eux qu'une source de consolations. Ils se réjouissent d'être en proie aux mêmes douleurs. L'un d'eux souffre-t-il moins, il se regarde comme vaincu par l'autre : il est persuadé qu'il aime moins. Ils s'entretiennent, se consolent, s'exhortent mutuellement à opposer un courage invincible aux coups du sort, à signaler leur amour pour la vertu et leur fidélité mutuelle, par une patience héroïque.

Après s'être entretenus jusque bien avant dans la nuit, s'être dit tout ce que peuvent se dire des amants qui vont se séparer dans peu d'heures, pour ne plus se revoir ; après s'être rassasiés l'un de l'autre, ils font quelques réflexions sur le prodige qui a arrêté l'action des flammes.

Théagène y voit la main des Dieux irrités des infâmes calomnies d'Arsace, des Dieux protecteurs de la vertu et de l'innocence opprimées. Chariclée semble en douter. « Le miracle de ma conservation, dit-elle, ne peut être que l'ouvrage des Dieux; mais souffrir toujours les mêmes maux, en souffrir même de plus cruels, n'annonce-t-il pas dans ces Dieux une colère et une haine implacables, à moins qu'ils ne veuillent, pour signaler leur puissance d'une manière extraordinaire, nous précipiter dans quelque abîme, et nous en retirer au moment où nous l'espérerons le moins? »

Ainsi parle Chariclée. Théagène l'exhorte à mieux parler des Dieux, à être plus circonspecte et réservée à leur égard. « O Dieux! s'écrie-t-elle tout à coup, soyez-nous favorables. Je me rappelle un songe que j'ai eu la dernière nuit, si toutefois ce n'était qu'un songe : je ne sais comment je l'avais oublié; mais à présent il me revient à l'esprit. Il est conçu en deux vers, avec leur mesure : le divin Calasiris, soit que je l'aie vu, soit que j'aie cru le voir, les prononçait; en voici à peu près le sens :

« Toi qui portes une pantarbe, ne crains point les atteintes de la flamme. Les destins font des choses auxquelles on ne s'attend pas. »

Théagène, comme s'il était saisi d'une fureur divine, s'agite, s'élançe autant que lui permettent ses chaînes. « O Dieux! s'écrie-t-il, regardez-nous d'un œil de pitié. Et moi aussi je suis poète; un oracle m'a aussi été rendu par le même devin, soit que ce fût Calasiris, soit que ce fût quelque Dieu revêtu de ses traits; je croyais entendre ces paroles :

« Demain tu échapperas aux chaînes d'Arsace, et tu arriveras en Éthiopie. »

Je vois quel est le sens de cet oracle. Par l'Éthiopie, il désigne l'empire des morts, où je serai avec Proserpine, qui est la jeune fille dont parle l'oracle. *Mes fers seront brisés*; c'est-à-dire, mon âme se dégagera des liens de mon corps. Trouves-tu dans cette explication

quelque chose de contraire au sens que présente cet oracle? *Pantarbe* veut dire qui craint tout; et l'oracle ordonne de ne pas craindre, même le feu.

— O mon cher Théagène! reprend Chariclée; toujours malheureux, tu ne vois partout que des malheurs et des souffrances. L'homme ne considère que le présent. Cet oracle me présente quelque chose de plus flatteur. Je pourrais bien être cette jeune fille avec laquelle tu dois t'échapper des fers d'Arsace, et aller en Éthiopie, ma patrie. Nous n'en voyons pas, il est vrai, les moyens; cependant nous pouvons le croire: rien n'est impossible aux Dieux; s'ils nous ont rendu cet oracle, ils l'accompliront: déjà ils ont accompli le premier. Me voilà pleine de vie, moi que tu n'espérais plus revoir. J'ignorais que je portais moi-même l'instrument de mon salut. Mais à présent je comprends comment j'ai échappé aux flammes.

J'ai toujours eu la précaution de porter sur moi les objets exposés avec moi. Prête à paraître devant les juges, voyant mon tombeau ouvert sous mes pas, je les ai secrètement attachés à ma ceinture, pour me ménager une ressource dans l'avenir, si j'échappais, ou pour parer mon cercueil et renfermer ma cendre, si je descendais dans l'empire de la mort. Ce sont de riches colliers, des pierres précieuses des Indes et d'Éthiopie, parmi lesquelles se trouve un anneau dont mon père fit présent à ma mère, lorsqu'il brigua sa main. Le chaton est une sorte d'émeraude appelée *pantarbe*: des caractères sacrés sont gravés dessus. Elle a, je crois, quelque chose de surnaturel qui lui donne la vertu de garantir des atteintes du feu, de donner au milieu des flammes l'impassibilité: c'est elle sans doute et la volonté des Dieux qui m'ont sauvée. Ce qui me confirme encore dans cette opinion, c'est que j'ai souvent entendu dire au divin Calasiris que les caractères gravés sur cette bandelette exposée avec moi, et qui me ceint les reins actuellement, lui attribuent cette vertu. — Tout cela est vraisemblable, répond Théagène: le prodige

qui vient de s'opérer semble l'attester. Mais quelle pantarbe nous tirera des dangers qui nous menacent pour demain? Hélas! pour préserver du feu, elle ne préserve pas sans doute de la mort; et nous ne pouvons douter que l'implacable Arsace n'invente quelque supplice nouveau. Plût aux Dieux qu'elle nous fit subir, et à tous deux, le même genre de mort! Non elle ne nous ôterait pas la vie, elle ne ferait que mettre fin à nos maux. — Ne crains rien, dit Chariclée, les oracles sont pour nous une autre pantarbe: mettons notre confiance dans les Dieux. Si nous échappons, nous n'en trouverons que plus de douceurs dans la vie; et s'il faut souffrir encore, nous souffrirons avec plus de résignation. »

Tels sont les entretiens de Théagène et de Chariclée dans la prison. Tantôt ils versent des larmes, et chacun proteste qu'il est plus sensible aux maux de l'autre qu'aux siens propres; tantôt ils se disent le dernier adieu, et jurent par tous les Dieux, et leur situation présente, que le flambeau de leur amour ne s'éteindra qu'avec le flambeau de leur vie.

Cependant Bagoas et son escorte arrivent à Memphis au milieu de la nuit, dans le temps où tout est plongé dans un profond sommeil. Il éveille les gardes des portes, s'en fait reconnaître: tous s'avancent ensemble et à la hâte vers le palais. Bagoas dispose ses cavaliers tout autour, pour le soutenir en cas de résistance, et pénètre lui-même par une entrée inconnue à tout le monde, force une porte, se fait reconnaître du gardien, et lui recommande le silence. A la faveur de quelques faibles rayons de la lune, et de la connaissance qu'il a du local, il va trouver Euphraste, qu'il trouve couché. Celui-ci, éveillé en sursaut, pousse un cri: « Rassure-toi, dit Bagoas: c'est moi; fais venir de la lumière, ajoute-t-il. » Euphraste aussitôt appelle un des esclaves qui étaient avec lui, lui ordonne d'allumer un flambeau, sans éveiller personne. L'esclave vient, apporte un flambeau, et se retire. « Quel malheur nous annonce une arrivée si subite et si imprévue? dit Euphraste. — Il ne faut point

perdre le temps en vaines paroles, répond Bagoas : prends cette lettre et lis-la; examine auparavant le cachet, et assure-toi qu'elle est d'Oroondate lui-même. Exécute cette nuit même, à l'instant, ce qu'il te commande : profite des ténèbres de la nuit pour n'être point vu : quant à la lettre adressée à Arsace, vois s'il est à propos de la lui remettre. »

Euphraste prend les lettres et les lit toutes deux. « Les larmes d'Arsace couleront, dit-il : elle est déjà sur le bord du tombeau. Hier une fièvre ardente la saisit; le feu circule dans ses veines; elle est dans le plus grand danger, et sa vie est presque désespérée. Je ne lui donnerais pas cette lettre, quand même elle me la demanderait : elle sacrifierait sa vie et la nôtre plutôt que de livrer ces deux étrangers. Mais tu ne peux arriver plus à propos : prends-les et emmène-les; donne-leur tous les secours que tu pourras; aie pitié de ces deux malheureuses victimes, en proie à mille tourments, à mille supplices divers que je leur fais souffrir malgré moi, et par l'ordre d'Arsace; tout annonce qu'ils sont d'une naissance illustre; le temps et des faits ne me permettent pas de douter de leur vertu. » En parlant ainsi, il le conduit à la prison.

Bagoas voit ces deux prisonniers. Quoique épuisés par les tourments, la grandeur, la beauté de leurs traits le frappent. Persuadés que leur dernière heure est arrivée, que Bagoas vient les séparer pour jamais l'un de l'autre, et les conduire à la mort, ils ne peuvent se défendre de quelque trouble; mais bientôt le calme renaît dans leur âme : la sérénité, la gaieté même paraît sur leur visage.

Bagoas approche, et se met en devoir de dégager leurs chaînes des morceaux de bois qui les retiennent. « Exécrable Arsace! s'écrie Théagène, tu penses ensevelir tes forfaits dans les ombres de la nuit; mais l'œil de la justice est pénétrant : il éclaire, il met au jour les secrets les plus cachés. Vous, exécutez les ordres que vous avez reçus; faites-nous périr par le feu, par le fer

ou par l'eau; mais, nous vous en conjurons, faites-nous périr ensemble, et par le même genre de mort. » Chariclée leur fait la même prière.

Les eunuques sont attendris par ces paroles; leurs larmes coulent. Ils les font sortir de prison avec leurs fers; ils sortent du palais et quittent Euphraste. Bagoas fait ôter les fers aux deux amants; il ne leur laisse que les chaînes nécessaires pour s'assurer d'eux sans les incommoder. Il les fait monter chacun sur un cheval, les met au milieu de sa troupe, et court à bride abattue vers Thèbes. Ils continuent de courir le reste de la nuit et le jour suivant, jusqu'à la troisième heure, sans s'arrêter un instant. Enfin, ne pouvant plus résister à la chaleur du soleil, excessive en Égypte au fort de l'été, accablés de fatigues, voyant Chariclée excédée d'une marche si longue, ils s'arrêtent pour se reposer, faire reposer leurs chevaux, et laisser respirer Chariclée.

Sur le bord du Nil, est une éminence qui, coupant le fil de l'eau, oblige les flots à faire un demi-cercle. Les eaux revenant sur leurs pas, forment un promontoire dans le fleuve: ce lieu, arrosé de tous côtés, est rempli de gazon. Les troupeaux y trouvent de gras pâturages et de l'herbe en abondance. Des sycomores, des arbres de Perse, et ceux qui se plaisent sur les bords du Nil, y forment un ombrage épais.

C'est là que Bagoas s'arrête avec sa troupe. Les arbres les garantissent des ardeurs du soleil. Il prend de la nourriture, et en donne à Théagène et à Chariclée, qui d'abord la refusent et finissent par l'accepter, quoique avec beaucoup de peine. Persuadés qu'ils vont à la mort, ils regardent comme inutile de prolonger leurs jours. Bagoas leur dit qu'ils n'ont rien à craindre, qu'il ne les mène point à la mort, mais à Oroondate.

Déjà la chaleur était diminuée, et le soleil, sur son déclin, laissait tomber obliquement ses rayons affaiblis. Bagoas avec sa troupe se dispose à partir, lorsqu'un cavalier arrive en courant à toute bride: il est hors d'haleine; son coursier inondé de sueur est rendu de fatigue.

Il parle à Bagoas en particulier et se repose ensuite. Bagoas, les yeux fixés sur la terre, semble réfléchir : « Etrangers, dit-il ensuite, prenez courage; vous êtes vengés : Arsace n'est plus. A la nouvelle de votre départ, elle s'est étranglée, et a prévenu, par un trépas volontaire, la mort qui l'attendait : elle n'eût pu éviter la vengeance d'Oroondate et celle du roi. Le fer ou un opprobre éternel eût été la récompense de ses crimes. Telles sont les nouvelles qu'Euphraste m'apprend par la bouche de ce cavalier. Prenez donc courage, ayez bonne espérance : vous êtes innocents, je n'en doute point; votre ennemie a vécu. »

Ainsi parle Bagoas, balbutiant la langue grecque, qu'il ne connaissait que très peu. Il est lui-même transporté de joie. Il avait beaucoup souffert des hauteurs et du despotisme d'Arsace. Il fortifie, il console ses captifs; il espère voir croître son crédit auprès d'Oroondate, s'il lui conserve un jeune homme au-dessus de tous ceux qui composent sa maison, et une jeune fille d'une beauté incomparable, qui succédera à Arsace et sera son épouse.

Les paroles de Bagoas raniment la joie dans le cœur de Chariclée et de Théagène. Ils admirent la puissance et la justice des Dieux. Quand même ils éprouveraient encore toute la rigueur de la fortune, il n'est point de calamité qu'ils redoutent, depuis que l'odieuse Arsace ne respire plus. Tant il est vrai qu'on ne regrette point la vie, quand on a survécu à ses ennemis.

La nuit approchait; l'air était rafraîchi, et permettait de se mettre en route. Bagoas et sa troupe montent à cheval, marchent toute la nuit et le lendemain matin, pour arriver à Thèbes et rejoindre Oroondate, s'il était possible; mais leur célérité est inutile. Ils rencontrent un officier d'Oroondate, qui leur apprend que le satrape est parti de Thèbes; que lui-même est envoyé pour rassembler toutes les troupes, même celles qui sont dans les garnisons, et les conduire en diligence vers Syène; que le trouble et la consternation sont répandus par-

tout; qu'il est à craindre que cette ville ne soit prise, vu la lenteur du satrape et la célérité des Éthiopiens, qui ont paru aux portes de Syène, avant qu'on eût aucune nouvelle de leur marche.

Bagoas quitte donc la route de Thèbes, pour prendre celle de Syène. A quelque distance de cette ville, il tombe dans une embuscade. Une troupe d'Éthiopiens bien armés avaient été envoyés à la découverte, pour assurer la marche de leur armée et la garantir de tout danger. Surpris par la nuit, ne connaissant point les lieux, éloignés de leurs compatriotes, ces Éthiopiens, pour se mettre eux-mêmes en sûreté, et tendre un piège à l'ennemi, se postent au milieu des buissons, où ils passent la nuit sans dormir.

Au point du jour, ils entendent Bagoas et ses gens : ils voient le petit nombre de guerriers qui l'accompagnent, le laissent passer. Bien assurés qu'il n'est point suivi d'un plus grand nombre, ils quittent les bords du fleuve, poussent de grands cris et se mettent à sa poursuite. Bagoas et toute sa troupe sont saisis de frayeur. Ils reconnaissent les Éthiopiens à la couleur de leur peau : ils sont au nombre de mille, légèrement armés. Trop faibles pour leur résister, les Perses n'osent même les regarder. Ils se retirent d'abord lentement et à petits pas, pour ne point paraître fuir; mais les Éthiopiens les poursuivent, détachent d'abord contre eux deux cents Troglodytes.

Les Troglodytes, nation éthiopienne, sont nomades et voisins de l'Arabie. Leur légèreté naturelle est encore augmentée par les exercices auxquels ils s'adonnent dès leur enfance. Ils n'apprennent jamais à se servir d'armes pesantes. Dans les combats, ils escarmouchent à coups de fronde, fondent impétueusement sur les ennemis, et se dispersent avec la même rapidité, quand ils trouvent trop de résistance. Les ennemis, qui connaissent leur agilité, ne les poursuivent pas dans les cavernes où ils vont chercher un asile.

Ces deux cents Troglodytes, quoique à pied, attei-

gnent bientôt les cavaliers perses, et en blessent quelques-uns à coups de fronde. Les voyant faire volte face, au lieu de les attendre, ils tournent le dos, et fuient vers leurs compatriotes qui les suivaient, mais à une grande distance. Les Perses les voyant fuir, méprisent leur petit nombre, marchent avec audace à eux, dispersent ceux qui les poursuivaient tout à l'heure, et recommencent à fuir avec toute la rapidité dont ils sont capables. Ils se séparent, se réfugient dans un angle formé par le Nil comme dans une citadelle, et se déroberent à la vue des Éthiopiens. Le cheval de Bagoas tombe, entraîne son maître dans sa chute, lui fracasse une jambe, et le livre aux ennemis. Théagène et Chariclée sont pris avec lui. Ils pouvaient échapper; mais ils ne veulent point abandonner Bagoas, dans lequel ils ont trouvé tant d'humanité, et dont ils attendent encore des services. Ils descendent de cheval, restent auprès de lui, et se livrent eux-mêmes aux ennemis.

« Le voilà accompli, dit Théagène à Chariclée, ce songe que tu as eu. Les voilà ces Éthiopiens chez lesquels nous devons aller. Nous ne faisons que changer de fers. Remettons-nous donc entre leurs mains : il vaut mieux nous abandonner à l'incertitude des événements, que de courir les dangers qui nous attendent auprès d'Oroondate. » Chariclée, se regardant conduite par les destins comme par la main, remplie des meilleures espérances, ne voyant que des amis dans les vainqueurs, sans communiquer ses idées à Théagène, paraît approuver ses réflexions.

Les Éthiopiens avancent, et, reconnaissant un eunuque, un ennemi peu redoutable dans Bagoas; voyant dans les chaînes, sans armes, deux personnes d'un extérieur majestueux, d'une beauté sans égale, voulant savoir qui ils sont, ils les font interroger par un d'entre eux, Égyptien de nation, qui savait la langue des Perses, croyant que, si leurs prisonniers n'entendent point les deux langues, ils en entendent au moins une; car les espions, que l'on envoie pour pénétrer les projets de

l'ennemi, mènent ordinairement avec eux des hommes familiarisés avec la langue du pays et celle des ennemis. Théagène, qui avait demeuré longtemps en Égypte, répond en peu de mots, qu'ils sont esclaves du satrape, que lui et Chariclée sont Grecs d'origine ; qu'ils passent, sans doute pour leur bonheur, des mains des Perses en celles des Éthiopiens.

Ceux-ci les font prisonniers, résolus de les présenter à leur roi comme le premier, le meilleur butin de cette guerre, le plus précieux des biens d'Oroondate ; car chez les Perses, les grands ne voient, n'entendent que par leurs eunuques. Ni leurs enfants, ni leurs proches ne jouissent de leur confiance et de leur tendresse : elle est toute entière pour l'esclave qui a su gagner leur affection. Les Éthiopiens croient donc faire un présent bien flatteur à leur roi, en lui amenant ces prisonniers pour le servir et être l'ornement de sa cour. Comme Bagoas blessé, Théagène et Chariclée chargés de fers, ne peuvent marcher vite, il les font monter à cheval. C'est ainsi que, par une nouvelle aventure, assez semblable au prologue d'une pièce, Chariclée et Théagène, étrangers captifs, après avoir vu leur tombeau ouvert, semblent moins être conduits qu'accompagnés par des hommes qui devaient bientôt les reconnaître pour leurs souverains.

---

## LIVRE NEUVIÈME

La ville de Syène assiégée de tous côtés par les Éthiopiens, était prise comme dans un filet. Oroondate ayant appris qu'ils approchaient, qu'ils avaient passé les cataractes et marchaient vers Syène, n'avait eu que le temps de se jeter dans la ville. Il en avait fait fermer les portes, garnir les remparts d'armes, de traits, de machines ; et il attendait les événements.

Le roi d'Éthiopie, Hydaspes, avait appris de ses espions que les Perses étaient encore éloignés de Syène. Ils s'étaient mis en marche pour leur livrer bataille avant qu'ils y fussent arrivés. Mais n'ayant pu les rejoindre, il s'était rabattu sur la ville, l'avait environnée de toutes parts, et restait dans l'inaction, déployant aux yeux des ennemis une multitude innombrable d'hommes, de chevaux, d'armes dont il couvrait les plaines des environs.

Ce fut là que ses éclaireurs le trouvèrent, lorsqu'ils lui amenèrent les prisonniers qu'ils avaient faits. Leur vue réjouit beaucoup le prince; et je ne sais par quel doux pressentiment, il sembla s'intéresser pour des jeunes gens qu'il ne reconnaissait pas encore pour ses enfants. Il tira de cet événement un présage favorable. « Bon ! dit-il, à en juger par les prémices de cette guerre, les Dieux nous livrent les ennemis enchainés; comme ce sont les premiers qui tombent entre nos mains, il faut les réserver pour les immoler suivant les lois de notre patrie : leur sang coulera sur les autels des Dieux, protecteurs de l'Éthiopie. »

Il récompensa ensuite magnifiquement ses guerriers, les envoya parmi ceux qui gardaient le bagage de l'armée, avec leurs captifs, auxquels il donna un certain nombre de personnes qui parlaient leur langue; il leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, de ne les laisser manquer de rien, de les empêcher de contracter aucune souillure, de les nourrir comme des victimes destinées aux Dieux : il ordonna encore de leur ôter leurs chaînes, pour leur en donner d'or; car chez les Éthiopiens, l'or s'emploie aux mêmes usages que le fer chez les autres peuples. Ses ordres sont exécutés. Pendant qu'on ôte à Chariclée et à Théagène leurs fers, ils conçoivent quelques espérances de liberté, qui s'évanouissent bientôt, en voyant qu'on les remplace par des fers d'un autre métal. « Ah ! le beau changement, dit Théagène en riant; voilà donc les grands bienfaits de la fortune ! des chaînes d'or remplacent des chaînes de fer. Mais des chaînes plus riches ne font de nous que des

prisonniers plus précieux. » Chariclée sourit aussi; mais elle tâcha d'inspirer d'autres idées à Théagène, de lui donner de la confiance dans les oracles des Dieux, de le consoler par la vue d'un avenir plus heureux.

Hydaspe, en se présentant devant Syène, avait espéré emporter la ville d'emblée, malgré les remparts dont elle était défendue. Il fut d'abord repoussé par les assiégés, qui, non contents de se défendre avec courage, l'accablèrent encore d'injures du haut des murs. Irrité de ce qu'au lieu de se rendre à la première attaque, ils osaient lui résister, ce prince résolut de ne pas perdre le temps à faire un siège dans les formes, ni à essayer le secours des machines, qui laissent toujours échapper des ennemis. Il fit faire des travaux immenses, qui devaient, en peu de temps, détruire la ville entièrement : voici ce qu'il entreprit.

Il distribua par portions le terrain autour de Syène; il assigna à dix hommes un espace de dix orgies, leur ordonna de creuser un fossé, dont il fixa la largeur et la profondeur, qui devaient être très grandes. Les uns béchaient, les autres tiraient la terre, d'autres l'entassaient sur les bords du fossé, élevaient un mur vis-à-vis celui de la ville. Personne ne les troubla dans leurs travaux, et ne traversa la construction de ce mur. Effrayés de la multitude des ennemis, les assiégés n'osaient sortir de la ville; les flèches qu'ils lançaient du haut des murs ne pouvaient les atteindre; car Hydaspe, pour les rendre inutiles, avait laissé entre les deux murs un espace assez large pour que ses soldats fussent hors de la portée des traits. Ces ouvrages furent achevés avec une promptitude incroyable, vu la multitude innombrable des Éthiopiens. Il en entreprit ensuite un autre.

Il laissa entre les deux murs, dans toute leur circonférence, un espace d'environ un demi-plèthre, plein et uni. A l'extrémité il construisit deux murs, qu'il prolongea jusqu'au Nil, et dont la hauteur augmentait progressivement. Ces deux murs, écartés l'un de l'autre d'un demi-plèthre, occupaient, en longueur, tout l'espace qui

séparait la ville du Nil. Lorsqu'ils furent prolongés jusqu'au bord du fleuve, il facilita l'écoulement des eaux par un conduit qui donnait entre ces deux murs. Les flots alors, tombant d'un lit élevé, vaste et large, dans un autre incliné, étroit et resserré par des rives que l'art avait construites, se précipitèrent avec un bouillonnement affreux et un fracas horrible qui retentit au loin.

A ce bruit, à ce spectacle, les assiégés comprennent toute l'horreur de leur situation; ils voient que ces travaux n'ont pour but que de les inonder: ils se disposent à se défendre contre les dangers qui les menacent, dans une ville dont les ouvrages des ennemis, et l'eau qui approche de leurs remparts, les empêchent de sortir. D'abord, ils garnissent d'étoffe et de bitume les fentes des portes; ils affermissent ensuite leurs murs sur leurs fondements: l'un porte de la terre, un autre des pierres, celui-ci des morceaux de bois, chacun ce qu'il trouve; personne n'est oisif: femmes, enfants, vieillards, tous travaillent. Quand la vie est en danger, les distinctions d'âge et de sexe disparaissent.

Les plus robustes et les plus vigoureux sont occupés à creuser un canal souterrain, qui communique de la ville au fossé des ennemis. Voici comment ils exécutent ce projet. Ils creusent perpendiculairement auprès du mur un puits de la profondeur de cinq orgies; passant ensuite sous les fondements de leurs murs, ils conduisent obliquement, à la lueur des flambeaux une mine jusque sous les travaux des ennemis: derrière les pionniers sont des travailleurs qui prennent les terres, se les transmettent les uns aux autres, et les transportent dans un endroit de la ville autrefois cultivé, où ils élèvent un tertre: ils veulent, en creusant ainsi, faire enfoncer le terrain sous la masse des flots; mais leur travail est inutile. Déjà le Nil a franchi la longueur du canal; déjà les flots remplissent l'espace renfermé entre la ville et le mur élevé par les ennemis. Syène n'est plus qu'une île au milieu des terres, autour de laquelle se balancent les vagues du Nil.

Ce mur résiste pendant quelque temps. La masse des flots qui se succèdent les uns aux autres, grossit à chaque instant, et pénètre jusque dans les fondements à travers les crevasses d'une terre noire et mouvante, entr'ouverte par les chaleurs excessives de l'été. Déjà le terrain cède à un si grand poids dans les endroits où il est miné, et le mur s'affaisse. Le balancement des créneaux, l'oscillation des guerriers qui défendent les remparts, présagent une ruine prochaine. Aux approches de la nuit, une partie du mur qui est entre les tours, tombe avec fracas. Cependant l'eau, arrêtée par les décombres, qui excèdent sa hauteur de cinq coudées, ne peut entrer encore dans la ville, mais la menace d'une inondation prochaine. Syène alors retentit de cris de douleur et de désespoir, qui sont entendus des ennemis eux-mêmes. Les habitants élèvent les mains au ciel, implorent le secours des Dieux, la seule espérance qui leur reste : ils conjurent Oroondate de traiter avec Hydaspes.

Le satrape, contraint de céder à la nécessité, se rend à leurs prières. Mais les flots l'environnent de toutes parts, et il ne peut envoyer personne pour traiter avec les assiégeants. La nécessité lui suggère un expédient. Il écrit une lettre, l'attache à une pierre, et la lance avec une fronde au-dessus des flots. Mais l'espace est trop large, et la pierre tombe dans l'eau : une seconde tentative ne lui réussit pas mieux. Le danger est pressant ; il s'agit de la vie de tous les habitants : aussi tous les frondeurs et tous les archers de lancer au delà des eaux. Enfin les habitants, tendant les mains vers les ennemis, qui, placés sur leurs retranchements, jouissent du spectacle de leur désespoir, tâchent, par leur attitude suppliante, de leur faire comprendre l'intention de ces archers. Tantôt ils élèvent leurs mains vers le ciel, tantôt ils les mettent derrière le dos, et les présentent aux chaînes, comme des esclaves.

Hydaspes comprend qu'ils lui demandent la vie, et il est prêt à la leur accorder. Un ennemi suppliant éveille

les sentiments d'humanité dans un vainqueur magnanime. Mais ces signes ne suffisent pas pour l'assurer de leurs dispositions; il en veut des preuves certaines. Il avait des barques qui flottaient sur le fleuve; il leur fait descendre le canal. Lorsqu'elles sont arrivées à l'enceinte, il les fait approcher du bord, en choisit dix nouvellement construites, y embarque des archers et des frondeurs, les instruit de ce qu'ils doivent dire, et les envoie vers les Perses. Ils voguent vers la ville, couverts de leurs armes, pour se défendre en cas d'attaque imprévue de la part des assiégés.

Ce fut alors qu'on vit un spectacle nouveau : des vaisseaux voguant d'un mur vers un autre mur, des nautonniers naviguant en terre ferme, des barques traversant des plaines qu'avait sillonnées le soc de la charrue : prodige étonnant que n'avait pas encore montré la guerre, si féconde en miracles. Des guerriers montés sur des vaisseaux, s'avancent vers d'autres guerriers postés sur des remparts, et sont près d'engager un combat à la fois naval et terrestre.

A la vue de ces barques et de ces navigateurs armés, voguant vers le côté où le mur est renversé, les habitants sont frappés de stupeur : tout ce qu'ils voient redouble leur effroi; ils doutent s'ils viennent comme amis ou comme ennemis : tout est suspect, tout alarme dans un danger extrême. Ils lancent sur eux une grêle de traits et de flèches du haut des murs. Prolonger son existence de quelques heures, semble un avantage à des malheureux réduits au désespoir. Ils tâchent moins de les atteindre avec leurs traits, que de les écarter de leurs murs. Les Éthiopiens ripostent : soit qu'ils soient plus habiles, soit qu'ils ne s'aperçoivent pas de l'intention des Perses, ils en atteignent plusieurs; quelques-uns même, frappés d'un coup mortel et subit, tombent du haut des murs dans les flots.

Le combat allait s'engager et devenir sanglant. Les uns ne voulaient qu'empêcher les ennemis d'approcher de leurs murs; les autres se défendaient avec fureur.

Un des principaux de Syène, déjà avancé en âge, arrive sur les remparts : « Insensés ! s'écrie-t-il, est-ce la crainte du danger qui obscurcit votre raison ? Quoi ! des hommes que nos prières appellent à notre secours, qui y viennent contre vos espérances, vous les éloignez ! S'ils viennent comme amis, vous offrir la paix, c'est pour vous sauver ; et s'ils viennent comme ennemis, laissez-les approcher : vous les vaincrez plus facilement. Environnés d'eau comme vous êtes, et de cette multitude immense d'ennemis, que gagnerez-vous à tuer ceux-ci ? Recevons-les plutôt dans la ville, et voyons ce qu'ils veulent. »

Tous approuvent cet avis : le satrape lui-même l'adopte ; ils abandonnent cette partie du mur, et restent tranquilles. Quand l'espace entre les tours ne fut plus occupé, et que les habitants, en agitant des drapeaux, eurent fait comprendre aux ennemis qu'ils pouvaient approcher sans rien craindre, les Éthiopiens avancèrent, et, s'adressant de dessus leurs barques aux assiégés, ils leur parlèrent ainsi :

« Perses, et vous habitants de Syène, Hydaspes, roi de l'Éthiopie orientale et occidentale, et aujourd'hui le vôtre, sait également subjuguier ses ennemis, et se laisser fléchir par leurs prières. La victoire est le fruit de la valeur, mais la compassion est celui de sa sensibilité. Il doit l'une à son armée ; mais il ne doit l'autre qu'à lui. Votre vie est entre ses mains. Fléchi par vos prières, il consent à vous tirer du danger où la guerre vous a précipités, du danger que vous voyez, et dont vous ne pouvez échapper ; mais il ne veut point vous fixer les conditions de votre délivrance ; il vous laisse les maîtres de les régler. Ce serait, selon lui, agir en tyran ; et il ne veut point irriter la fortune par l'abus de ses faveurs. »

Les assiégés répondent qu'ils se soumettent à tout ce qu'Hydaspes voudra ordonner d'eux, de leurs femmes et de leurs enfants ; qu'ils lui remettent leur ville, s'ils peuvent la sauver ; ce qu'ils n'espèrent point, à moins qu'un Dieu, ou Hydaspes lui-même, ne leur présente quelque moyen de salut. Oroondate promet de renoncer à tout

ce qui avait été la cause de cette guerre ; d'abandonner la ville de Philé, et les mines de diamants ; il demande de ne point être traité avec rigueur, mais la liberté de s'en aller avec sa garnison. Il ajoute qu'Hydaspe montrera son humanité dans toute son étendue, en ne l'inquiétant point, mais en le laissant se retirer avec ses troupes à Éléphantine ; que d'ailleurs il lui est indifférent de périr ou de n'échapper du danger présent, que pour perdre la vie par les ordres du roi de Perse, qui ne manquera pas de l'accuser d'avoir livré ses guerriers ; que même il aime mieux périr d'un genre de mort ordinaire, que d'expirer victime de la barbarie d'un prince cruel, qui se plaira à imaginer des tourments pour le faire souffrir davantage.

Il prie encore les Éthiopiens de recevoir dans leurs barques deux Perses, pour les envoyer à Éléphantine, promettant de se rendre, si ceux qui s'y trouvaient voulaient recevoir la loi du vainqueur. Les députés se retirèrent, emmènent avec eux deux Perses, et rapportent tout à Hydaspe. Ce prince ne put s'empêcher de rire de la folie d'Oroondate, qui voulait discuter les conditions dans un moment où sa vie et sa mort dépendaient d'un autre. « Il ne faut pas cependant, dit-il, que tant de gens soient victimes de l'extravagance d'un seul. » Il laisse aller à Éléphantine les deux Perses envoyés par Oroondate, sans rien redouter de ce que pourraient entreprendre les troupes rassemblées dans cette ville. Il ordonne ensuite de fermer l'embouchure par laquelle les eaux du Nil coulaient dans le canal, et de pratiquer un écoulement dans les retranchements, afin que les eaux du fleuve ne venant plus dans le canal, celles qui y étaient se retirant, le terrain séchât autour de la ville, et s'affermît sous les pas.

Les Éthiopiens obéissent à leur roi, et mettent à l'instant la main à l'œuvre ; mais la nuit, qui survint, les obligea d'interrompre leurs travaux, et de remettre au lendemain à les achever.

Cependant, les assiégés n'oublient rien pour se mettre

à l'abri du danger. Trompés agréablement dans leur attente, ils ne désespèrent plus de leur salut. Les uns continuent de creuser le souterrain : déjà ils approchent des retranchements des ennemis ; ils mesurent de l'œil l'espace qui les en sépare, et jugent qu'ils n'ont plus à creuser que la longueur d'un schœnix ; d'autres relèvent, à la lueur des flambeaux, la partie du mur écroulée ; les pierres éboulées dans la ville leur fournissent des matériaux suffisants pour ce travail.

Ils se croyaient en sûreté, lorsqu'un accident vint jeter la terreur parmi eux. Vers le milieu de la nuit, une partie du retranchement, que les Éthiopiens avaient commencé à percer le soir, s'éboula tout à coup ; soit que la terre ramassée en cet endroit, fût molle et sans consistance, et qu'étant abreuvée d'eau, elle se fût affaissée ; soit que les ennemis, en détachant de la terre du parapet, l'eussent rendu trop faible pour résister à la masse des eaux, qui grossit pendant la nuit, et élargit peu à peu le passage, soit qu'on aime mieux l'attribuer aux Dieux, le fracas fut tel qu'il jeta l'épouvante dans tous les cœurs. Les assiégés et les assiégeants en ignoraient également la cause ; mais les uns et les autres croyaient que la plus grande partie des murs et de la ville était renversée.

Les Éthiopiens, en sûreté dans leur camp, restent tranquilles, en attendant le jour qui devait les éclairer sur cet événement. Mais les assiégés courent de tous côtés dans la ville et sur les murs. Chacun se voyant sans danger, croit que la désolation est ailleurs. Enfin le jour paraît et fixe leur incertitude ; ils voient le retranchement entr'ouvert, et l'eau s'écoulant à flots pressés.

Les Éthiopiens bouchent cette ouverture avec des planches attachées les unes aux autres, soutenues en dehors avec de grosses poutres de bois ; ils y entassent des fascines, qu'ils apportent, les uns du rivage, et les autres sur des barques. C'est ainsi que l'eau s'écoula ; mais le terrain entre le camp et la ville était impraticable : ce n'était plus qu'une boue molle, une vase humide, dont

la surface paraissait sèche et solide, mais où les pieds des hommes et des chevaux enfonçaient également.

On passe ainsi deux ou trois jours; les portes de la ville sont ouvertes. Les Éthiopiens laissent reposer leurs armes : tout dans leur camp retrace l'image de la paix; c'est une véritable trêve conclue par un accord tacite de part et d'autre : aucun des deux partis n'établit de sentinelles. Les habitants se livrent au plaisir et à la joie. La fête la plus solennelle dans l'Égypte, la fête du Nil, arriva dans cet intervalle : elle se célèbre ordinairement vers le solstice d'été, lorsque les eaux du Nil croissent. Il n'en est point de plus auguste ni de plus solennelle en Égypte. En voici la cause.

Les Égyptiens regardent le Nil comme un Dieu, et le plus puissant des Dieux. Ils voient en lui le rival du ciel. Chaque année, à des époques fixes, sans neige, sans pluie, leurs moissons sont arrosées par ses eaux. Telle est l'opinion de la multitude, et voici les motifs de son respect pour le Nil. Pour entretenir la vie de l'homme, il faut, selon les Égyptiens, la réunion du sec et de l'humide. Ils prétendent que tous les principes de l'existence sont contenus dans ces deux éléments. L'élément humide produit le Nil, et l'élément sec, leur pays. Voilà ce qui est connu du public.

Mais les prêtres, et tous ceux qui sont admis aux mystères, changent la signification des mots : ils désignent par Isis la terre, et le Nil par Osiris. La Déesse gémit de son absence, le reçoit avec transport; elle pleure encore quand elle ne le voit plus. Elle abhorre Typhon comme un ennemi implacable. Les personnes versées dans la physique et la théologie ne dévoilent pas aux profanes le sens caché sous ces allégories; elles les débitent comme des fables. Mais le flambeau le plus brillant de la vérité étincelle toujours aux yeux de ceux qui se font initier, et qui sont admis au ministère des autels. Que l'on me pardonne cette indiscretion : les mystères les plus cachés resteront ensevelis sous le secret le plus impénétrable.

Je retourne au siège de Syène. La fête du Nil étant arrivée, les habitants, au milieu des sacrifices et des cérémonies religieuses, se délassent de leurs fatigues et de leurs maux. Leur âme recueille toutes ses forces pour oublier leurs souffrances et s'élever jusqu'à la divinité.

Oroondate, à la faveur des ténèbres de la nuit et du profond sommeil des habitants, sort de la ville avec toutes ses troupes. Il fait avertir secrètement les Perses de se rendre, à une heure déterminée, à la porte par laquelle il doit sortir. Il recommande à chaque officier de n'amener ni les chevaux ni les bêtes de somme, pour prévenir l'embarras, empêcher le bruit et le tumulte qui pourraient les trahir, de ne faire prendre aux soldats que leurs armes, une planche ou une pièce de bois. Arrivés à la porte indiquée, ils jettent dans la vase ces pièces de bois, et les mettent à côté l'une de l'autre. Les derniers les transmettent aux premiers à mesure qu'ils avancent. Oroondate fait passer promptement et facilement ses soldats par-dessus ces planches, comme par-dessus un pont. Il gagne la terre ferme à l'insu des Éthiopiens, plongés dans un profond sommeil, sans précaution, sans sentinelles ; il marche avec toute la célérité possible vers Éléphantine, et y arrive sans trouver aucun obstacle.

Les deux Perses qu'il avait envoyés de Syène à Éléphantine, l'attendaient, comme ils en étaient convenus avec lui : à peine leur a-t-il prononcé le mot d'ordre, qu'il leur avait donné, que les portes s'ouvrent à l'instant.

Les habitants ne s'aperçurent de la fuite des Perses qu'au point du jour. Chaque habitant ne trouve plus à son réveil les soldats qu'il logeait. Ils s'assemblent ensuite, et ne doutent plus de leur retraite à la vue du nouveau pont. Ils se croient perdus sans ressource. Ils s'attendent aux plus vifs reproches de la part d'Hydaspe, d'avoir abusé de sa générosité pour mieux le tromper, et faciliter la fuite des Perses. Ils prennent le parti de

sortir tous de la ville, et de se remettre à la discrétion des Éthiopiens, de protester avec serment qu'ils ne se sont aperçus de rien, et de tâcher de les fléchir. Ils se rassemblent tous, sans distinction d'âge, prennent des rameaux, portent les images des Dieux dans leurs mains, avec des torches, comme pour leur servir de sauvegarde. Ils avancent vers le camp des Éthiopiens par le pont qu'avait jeté Oroondate; ils s'arrêtent à quelque distance, tombent à genoux. Tout à coup des cris lamentables s'élèvent vers le ciel, et implorent la clémence du vainqueur. Pour attendrir encore les ennemis, ils leur abandonnent les enfants en bas âge, pour les emporter, persuadés que ces innocentes victimes, hors de tout soupçon, réussiront mieux à émouvoir leur pitié. Ces enfants consternés, ne sachant rien, effrayés peut-être des cris qu'ils entendent, fuient loin de leurs parents et de leurs nourrices; les uns se trainant vers le camp ennemi, les autres, balbutiant, sanglotant, forment le spectacle le plus touchant et le plus lamentable.

A cette vue, Hydaspe croit qu'ils viennent implorer une seconde fois sa clémence, reconnaître leur aveuglement, et avouer leur faute. Il leur envoie demander ce qu'ils veulent, pourquoi ils viennent seuls, et pourquoi les Perses ne sont pas avec eux. Les Syënois l'instruisent de tout ce qui s'est passé; que les Perses ont pris la fuite, à la faveur d'une fête solennelle qu'ils célébraient: ils protestent qu'ils n'y ont eu aucune part; qu'après le banquet sacré, pendant qu'ils dormaient, les Perses se sont échappés; que, quand même ils les auraient vus, ils n'auraient pu les en empêcher, étant sans armes contre des hommes armés.

Hydaspe soupçonne que le dessein d'Oroondate est de le surprendre et de lui tendre quelque piège. Il fait approcher les prêtres seuls; il adore les images des Dieux qu'ils portent dans leurs mains, pour se faire respecter. Il leur demande s'ils n'ont pas encore quelques renseignements à lui donner sur les Perses; où ils sont partis; quelles sont leurs forces; comment ils reviendront l'atta-

quer. Les prêtres répondent qu'ils ignorent leurs projets ; mais qu'ils conjecturent qu'ils sont partis à Éléphantine ; que la plus grande partie des forces d'Oroondate y est rassemblée ; que ce général met toutes ses espérances dans cette armée, et surtout dans ses cavaliers, bardés de fer. Ils prient en même temps Hydaspes d'entrer dans une ville qui lui appartient désormais, et d'apaiser sa colère.

Le roi ne croit pas devoir entrer, pour le moment, dans Syène. Il y envoie deux corps d'hoplites, pour s'assurer s'il n'y a pas quelque embuscade, et pour la garder, s'ils n'y trouvent point d'ennemis. Il renvoie les habitants avec les meilleures espérances : il range ensuite son armée en bataille, pour recevoir les Perses, ou aller au-devant d'eux, s'ils tardent à arriver.

Toutes ses dispositions n'étaient pas encore faites, que ses courriers viennent lui annoncer que les Perses paraissent en bon ordre. Oroondate avait fixé à Éléphantine le lieu de rassemblement de ses guerriers. A la nouvelle de l'arrivée subite des Éthiopiens, il avait été contraint de s'enfermer, avec un petit nombre de troupes, dans Syène. Environné de toutes parts de retranchements, il avait demandé et obtenu la vie, et s'était rendu coupable de la perfidie la plus noire envers Hydaspes. Il avait engagé les Éthiopiens à emmener avec eux deux Perses, sous prétexte de les envoyer à Éléphantine consulter ceux qui y étaient, et leur demander à quelles conditions il devait traiter avec l'ennemi, mais en effet pour les prévenir de se tenir prêts à combattre, lorsqu'il se serait échappé de Syène. Sa perfidie lui avait réussi. Il avait trouvé ses troupes en état de marcher, s'était mis à leur tête, et s'avancait à grandes journées, dans l'espérance de surprendre l'ennemi. Déjà il se montrait, donnant partout ses ordres, brillant de l'appareil et du faste persan. Ses armes, enrichies d'argent et d'or, étincellaient au loin. Le soleil ne faisait que de paraître, et ses rayons naissants tombant sur le visage des Perses, de leurs armes jaillissaient des

éclairs qui faisaient de la plaine un océan de lumière.

A l'aile gauche sont les Mèdes et les Perses de nation : devant sont rangés les hoplites ; ensuite viennent les archers et les frondeurs, qui, n'étant pas couverts d'une armure complète, doivent être défendus par les hoplites pendant qu'ils lanceront leurs traits. Les Egyptiens et les Libyens sont à l'aile gauche, avec toutes les troupes étrangères ; ils ont aussi avec eux des frondeurs, qui doivent se répandre çà et là, et attaquer l'ennemi en flanc. Le satrape s'est placé au centre, monté sur un char armé de faux ; à sa droite et à sa gauche est sa phalange, pour le défendre : devant lui sont ses cavaliers caparaçonnés : c'est sur eux, surtout, qu'il fonde l'espérance de la victoire.

Cette phalange est composée des guerriers les plus braves de la Perse ; c'est un rempart impénétrable à tous les efforts de l'ennemi ; voici quelles sont ses armes : les guerriers, tous d'élite, tous robustes et vigoureux, couvrent leur tête d'un casque d'une seule pièce, bien fait, qui, comme un masque, représente tous les traits de la figure humaine. Depuis le haut de la tête jusqu'au col, il enveloppe tout, excepté les yeux, dont il laisse le libre usage. Une javeline, plus longue qu'une lance, est dans leur main droite ; de la gauche, ils tiennent les rênes de leurs coursiers : à leur côté est un cimenterre. Non seulement leur poitrine, mais encore le reste de leur corps est cuirassé. Je vais décrire la structure de cette cuirasse.

On taille d'abord, en forme de tétragone, des lames de fer et de cuivre, de la largeur d'un empan ; on les adapte ensuite de manière que, dans le sens perpendiculaire et transversal, elles se couvrent les unes les autres ; des coutures faites en dessous les attachent ensemble. Cette cuirasse forme un manteau d'écailles, qui tombe sur le corps, l'enveloppe de toutes parts, sans causer la moindre douleur, et s'applique sur chaque membre, sans en gêner les mouvements : ils ont aussi des brassarts, qui prennent depuis le col jusqu'aux cuisses, mais qui n'en

couvrent point la partie intérieure, qui presse les flancs du coursier. Cette cuirasse résiste à tous les traits, garantit de toutes les blessures : un autre cuissart enveloppe aussi la jambe depuis le talon jusqu'au genou. Une armure presque semblable couvre aussi le cheval ; ses jambes sont garnies ; toute sa tête est enveloppée : de dessus son dos pend de chaque côté une cuirasse de fer, qui lui couvre les flancs : par le vide, qu'on a soin de laisser, la légèreté du coursier n'est point gênée.

Ainsi armé et caparaçonné, le cavalier, surchargé d'un si grand poids a besoin d'aide pour monter à cheval. Au moment du combat, il lâche la bride à son coursier, et fond avec la rapidité du vent sur l'ennemi : on dirait un homme de fer, ou une statue d'airain vivante. Une pique, dont la pointe dépasse la tête du cheval, est soutenue par un anneau attaché à son cou ; l'autre extrémité est suspendue au pommeau de la selle. Dans les combats, elle arme la main du cavalier, qui en la dirigeant, en seconde l'effort, et redouble la violence du coup qu'elle porte : aussi perce-t-elle tout ce qu'elle rencontre, et souvent deux ennemis ensemble.

A la tête d'une armée ainsi rangée, soutenue de cette cavalerie, le satrape marche au devant d'Hydaspe. Le fleuve est derrière, pour que les Éthiopiens ne puissent environner son armée, moins nombreuse que la leur.

Hydaspe avance à sa rencontre. A l'aile droite des ennemis, composée des Mèdes et des Perses, il oppose les habitants de Méroé, guerriers armés de toutes pièces, et accoutumés à combattre de pied ferme. Les Troglodytes, et les habitants des pays voisins des climats où naît la cinnamome, légèrement armés, vites à la course, habiles à lancer des traits, sont opposés aux frondeurs et aux archers d'Oroondate. Hydaspe, ayant appris que le général Perse mettait beaucoup de confiance dans sa cavalerie bardée de fer, se place lui-même au centre avec les éléphants chargés de tours : devant eux il range les Blemmyes et les Serres, pesam-

ment armés, et les instruit de ce qu'ils ont à faire pendant l'action.

On lève les drapeaux de part et d'autre, et on donne le signal du combat : du côté des Perses, les trompettes retentissent, et du côté des Éthiopiens les tambours et les timballes. Oroondate conduit sa phalange à l'ennemi en poussant de grands cris. Hydaspe ordonne à ses soldats de s'avancer à petits pas pour ne pas laisser ses éléphants derrière, et pour ralentir l'ardeur et amollir le choc de la cavalerie ennemie. Arrivés à la portée du trait, les Blemmyes, voyant les Perses aiguillonner leurs coursiers pour tomber sur eux, se mettent en devoir d'exécuter les ordres de leur roi : ils laissent les Serres rangés devant les éléphants pour les soutenir, s'élancent hors des rangs, et se précipitent contre cette cavalerie couverte de fer. Les Perses, les voyant s'avancer en petit nombre contre des troupes plus nombreuses et bien cuirassées, les prennent pour des insensés ; ils redoublent d'ardeur, volent à l'ennemi avec la confiance de la victoire, et persuadés qu'ils vont le renverser du premier choc. Les Blemmyes, prêts à en venir aux mains, et à la portée de la lance, se baissent tout à coup, et tous ensemble se glissent sous les chevaux. Un genou en terre, la tête et le dos sous le ventre des coursiers, ils se signalent par des prodiges inouïs : ils saisissent l'instant où les chevaux passent, pour leur percer le ventre à coups d'épée ; ces animaux, ne pouvant supporter la douleur, ne sentant plus le frein, renversent leurs cavaliers ; beaucoup même s'abattent : ces cavaliers, incapables de se remuer sans un secours étranger, étendus par terre, immobiles, sont égorgés par les Blemmyes.

Tous ceux dont les chevaux ne sont point atteints, tombent sur les Serres ; mais ceux-ci, les voyant approcher, se retirent promptement derrière les éléphants, qui leur servent comme de remparts : il se fait là un horrible carnage ; presque tous ces cavaliers y périssent : les chevaux voient paraître tout à coup les éléphants ; à la

vue de ces masses énormes et nouvelles pour eux, ils retournent en arrière, ou s'embarrassent les uns les autres, et portent le désordre dans les rangs de la phalange. Dans les tours que portent les éléphants, sont six guerriers, deux de chaque côté, armés chacun d'un arc; la partie de derrière est vide : ils ne cessent de tirer de ces tours comme d'une citadelle; l'air est obscurci de la multitude des traits qu'ils lancent. Bientôt les Éthiopiens ne visent plus qu'aux yeux des ennemis : on dirait que, sûrs de la victoire, ils ne font plus que s'exercer. Ils décochent leurs flèches avec tant de dextérité, que les Perses atteints de ces traits qu'ils portent ainsi dans leurs yeux, s'abandonnent en désordre au milieu de leurs troupes. Ceux qui sont emportés par la rapidité de leurs chevaux, vont tomber au milieu des éléphants; les uns sont renversés, foulés aux pieds par ces animaux; les autres sont immolés par les Serres et les Blemmyes, qui, sortant de derrière les éléphants comme d'une embuscade, ou les percent de leurs traits, ou les saisissent et les renversent de dessus leurs chevaux. Tous ceux qui échappent, s'enfuient à toute bride, sans faire aucun mal aux éléphants; car ces animaux, lorsqu'ils vont au combat, sont aussi couverts de fer. La nature d'ailleurs les a munis d'une peau en écailles impénétrables, dont la dureté repousse tous les traits.

Enfin, tous les autres étant mis en fuite, le satrape Oroondate lui-même, oubliant le soin de sa gloire, abandonne honteusement son char, monte sur un coursier de Nisa, et s'enfuit précipitamment. Les Égyptiens et les Libyens, qui sont à l'aile gauche, ignorant cette déroute, soutiennent le combat avec une valeur héroïque : quoiqu'ils reçoivent plus de mal des ennemis qu'ils ne leur en font, ils ne s'en défendent pas avec moins d'intrépidité. Ils ont en tête les peuples qui habitent les climats où naît le cinnamome, et qui les maltraient cruellement. Lorsqu'ils avancent, les ennemis fuient devant eux, et, tout en fuyant, les accablent d'une grêle de traits : s'ils se retirent, ils fondent sur eux; les uns, à coups de

fronde, les attaquent en flanc; d'autres, avec de petites flèches trempées dans du sang de dragon, portent une mort certaine dans leurs rangs.

Ces peuples semblent jouer avec leurs arcs, plutôt que se battre sérieusement. Leur tête est enveloppée d'un tissu, dans lequel leurs flèches sont piquées tout autour. La partie de ces flèches garnie de plumes, est dans le tissu, et les pointes, comme autant de rayons, sortent en dehors. Chaque guerrier, dans les combats, les prend à ce tissu, qui lui tient lieu de carquois. On les voit sauter, bondir légèrement, tantôt avançant, tantôt reculant, la tête ainsi couronnée de traits, et le reste du corps nu. La pointe de ces traits n'est point armée de fer. Ils tirent du dos d'un serpent un os qu'ils aiguisent, et dont ils font une flèche longue d'une coudée : peut-être même est-ce pour cela que les Grecs appellent ces traits *oïstoi*.

Les Égyptiens résistent quelque temps; ils opposent leurs boucliers à tous les traits qui pleuvent sur eux. Ce peuple est naturellement courageux, brave la mort, autant par vanité que par devoir, et craint peut-être aussi d'être puni, s'il quittait son poste. Mais, apprenant que la cavalerie caparaçonnée est détruite; qu'Oroondate a quitté le champ de bataille; que les Mèdes et les Perses, si célèbres pour leur valeur, n'ont point soutenu leur renommée contre les habitants de Méroé qu'ils avaient à combattre, et dont ils ont été bien maltraités, ils tournent aussi le dos, et prennent la fuite.

Hydaspe, du haut d'une tour, voyant ses troupes partout victorieuses, envoie de tous côtés des hérauts pour empêcher le carnage, et ordonner à ses guerriers de prendre vivants tous ceux qu'ils pourront, et de les lui amener, et surtout de prendre Oroondate. Pour exécuter les ordres de leur monarque, les Éthiopiens s'étendent à droite et à gauche, diminuant beaucoup la profondeur de leurs rangs. Les deux ailes de l'armée forment un demi-cercle, enveloppent les Perses, et ne leur laissent, pour fuir, que le côté du fleuve. Ceux-ci s'y précipitent

en foule. Les chevaux, les chars armés de faux, le tumulte, le trouble, inséparables d'une déroute, les renversent les uns sur les autres. Ils reconnaissent la folie de ce qu'ils avaient d'abord regardé comme un trait d'habileté de la part du satrape. Avant l'action, Oroondate, pour ne point être enveloppé, avait appuyé ses derrières du fleuve, et ne s'était point aperçu qu'il se fermait par là le chemin de la retraite : ce fut là qu'il fut pris. Le fils de Cybèle, Achémène, ayant appris la catastrophe arrivée à Memphis, se repentait d'avoir découvert à Oroondate des choses qu'il ne pouvait plus prouver, et cherchait à tuer le satrape au milieu du désordre et de la déroute. Il venait de le manquer, lorsqu'un trait, lancé par un Éthiopien, le punit de sa perfidie. L'Éthiopien, ne reconnaissant pas le satrape, mais voulant lui sauver la vie, selon l'ordre d'Hydaspe, fut indigné de voir un Perse, à qui l'ennemi voulait sauver la vie, tourner, par la plus noire scélératesse, ses armes contre ses compatriotes, et profiter de l'occasion d'une déroute, pour satisfaire sa vengeance particulière.

Oroondate, prisonnier, est emmené devant son vainqueur. Le monarque éthiopien, le voyant couvert de sang, près d'expirer, ordonne à ses médecins de le panser, et de le rappeler à la vie : lui-même il le console par ses discours. « Vis, lui dit-il ; ce n'est point à tes jours que j'en veux. S'il est beau de vaincre ses ennemis sur le champ de bataille, et les armes à la main, il ne l'est pas moins de les vaincre par ses bienfaits, quand ils sont terrassés. Pourquoi as-tu été perfide envers moi ? — Oui, perfide envers toi, mais fidèle envers mon roi. — A présent que tu es en mon pouvoir, quel châtiment crois-tu mériter ? — Celui que mon roi infligerait à un de tes généraux qui te serait fidèle. — Il le renverrait comblé d'éloges et de présents, s'il est vraiment roi, s'il n'est pas un tyran, et s'il veut, par ces éloges donnés à des étrangers, faire naître dans le cœur de ses sujets le désir de les imiter. Tu as été fidèle, soit ; mais il faut convenir que tu as été téméraire d'en venir aux

maines avec une armée si supérieure en nombre. — Je n'ai point été téméraire, puisque je n'ai fait que remplir les intentions de mon roi. La moindre lâcheté à la guerre est punie par lui plus que le courage n'est récompensé. Aussi je n'ai point balancé à affronter tous les dangers. Je pouvais espérer, vu les hasards innombrables de la guerre, remporter une victoire éclatante, ou après une défaite, trouver mon apologie dans mon courage et mon activité. »

Hydaspe le comble d'éloges, l'envoie à Syène, et recommande à ses médecins d'en avoir le plus grand soin. Il entre lui-même dans la ville avec l'élite de ses troupes. Tous les habitants de tout âge sortent au-devant de lui. Ils jettent sur ses guerriers des couronnes faites des fleurs qui croissent sur les bords du Nil, Tous, par des chants d'allégresse et des cris de victoire, célèbrent les louanges du monarque africain.

Lorsqu'il fut entré dans la ville, monté sur un éléphant, comme sur un char de triomphe, son premier soin fut d'offrir aux Dieux des sacrifices et de les remercier de la victoire qu'il venait de remporter. Il interrogea les prêtres sur l'origine des fêtes du Nil, et surtout ce qu'il y avait dans la ville de beau et de curieux. Ils lui montrèrent d'abord le puits qui mesure la hauteur des eaux du Nil : semblable à celui de Memphis, il est construit de même en pierres de taille. En dedans, sont gravés des caractères à une coudée de distance les uns des autres. Les eaux du Nil coulent dans ce puits par-dessous terre, baignent ces différents caractères destinés à marquer la hauteur de ses inondations. Les accroissements et la diminution des eaux, se calculent sur le nombre de ces caractères qui est apparent. Ils lui montrent aussi des cadrans solaires, dont l'aiguille à midi ne projette pas d'ombre. Au solstice d'été, les rayons du soleil tombent perpendiculairement sur Syène; la lumière, répandue partout, ne forme point d'ombre, et pénètre jusque dans la profondeur des puits.

Ces objets ne piquèrent pas beaucoup la curiosité

d'Hydaspe : on en voyait de semblables à Méroé en Éthiopie. Les prêtres célébraient alors les fêtes du Nil, qu'ils chantaient sous le nom d'Orus et de Zeidore, comme le protecteur de toute l'Égypte, le sauveur de la haute, le père de la basse; ils disaient que chaque année il apporte sur les terres des engrais, qui lui ont fait donner le nom de Nil; qu'il annonce le retour des différentes saisons; de l'été, par l'accroissement de ses eaux; de l'automne, par leur rentrée dans leur lit; du printemps, par les fleurs qui croissent sur ses rives; par la ponte des crocodiles; enfin, que le Nil n'est autre chose que l'année; que son nom en est une preuve; que les différentes combinaisons des lettres qui le composent, se montent à trois cent soixante et cinq, nombre égal à celui des jours de l'année. Ils ajoutaient encore les qualités des plantes, des fleurs, des animaux et beaucoup d'autres choses.

« C'est à l'Éthiopie, répond Hydaspe, et non à l'Égypte qu'en appartient toute la gloire. Ce fleuve que vous regardez comme un Dieu, ces engrais qu'il roule avec lui, c'est l'Éthiopie qui vous les envoie : c'est l'Éthiopie, la mère de vos divinités, qui mérite vos hommages. — Aussi l'honorons-nous, répondent les prêtres, puisque c'est d'elle que vient notre salut et notre religion. — Il faut être réservés dans vos louanges, » répliqua Hydaspe; puis il entre dans sa tente, et passe le reste du jour à se récréer, au milieu d'un repas qu'il donne aux principaux Éthiopiens, et aux prêtres de Syène. Il permit à toutes ses troupes de se livrer à la joie. Les habitants de la ville leur vendirent ou leur donnèrent une quantité prodigieuse de bœufs, de brebis, de chèvres, de porcs et du vin.

Le lendemain, Hydaspe, assis sur un trône, distribua à ses guerriers, selon leurs services, le butin pris dans la ville et dans le combat. Celui qui avait fait Oroondate prisonnier, était présent. « Demande, lui dit le roi, ce que tu désires. — Sire, lui répond le soldat, je ne demande rien. Je suis bien récompensé; j'ai obéi à tes

ordres en sauvant le général des Perses; d'ailleurs je me suis moi-même récompensé, pourvu que tu me laisses ce que je lui ai pris. » Il montre alors le ceinturon du satrape orné de diamants d'un grand prix, et qui valait plusieurs talents. Parmi ceux qui étaient présents, plusieurs s'écrient qu'une pièce pareille est au-dessus de la fortune d'un particulier, et digne d'un roi. « Qu'y a-t-il de plus digne d'un roi, répond Hydaspe en souriant, que de ne pas montrer moins de générosité qu'il ne montre d'avidité? Les lois de la guerre permettent au vainqueur de dépouiller son prisonnier; qu'il garde comme un présent de ma part, un objet qu'il aurait pu me cacher et posséder sans mon aveu. »

Ceux qui avaient pris Chariclée et Théagène se présentent ensuite : « Prince, disent-ils, le butin que nous avons pris sur les ennemis ne consiste point en diamants, en or ni en argent, richesses communes en Éthiopie, et que l'on trouve en abondance dans ton palais. C'est un jeune homme et une jeune fille, le frère et la sœur, originaires de la Grèce, dont la beauté et les grâces ne le cèdent qu'aux tiennes, et que nous t'avons déjà présentés. Daigne, prince, ne pas nous oublier dans la distribution de tes bienfaits. — Il est vrai, répond Hydaspe, vous me les avez déjà présentés; mais le trouble, le tumulte m'empêchèrent alors de les considérer. Qu'on les fasse venir; que les autres prisonniers paraissent aussi. »

Aussitôt un soldat sort de la ville, court vers ceux qui gardent le bagage de l'armée, et leur porte l'ordre du roi. On amène donc les deux prisonniers. Ceux-ci demandent à un de leurs gardes, moitié grec, moitié barbare, où on les conduit. « Le roi Hydaspe, répond le soldat, passe en revue tous les prisonniers. — Dieux sauveurs! » s'écrient-ils au nom d'Hydaspe; car ils ne savaient pas que le roi d'Éthiopie portait ce nom.

« O mon amie! dit Théagène à Chariclée, à voix basse, tu instruiras sans doute le roi de nos aventures. Voilà cet Hydaspe que tu me disais souvent être ton père.

O mon ami ! répond Chariclée, les grands événements demandent à être ménagés de longue main. Nos aventures, dont les commencements sont si compliqués, si embarrassés, ne peuvent avoir un dénouement prompt et simple. Il n'est pas de notre intérêt de découvrir tout à coup des choses sur lesquelles une longue suite d'années a répandu de l'obscurité. Ma mère Persine, d'ailleurs, dépositaire du secret de ma naissance, peut seule montrer l'enchaînement de tout ; et nous apprenons que, grâce aux Dieux, elle vit encore. — Mais si on nous immole... si Hydaspes nous vend comme prisonniers... si nous n'arrivons pas en Éthiopie... — C'est ce que nous n'avons pas à craindre : nous avons souvent entendu dire à nos gardes que l'on nous réservait pour être immolés sur les autels ; Hydaspes se gardera bien de rendre ou de faire périr des prisonniers dont il a promis le sang aux Dieux. Pour un homme religieux, c'est un crime de manquer à un vœu pareil. Si, aveuglés par la joie, nous révélons aujourd'hui ce qui nous regarde, en l'absence de ceux qui peuvent nous reconnaître et attester la vérité de nos discours, nous pourrions, sans nous en douter, aigrir, irriter Hydaspes. Ce prince pourrait regarder la majesté du trône comme insultée et outragée, si des captifs, destinés à l'esclavage, venaient, par une imposture insigne et dénuée de toute vraisemblance, se donner tout à coup pour les enfants du roi. — Mais les signes que tu as, que tu conserves toujours avec toi, prouveront que nous ne sommes point des imposteurs. — Ces signes sont des preuves pour ceux qui les connaissent, ou qui les ont exposés avec moi ; mais pour ceux qui ne les connaissent point, qui ne peuvent même les connaître, ils ne prouvent rien : peut-être même feraient-ils soupçonner notre probité, nous feraient-ils regarder comme des brigands. Quand même Hydaspes les reconnaîtrait, qui lui persuadera que je les tiens de la reine, que c'est une fille qui les a reçus d'une mère ? Théagène, le naturel d'une mère est un témoignage irréfragable. Dès la première entrevue, un sentiment secret

réveille l'amour maternel pour le fruit de ses entrailles : il ne faut donc pas négliger une circonstance, qui peut donner tant de poids à toutes les preuves que je peux apporter. »

En s'entretenant ainsi, ils arrivent devant le roi ; Ba-goas y parait avec eux. A leur vue, Hydaspes tressaille : « Dieux puissants ! dit-il, je vous implore ; » puis il réfléchit quelques instants. Les grands de sa cour, qui l'environnent, lui demandent ce qui l'occupe. « Je me rappelle, dit-il, qu'il m'est né aujourd'hui une fille semblable à celle-ci et du même âge. Je n'ai tenu aucun compte de mon songe ; mais les traits de cette jeune fille me le rappellent. » Ses courtisans lui répondent que son songe n'est qu'une image, qui représente souvent les choses à venir. Hydaspes, sans parler davantage de songe, demande aux prisonniers qui ils sont. Chariclée garde le silence, et Théagène répond qu'ils sont frère et sœur, Grecs de nation. — J'en suis charmé, réplique Hydaspes. La Grèce est un pays très bon et très beau, qui nous donne, pour remercier les Dieux de notre victoire, des victimes magnifiques et du plus heureux présage. Mais pourquoi, ajoute-t-il, en souriant à ceux qui l'environnent, un fils ne m'est-il pas né aussi en songe ? Les traits de ce jeune homme, frère de cette jeune captive, qui devait paraître avec elle devant moi, auraient dû, selon vous, se présenter aussi à mon esprit en songe. »

S'adressant ensuite à Chariclée et lui parlant en grec, langue cultivée par les Gymnosophistes et à la cour d'Éthiopie : « Et toi, dit-il, pourquoi gardes-tu le silence, et ne réponds-tu pas à mes questions ? — C'est aux autels, sur lesquels tu dois faire couler notre sang en l'honneur des Dieux, que tu me connaîtras moi et mes parents. — Où sont-ils ? — Ils sont ici et ils assisteront au sacrifice. — Elle rêve en effet, dit Hydaspes en souriant, cette fille qui m'est née en songe ; elle s'imagine que, du milieu de la Grèce, ses parents se trouveront ainsi transportés à Méroé. Qu'on prenne soin d'eux ; qu'on ne les laisse manquer de rien : ils orneront la

fête. Quel est cet autre auprès d'eux qui ressemble à un eunuque? — C'est vraiment aussi un eunuque, répond un des spectateurs : il s'appelle Bagoas ; Oroondate n'a point fait de perte plus sensible. — Qu'il suive ces captifs, reprend Hydaspes, non pour être immolé avec eux, mais pour garder cette jeune fille. Sa beauté demande qu'elle soit surveillée de près, pour qu'elle soit conservée pure et sans tache jusqu'au moment du sacrifice. La jalousie, passion naturelle aux eunuques, s'oppose à ce que les autres jouissent de plaisirs qui leur sont interdits. »

Le monarque Éthiopien continue de passer en revue et d'examiner les autres prisonniers qui défilent devant lui. Il donne comme esclaves, ceux qui le sont par état, et rend la liberté à ceux qui sont de condition libre. Il choisit dix jeunes gens et autant de jeunes filles, à la fleur de l'âge, d'une beauté remarquable, les joint à Théagène et à Chariclée, et leur réserve le même sort.

Après avoir répondu à tout le monde, il s'adresse à Oroondate qu'il avait appelé, et que l'on portait en litière. « Il ne reste plus, lui dit-il, de semences de guerre ; je suis maître de Phile et des mines de diamants, la cause de la lutte. Je n'ai point l'ambition des conquérants : mes succès ne m'enorgueillissent point ; je ne veux point profiter de ma victoire pour reculer au loin les bornes de mes états. Je me renferme dans les limites que la nature elle-même a posées entre les deux empires, les cataractes. Comme je possède actuellement ce qui m'a amené, je respecte l'équité, et je retourne dans mes états. Si tu reviens à la santé, tu garderas ton gouvernement ; tu annonceras au roi de Perse qu'Hydaspes, ton frère, t'a vaincu par son courage ; mais que sa générosité t'a rendu tout ce que tu possédais ; qu'il ne demande que ton amitié ; qu'il ne connaît point de bien plus précieux ; mais qu'il ne redoute pas la guerre, si tu veux la recommencer. Je remets aux habitants de Syène les impôts pour dix ans, et je te prie de les en exempter. »

A ces mots, tous les spectateurs poussent de grands cris : les applaudissements et les acclamations des habitants et des soldats se mêlent ensemble. Oroondate, étendant les deux bras, et les croisant, se prosterne devant lui et l'adore, contre l'usage des Perses, qui ne rendent jamais de pareils hommages à des rois étrangers. « O vous ! qui êtes ici présents, dit-il, je ne crois pas manquer aux usages, ni violer les lois de mon pays, en adorant un prince qui me rend mon gouvernement. Ma vie est entre ses mains : il est maître de mon sort ; il ne me témoigne que de la bonté, me rétablit dans ma dignité. Si je recouvre la santé, je promets d'unir les Éthiopiens et les Perses par les liens d'une amitié et d'une paix éternelles. Je promets de remplir envers les habitants de Syène les intentions d'Hydaspe ; mais si ma destinée..... Puissent les Dieux m'acquitter envers Hydaspe et toute sa famille ! »

---

## LIVRE DIXIÈME

Nous terminerons ici ce qui regarde la ville de Syène. Nous avons vu quels dangers l'ont menacée ; nous avons vu la magnanimité du héros africain la tirer des extrémités où elle était réduite.

Hydaspe fit d'abord partir la plus grande partie de son armée, et il se mit ensuite lui-même en marche pour l'Éthiopie. Il fut reconduit fort loin au milieu des acclamations et des cris de joie des habitants de Syène et des Perses. Il côtoya le Nil. Arrivé aux cataractes, il immola des victimes au fleuve et aux Dieux qui protègent les limites ; il se détourna ensuite, et s'avança à travers les terres. A son arrivée à Phile, il fit reposer ses troupes pendant deux jours ; il fit encore prendre les devants à la plus grande partie de son armée et aux

prisonniers, s'arrêta à Phile, la fortifia, y établit une garnison et partit. Il choisit deux cavaliers, qui devaient le précéder, et qui, changeant de chevaux dans chaque ville et dans chaque village, devaient porter ses ordres avec la plus grande célérité. Il leur ordonna d'aller annoncer sa victoire à Méroé, de remettre aux sages une lettre conçue en ces termes (1) :

*« Le roi Hydaspes au sacré collège. »*

« Je vous annonce la victoire que j'ai remportée sur les Perses. Mais je ne m'enorgueillis pas de mon triomphe ; je redoute trop l'inconstance de la fortune. J'ai toujours reconnu, et je reconnais aujourd'hui particulièrement la sagesse de vos conseils. Je vous invite, je vous prie même de vous assembler au lieu ordinaire ; votre présence rendra plus auguste le sacrifice, que nous offrirons aux Dieux en reconnaissance de cette victoire. »

Voici ce qu'il écrivit à Persine, son épouse.

« Nous sommes vainqueurs ; et, ce qui te touche le plus, je suis en bonne santé. Prépare une fête brillante, un sacrifice solennel, pour remercier les Dieux de notre victoire. J'ai écrit aux sages ; joins tes invitations aux miennes ; engage-les à se trouver avec toi hors la ville, dans le champ consacré aux Dieux protecteurs de l'Éthiopie, le Soleil, la Lune et Bacchus. »

« Le voilà donc, dit Persine, à la lecture de cette lettre, le voilà ce songe qui m'est apparu cette nuit ! Je me croyais enceinte ; je devenais mère ; je mettais au jour une fille devenue tout à coup belle et grande : les douleurs de l'enfantement n'étaient que les inquiétudes où me jetait cette guerre : cette fille, que je mettais au monde, n'était que l'emblème de cette victoire. Allez, répandez dans la ville cette heureuse nouvelle. »

(1) On les appelle Gymnosophistes ; ils sont les assesseurs et les conseillers du roi, qui les consulte dans toutes les affaires de l'État.

Aussitôt des coureurs exécutent cet ordre. Couronnés de lotos, qui croit sur les rives du Nil, agitant dans leurs mains des branches de palmier, ils parcourent à cheval les principaux quartiers de la ville. Leur extérieur seul annonce la victoire. La joie se répand dans Méroé. Nuit et jour, ce ne sont que danses, jeux, sacrifices offerts aux Dieux dans les maisons et dans les places publiques. On couronne les temples; l'allégresse est universelle, bien moins à cause de la victoire, que de la conservation d'Hydaspe, prince chéri de ses sujets, comme un père de ses enfants, pour sa justice, sa bonté et sa douceur.

Persine fait rassembler dans l'enceinte sacrée, au delà du fleuve, une multitude de bœufs, de chevaux, de brebis, de cailles, de griffons et d'animaux de toute espèce. Cent de chaque espèce doivent être immolés, et les autres sont destinés pour un banquet public. Elle va trouver aussi les Gymnosophistes : ils habitent un bois consacré à Pan ; elle leur remet la lettre d'Hydaspe, les exhorte à se rendre à l'invitation du roi, et, par déférence pour elle-même, à venir embellir de leur présence la cérémonie. Ils prient la reine d'attendre quelques instants. Ils se retirent dans un temple pour consulter les Dieux, selon leur coutume, sur ce qu'ils doivent faire : ils reviennent bientôt ; tous se taisent ; le chef du sacré collège, Sisimithrès, prenant la parole : « Princesse, dit-il, nous nous y rendrons ; les Dieux l'approuvent : ils nous annoncent qu'il s'élèvera du trouble et du tumulte pendant la fête ; mais l'issue en sera heureuse. Un membre de ton corps, une partie de la famille royale est perdue ; mais le destin te la fera retrouver. — « Votre présence, répond Persine, préviendra tous les malheurs et les changera en bien. Lorsque je saurai l'approche du roi, je vous en instruirai. — Tu n'as pas besoin de nous en instruire, répond Sisimithrès, il arrivera demain matin ; une lettre que tu recevras bientôt te l'apprendra. »

Persine était près de rentrer dans son palais, lorsqu'un cavalier lui remet une lettre d'Hydaspe, dans

laquelle ce prince annonce son arrivée pour le lendemain matin. Des hérauts aussitôt publient cette nouvelle dans Méroé : les hommes seuls peuvent aller au-devant du roi ; les femmes sont privées de ce plaisir ; il ne leur est pas permis d'assister aux sacrifices offerts aux plus purs et aux plus brillants des Dieux, la Lune et le Soleil. On craint que ces sacrifices ne soient souillés par quelque impureté, même involontaire. De toutes les femmes, la seule prêtresse de la Lune a droit d'y assister ; Persine est revêtue de cette dignité ; d'après l'usage et les lois de l'Éthiopie, le roi est prêtre du Soleil, et la reine prêtresse de la Lune. Chariclée devait y être, non comme spectatrice, mais comme une victime, dont le sang devait arroser l'autel de la Lune.

Tout dans la ville est en mouvement. Sans attendre le jour indiqué, les habitants passent dès le soir le fleuve Astaboras ; les uns sur les ponts, les autres dans des barques faites de roseaux. Il y en a beaucoup de répandues sur les bords du fleuve : elles abrègent le chemin à ceux qui demeurent loin des ponts. Ces barques, construites de matières légères, volent rapidement sur les flots : elles ne portent que deux ou trois hommes. On coupe un roseau en deux, et chaque côté forme une de ces barques.

Méroé, capitale de l'Éthiopie, est dans une île triangulaire formée par trois fleuves navigables : le Nil, l'Astaboras et l'Asasobas. Les eaux du Nil rencontrent un angle qui les sépare en deux bras. Les deux autres fleuves coulent de l'autre côté, se déchargent l'un dans l'autre, et tombent bientôt dans le Nil, qui les absorbe et leur fait perdre leur nom. Cette île est très vaste et semble même un continent. Elle a trois mille stades de longueur sur mille de largeur. Elle nourrit des animaux très grands, entre autres des éléphants. Elle a ses arbres et ses plantes particulières. Outre qu'elle produit des palmiers très grands, dont les fruits sont très gros et très agréables, elle produit encore de l'orge et du blé, qui s'élèvent à une telle hauteur, qu'un homme, monté

sur un cheval et même sur un chameau, peut s'y cacher. La terre y rapporte trente pour un. C'est là que croissent les roseaux dont nous avons parlé.

Pendant toute la nuit, les habitants de Méroé passent le fleuve en différents endroits, et vont fort loin au-devant de leur roi. Dans les transports de leur joie, ils le regardent comme un Dieu. Les Gymnosophistes le rencontrent à quelque distance de l'enceinte sacrée, lui donnent la main et l'embrassent. Après eux on voit Persine dans le vestibule du temple ; mais elle ne sort point de l'enceinte. D'abord ils se prosternent, adorent les Dieux, leur adressent des prières, les remercient de la victoire remportée sur les Perses et de la conservation des jours de leur monarque. Ils sortent ensuite du temple, vont s'asseoir sous une tente dans la plaine, et s'occupent du sacrifice.

Cette tente, construite avec quatre roseaux, est carrée. Chaque roseau, comme une colonne, soutient chaque côté. Le haut se replie en cintre, et, entrelacé avec les extrémités des trois autres, forme le toit. Dans une autre tente voisine, dressée sur un tertre, sont les statues des Dieux du pays, les images des héros, Memnon, Persée, Andromède, que les rois d'Éthiopie regardent comme leurs premiers ancêtres. Sur un siège plus bas, placé aux pieds de ces statues, sont assis les Gymnosophistes. En dehors, sont les troupes pesamment armées : rangées en cercle, tenant leurs boucliers droits et entrelacés les uns dans les autres, elles contiennent la multitude, et font régner la tranquillité nécessaire dans une fête si auguste.

Hydaspe, après avoir parlé au peuple, lui avoir annoncé les triomphes des armes éthiopiennes, ordonne aux prêtres de commencer le sacrifice. Trois grands autels sont élevés ; deux au Soleil et à la Lune, distingués l'un de l'autre quoique unis. D'un autre côté est celui de Bacchus. On immole à ce Dieu toutes sortes d'animaux, sans doute parce que sa puissance est reconnue et célébrée de tous les peuples. On immole au

Soleil quatre chevaux blancs, pour honorer le plus rapide des Dieux par le sacrifice du plus léger des animaux ; à la Lune, un couple de bœufs, pour honorer une déesse, qui tourne autour de la terre, par l'effusion du sang des animaux qui la cultivent.

A peine ces victimes sont-elles immolées, qu'on entend tout à coup des cris confus et tumultueux, tels qu'il s'en élève au milieu d'une multitude immense d'hommes rassemblés. « Qu'on satisfasse aux lois de nos pères, s'écrient tous les spectateurs : qu'on immole, au nom de la patrie, les victimes accoutumées : qu'on offre aux Dieux les prémices de la guerre. » Hydaspes comprend qu'ils demandent du sang humain ; mais ce sang est celui des prisonniers, et il n'est jamais répandu que dans les guerres étrangères. Il fait faire silence avec la main, leur fait entendre qu'ils vont être satisfaits, et il ordonne aussitôt d'amener ceux qui sont destinés à la mort.

Ces malheureux paraissent ; avec eux, sont Théagène et Chariclée. On leur a ôté leurs chaînes ; la frayeur, l'abattement sont peints sur leur visage. Théagène est moins consterné ; la gaieté, le sourire sont sur les lèvres de Chariclée : ses regards sont fixés sur Persine. La reine se sent émue en la voyant ; elle pousse un profond soupir : « O mon époux, dit-elle, quelle victime tu as choisie ! jamais je n'ai vu de beauté aussi accomplie : quelle majesté dans ses regards ! quel courage dans l'adversité ! que sa jeunesse attendrit mon cœur ! Hélas ! si la fille que nous avons perdue vivait encore, elle aurait à peu près cet âge. Dieux ! s'il était possible de la dérober au funeste couteau..... quel plaisir ce serait pour moi d'être servie par elle ! Peut-être l'infortunée est Grecque ; son extérieur n'est pas celui d'une Égyptienne. »

— Elle est Grecque, reprend Hydaspes ; elle doit faire connaître aujourd'hui les auteurs de ses jours ; au moins elle l'a promis ; mais elle ne le pourra. Il est impossible de la sauver. Son sort me touche ; je ne sais pourquoi

je me sens attendri : je voudrais..... mais la loi, tu le sais, veut qu'on immole un homme au Soleil, et une fille à la Lune. C'est la première prisonnière qui m'est tombée entre les mains ; c'est elle qui a été destinée la première à la mort. Il n'est pas possible de tromper le peuple, de différer le sacrifice : il ne reste pour elle qu'une ressource, c'est de monter, comme tu sais, sur le brasier, et d'être convaincue de s'être souillée par le commerce de quelque homme. La loi veut que l'on ne présente au Soleil et à la Lune que des victimes sans tache. Il n'en est pas de même des victimes offertes à Bacchus. Mais si elle est convaincue d'avoir perdu sa virginité, pourras-tu, sans te compromettre, l'admettre auprès de toi ? — Qu'elle en soit convaincue, répond Persine, peu m'importe, pourvu qu'elle soit sauvée. La guerre, la captivité, l'éloignement de sa patrie, suffisent bien pour excuser une jeune fille que sa beauté a dû exposer, plus que toute autre, à la violence. »

Ainsi parle la reine. Des larmes, qu'elle s'efforce de cacher, s'échappent de ses yeux. Hydaspe fait apporter le gril. Les enfants seuls peuvent le toucher impunément. On choisit parmi les prisonniers les plus jeunes ; on les fait sortir du temple ; on les place au milieu de l'assemblée, et on les fait monter sur ce gril les uns après les autres. A peine y posent-ils les pieds, qu'ils sentent les atteintes de la flamme ; quelques-uns même n'en peuvent supporter les approches. Ce gril est formé de barres d'or, qui se coupent transversalement : il est uniquement destiné à cet usage. Quiconque est souillé ou même parjure, se sent brûler aussitôt qu'il pose les pieds dessus, tandis que l'innocence et la vertu le foulent impunément. Tous ceux qui y montent, excepté deux ou trois Grecques, dont le fatal foyer atteste la pureté, sont destinés à être immolés sur l'autel de Bacchus. Théagène y monte à son tour, et sa vertu est hautement reconnue. L'admiration que sa beauté, son port, avaient d'abord excitée, redouble, lorsqu'on voit qu'à la fleur de l'âge il n'a point encore goûté les plai-

sirs de l'amour : dès ce moment sa mort est arrêtée.

« Les voilà donc, dit-il à Chariclée à l'oreille, les voilà, les récompenses que l'on destine en Éthiopie à la vertu ! Une mort funeste est le prix de la chasteté. Pourquoi donc ne pas te faire connaître ? qu'attends-tu ? qu'on nous immole. Parle, je t'en conjure ; lève le voile qui couvre ton berceau. Si tu te fais reconnaître, et que tu demandes ma vie, peut-être l'obtiendras-tu : au moins sauve-toi, si tu ne peux me sauver ; que je sache tes jours hors de danger, et je recevrai le coup de la mort sans regret.

— Il approche, répond Chariclée, le moment critique : mon sort est dans la balance du destin. En même temps, elle tire d'une petite besace, qu'elle porte avec elle, sa robe de prêtresse apportée de Delphes, et s'en revêt. Cette robe est un tissu brillant d'or et de pourpre ; sa chevelure flotte sur ses épaules ; elle semble remplie de l'esprit de quelque divinité : elle court, s'élançe sur le gril, y reste quelque temps, sans ressentir aucune douleur. Exposée ainsi aux regards de cette multitude, sa beauté n'en paraît que plus éblouissante : on la prendrait pour l'image d'une Déesse, plutôt que pour une mortelle.

Tous les spectateurs sont frappés d'étonnement. Un bruit sourd et confus, expression de la surprise, se fait entendre. Les uns voient avec admiration tant de pureté jointe à tant de charmes ; les autres sont fâchés qu'elle soit sans tache. Quoique religieux, ils la verraient avec plaisir sauver sa vie par quelque artifice : Persine surtout est pénétrée de douleur. « Fille malheureuse, dit-elle à Hydaspé, fille infortunée, qui s'enorgueillit encore de ce qui la perd, et qui va descendre dans le tombeau au bruit des éloges prodigués à la sublimité de sa vertu ! Mais qu'arriverait-il ?... — Tes instances, répond Hydaspé, sont vaines ; ta compassion est inutile. Elle ne peut échapper ; il semble que, depuis longtemps, les Dieux eux-mêmes se la réservent, à cause de l'excellence de sa vertu. » S'adressant ensuite

aux Gymnosophistes : « Pourquoi donc, leur dit-il, puisque tout est préparé, ne commencez-vous pas le sacrifice? — Hélas ! lui répond Sisimithrès en grec, pour ne point être entendu de la multitude, nos regards jusqu'ici et nos oreilles n'ont été que trop souillés ; nous allons nous retirer dans le temple, pour ne pas être témoins de cet horrible sacrifice, que nous n'approuvons point, que nous ne croyons point agréable aux Dieux. Nous voudrions empêcher d'immoler même des animaux, persuadés que les prières et l'encens suffisent pour apaiser le Ciel. Mais toi, demeure. Tu ne peux douter que la présence du roi ne soit nécessaire pour contenir la fougue de la multitude. Achève ce sacrifice impie, que les antiques lois de l'Éthiopie rendent indispensable ; mais prends garde d'avoir besoin, par la suite, d'expiation ; car je ne crois pas qu'il s'achève. Je ne puis douter que le Ciel ne protège ces jeunes gens. Cette brillante lumière qui les environne, m'annonce que quelque Dieu veille sur eux. » En achevant ces mots, il se lève avec les autres sages, et se dispose à se retirer.

Pendant Chariclée descend de dessus le foyer, et va se jeter aux pieds de Sisimithrès. Ses gardiens, persuadés qu'elle va le conjurer de la soustraire au glaive, veulent la retenir, mais inutilement. « O le plus sage des hommes ! dit-elle, arrête ; j'ai un différend à vider avec le roi et la reine : vous seuls, dit-on, êtes juges dans de pareilles causes. Prononcez donc ici ; il s'agit de ma vie. Vous allez voir que je ne puis, que je ne dois pas être immolée. » Les Gymnosophistes se rendent avec joie à sa demande. « Prince, dit Sisimithrès, entends-tu l'appel de cette étrangère ? » Hydaspe aussitôt se mettant à rire : « Quel jugement réclame-t-elle, dit-il, et à quel sujet ? quels rapports entre nous deux peuvent y avoir donné lieu ? — Son discours va nous le faire voir. — Mais ceci paraîtra moins un jugement qu'un outrage : un roi entrer en discussion avec sa captive ! — La justice ne connaît point toutes ces distinctions. Il n'est qu'un roi pour elle ; c'est celui qui l'a de

son côté. — La loi vous établit juges des différends qui naissent entre le roi et ses sujets, et non entre le roi et les étrangers. — Aux yeux des sages, la personne ne fait point la justice, mais le droit. — On ne peut douter qu'elle n'extravague : près de voir couper le fil de ses jours, elle ne cherche qu'à en prolonger la durée de quelques instants. Cependant qu'elle s'explique, puisque Sisimithrès le juge convenable. »

Chariclée est pleine d'espérances : elle ne doute point qu'elle n'échappe au péril qui la menace ; mais sa joie redouble en entendant le nom de Sisimithrès. C'était lui qui l'avait enlevée, lorsqu'elle était exposée, qui l'avait remise à Chariclès, il y avait dix ans, lorsqu'il avait été envoyé en ambassade vers Oroondate à Catadupe, pour redemander les mines de diamants. Il était dès lors un des Gymnosophistes ; mais à l'époque où nous sommes, il se trouvait le chef de cet auguste corps. Chariclée, séparée de lui à l'âge de sept ans, ne se rappelait point ses traits ; mais son nom lui était connu : elle se flatte donc de trouver en lui des lumières qui dissiperont les ténèbres qui couvrent sa naissance, et la feront reconnaître. Élevant les mains au ciel, et parlant assez haut pour être entendue de tout le monde : « Soleil, dit-elle, toi le père de mes aïeux ; et vous, Dieux, héros, que nous comptons parmi nos ancêtres, je vous atteste ici que je ne vais parler que le langage de la vérité. Je vous implore ; la justice est de mon côté : Prince, la loi l'ordonne-t-elle d'immoler des Éthiopiens ou des étrangers ? — Des étrangers. — Eh bien ! cherche une autre victime. Tu vas voir que je suis Éthiopienne, née dans ce pays. » Hydaspe, étonné, l'accuse d'imposture. « Quoi ! reprend Chariclée, tu es étonné ! mais tu vas l'être encore davantage. Non seulement je suis Éthiopienne, mais encore des liens très étroits m'attachent à la famille royale. » Hydaspe rejette avec mépris des discours qu'il regarde comme l'expression du délire. « O mon père ! continue Chariclée, cesse d'outrager ta fille. » A ces mots, le roi, non content de la mépriser,

commence à s'irriter; il se croit insulté par ces paroles. « Sisimithrès, dit-il, tu vois quelle est ma patience. Chercher à se soustraire à la mort par une imposture aussi grossière, n'est-ce pas le comble de la folie? Elle vient tout à coup, comme sur un théâtre, se donner pour ma fille, moi qui n'ai jamais été assez heureux pour avoir des enfants. Une seule fois, hélas! j'ai appris en même temps la naissance et la mort d'un enfant dont j'étais le père. Qu'on l'emmène aux autels, et que le sacrifice commence. »

— Non, s'écrie Chariclée, personne ne m'emmènera jusqu'à ce que ces juges aient prononcé : ceci n'est pas donner ton avis, c'est juger. La loi peut t'ordonner d'immoler des étrangers ; mais ni la loi, ni la nature ne permettent à un père d'immoler ses enfants : les Dieux t'obligeront aujourd'hui à me reconnaître pour ta fille. Il est deux sortes de preuves bien authentiques devant les tribunaux ; l'une est celle qui résulte des écrits, et l'autre est celle qui est appuyée sur des témoignages : ces deux sortes de preuves se réunissent ici en ma faveur. J'invoque ici le témoignage, non pas d'un homme du peuple, mais le témoignage de notre juge lui-même ; et le témoignage d'un juge est une preuve bien forte. Cet écrit vous apprendra quels liens nous unissent l'un à l'autre. »

En même temps, elle tire la bandelette qui lui ceint les reins, la développe et la porte à la reine. A cette vue, Persine reste muette, interdite : ses regards se portent alternativement sur cette bandelette et sur Chariclée : elle tremble, elle frémit ; la sueur ruisselle sur tout son corps : elle est au comble de la joie ; mais cette joie est altérée par les plus vives inquiétudes : elle redoute les soupçons, l'incrédulité même d'Hydaspe ; elle redoute sa colère et sa vengeance. Hydaspe, la voyant interdite, et dans de si terribles angoisses : « Princesse, dit-il, qu'as-tu? Pourquoi cette bandelette fait-elle sur toi une telle impression? — O toi ! répond Persine, toi, mon roi, mon maître et mon époux... Je

ne puis l'en dire davantage; prends et lis : cette bandelette t'apprendra tout. » Elle la lui donne aussitôt, le regarde, baisse les yeux et se tait.

Hydaspe la prend, invite les Gymnosophistes à s'approcher, à lire avec lui. Il s'étonne, et voit Sisimithrès partager sa surprise; il voit se peindre sur son visage les différentes agitations de son âme; il le voit promenant ses regards sur la bandelette et sur Chariclée. Enfin il apprend l'exposition et la cause de l'exposition de sa fille. « Je ne puis douter, dit-il, que je n'aie donné le jour à une fille. La reine me dit alors qu'elle était morte; je vois aujourd'hui qu'elle a été exposée; mais qui l'a prise? qui l'a sauvée? qui l'a nourrie? qui l'a transportée en Égypte? Cet homme-là ne serait-il pas aussi prisonnier? qui m'assurera que c'est ma fille, qu'elle n'a point péri, lorsqu'elle a été exposée? Quelqu'un ne pourrait-il pas avoir trouvé ces objets, et ne voudrait-il pas profiter aujourd'hui d'une si heureuse rencontre? Je crains que la fortune ne m'en impose; que quelque divinité, revêtue des traits de cette jeune personne, comme d'un masque, ne veuille me leurrer du plaisir d'être père, et ne m'amène ici un enfant qui n'est pas le mien, pour l'asseoir après moi sur mon trône. Cette bandelette donne à tout un air de vérité. »

Sisimithrès alors prenant la parole : « Je vais, dit-il au roi, lever ta première difficulté. Celui qui a trouvé ta fille exposée, qui l'a emportée, qui l'a nourrie secrètement, qui l'a portée en Égypte, c'est moi, et cela, quand tu m'y as envoyé en ambassade. Tu sais, ajoute-t-il, que nous nous faisons un scrupule de trahir la vérité. Je reconnais cette bandelette, sur laquelle tu vois tracées ces lignes en caractères royaux; tu ne peux avoir aucun doute sur l'auteur; tu ne peux méconnaître la main qui les a tracées : c'est celle de la reine elle-même. Avec elle, étaient encore exposés d'autres objets que je donnai à un Grec, entre les mains duquel je remis ta fille, et dont l'âme me parut honnête et vertueuse.

— Rien n'est perdu, répond Chariclée; et aussitôt elle montre le collier. A cette vue, l'étonnement de Persine redouble; Hydaspe lui demande quels sont ces objets; si elle a encore quelque nouvel éclaircissement à donner. Elle répond qu'elle les reconnaît, mais que c'est dans son palais qu'elle veut tout examiner. » Hydaspe est dans une extrême perplexité. « Ces indices, reprend Chariclée, je les tiens de ma mère; mais cet anneau vient de toi; et elle lui montre sa pantarbe. » Hydaspe reconnaît le présent qu'il avait fait à Persine, lorsqu'il briguait sa main. Il est bien vrai, dit-il, que cet anneau vient de moi; mais quoiqu'il soit entre tes mains, il ne prouve pas que tu es ma fille. La couleur de ta peau, surtout, semble démentir une origine éthiopienne.

— L'enfant que je recueillis alors, répond Sisimithrès, était blanc; le temps où je le trouvai, s'accorde parfaitement bien avec son âge : dix-sept ans remplissent exactement l'espace qui s'est écoulé depuis son exposition. Je reconnais aujourd'hui en elle le même regard, les mêmes traits, la même beauté éblouissante. Tout en elle nous montre aujourd'hui ce qu'elle promettait alors.

— Ces raisons, réplique Hydaspe, sont plausibles; mais elles ont plus de poids dans la bouche d'un défenseur ardent, que dans celle d'un juge. Prends garde qu'en dissipant un nuage, tu n'en élèves un autre, qui obscurcira la vertu de la reine, et que tu ne pourras dissiper. Comment, tous deux Éthiopiens, avons-nous mis au jour un enfant blanc? » Sisimithrès le regardant d'un œil de pitié, et avec un sourire ironique : « Je ne sais, lui dit-il, ce que tu prétends. Tu me reproches de prendre la défense de cette jeune fille; mais je ne fais que remplir mon devoir : le véritable juge parmi nous, est celui qui défend la justice. N'est-ce pas te servir plus que cette jeune personne, que de te la faire reconnaître, avec le secours du ciel, pour ta fille, que de défendre à la fleur de l'âge, après qu'elle a échappé à

tant de dangers, celle que j'ai sauvée à sa naissance ? Décide de nous ce qu'il te plaira ; tout nous est indifférent : l'opinion des hommes n'est point la règle de notre conduite. Attachés invariablement à la justice et à la vertu, nous ne sommes jaloux que du témoignage de notre conscience. Cette bandelette révèle tout le mystère de la couleur de ta fille ; Persine elle-même se justifie. Pendant que tu remplissais envers elle les devoirs de mari, ses yeux se sont arrêtés sur Andromède, dont les traits, par la force de l'imagination, se sont retracés sur l'enfant qu'elle a conçu. Veux-tu encore d'autres preuves ? Prends le tableau ; considère l'image d'Andromède, et tu retrouveras une ressemblance parfaite entre l'héroïne et cette jeune personne. »

On apporte aussitôt l'image d'Andromède ; on la place vis-à-vis Chariclée : de toutes parts retentissent des acclamations. Ceux qui comprennent ce qui se dit et se fait, en instruisent les autres ; tous sont frappés de la parfaite ressemblance. Hydaspe lui-même ne doute plus ; il reste longtemps muet, immobile de surprise et de plaisir. « Ce n'est pas tout, reprend Sisimithrès, il s'agit ici de la royauté, de la succession au trône, et surtout de la vérité. Jeune fille, découvre ton bras : il était marqué au-dessus du coude d'une tache noire, qui en relevait encore la blancheur ; cette tache atteste ton origine. » Chariclée découvre son bras gauche. On voit une tache noire comme de l'ébène briller sur une peau aussi blanche que l'ivoire. »

La reine n'est plus maîtresse d'elle-même : elle s'élançe tout à coup de son trône ; elle se précipite dans les bras de Chariclée, la presse contre son sein, l'arrose de ses larmes. Dans les convulsions de sa joie, des sons plaintifs et sourds s'échappent de sa poitrine oppressée. Souvent un plaisir excessif a des suites funestes : peu s'en faut qu'elle ne tombe avec Chariclée. Hydaspe, à la vue de son épouse en larmes, est attendri : aussi ému qu'elle, il la regarde cependant d'un œil sec et immobile ; il fait effort sur lui-même pour retenir ses pleurs ;

il se livre au dedans de lui un combat violent entre la tendresse paternelle et la fermeté, qui se disputent son âme. Enfin, après une lutte longue et violente, la nature l'emporte : il prouve qu'il est père, et qu'il en a les sentiments. Il relève Persine, tombée entre les bras de Chariclée, qu'elle presse contre sa poitrine : on le vit même embrasser Chariclée ; des larmes paternelles coulent de ses yeux. Cependant il n'oublie pas le sacrifice : il s'arrête quelques instants. Il voit le peuple partager son émotion ; il le voit, ivre de joie, compléter cette scène touchante, par les larmes qu'il répand. De grands cris s'élèvent jusqu'au ciel. En vain les hérauts commandent le silence : ils ne sont point entendus. Cependant, au milieu du trouble, les intentions de cette multitude ne s'expliquent pas assez clairement. Enfin le roi, étendant la main, fait signe au peuple agité de se calmer, et lui adresse ce discours :

« Les Dieux, comme vous le voyez et l'entendez, me déclarent père, contre mes espérances. Des preuves multipliées ne me permettent pas de douter que cette jeune fille ne soit la mienne ; mais tel est mon amour pour vous et pour la patrie, que j'oublie les intérêts de ma maison, les liens du sang, tous les avantages que m'offrent une pareille reconnaissance, et que je suis prêt à l'immoler aux Dieux pour vous. Je vois les larmes couler de vos yeux ; je vois vos cœurs émus de compassion pour un âge si tendre, déplorant la mort prématurée de ma fille ; le rejeton de ma famille, que depuis longtemps j'attends inutilement. Il faut cependant se résoudre à satisfaire à la loi de nos pères, quand même ce serait contre votre gré : il faut sacrifier l'intérêt particulier au bien public. Les Dieux prennent-ils donc plaisir à me montrer et à m'enlever ma fille en même temps ? Je l'ai pleurée à sa naissance, et quand je la retrouve, ce n'est encore que pour la pleurer. Veulent-ils, après l'avoir arrachée du sein de sa patrie, l'avoir transportée à l'extrémité de la terre, et l'avoir ramenée, par une suite de miracles, comme prisonnière,

veulent-ils que son sang coule sur leurs autels ? Si vous l'exigez, j'immolerai, lorsque je la reconnais pour ma fille, celle dont j'ai épargné la vie, lorsqu'elle était mon ennemie, celle que j'ai respectée tant qu'elle n'a été que ma captive. Je ne montrerai point une faiblesse, bien pardonnable cependant dans un père. Vous ne me verrez point vous supplier de me pardonner, d'oublier pour aujourd'hui, en faveur de la nature, les lois de notre pays, exciter en vous une compassion d'autant plus juste, que vous pouvez offrir aux Dieux d'autres victimes. Plus vous êtes sensibles à mes maux, plus vous vous intéressez à ma situation, plus je dois faire pour vous et être insensible à mes propres douleurs, à la désolation de l'infortunée Persine, à qui le même jour rend et enlève son premier enfant. Calmez votre douleur, cessez de verser sur votre roi des larmes stériles : ne nous occupons que du sacrifice. Et toi, ma fille, c'est la première et la dernière fois que je t'appelle de ce nom. Hélas ! ta beauté est inutile ; c'est en vain que tu as retrouvé les auteurs de tes jours : ta patrie t'est plus cruelle que les pays étrangers ; tu as trouvé des sauveurs chez les autres peuples, et parmi tes compatriotes, tu ne trouves que des meurtriers. Ne me déchire point le cœur par tes gémissements ; déploie aujourd'hui toute la force de ton âme ; montre que le sang des rois coule dans tes veines ; suis ton père. Hélas ! ce n'est pas pour l'hyménée qu'il va te parer ; ce n'est pas dans la chambre nuptiale, dans les bras d'un époux qu'il te conduit ; c'est une victime qu'il orne pour l'immoler. Sur les autels vont brûler les torches sacrées, au lieu des flambeaux de l'hymen ; cette tendre jeunesse, cette beauté si éblouissante, vont expirer sous le couteau sacré. O Dieux ! protégez-nous ; pardonnez-moi les paroles funestes, qu'un intérêt aussi cher aurait pu me faire prononcer : c'est mon sang que je vais répandre. »

En achevant ces mots, il saisit Chariclée, et feint de la conduire aux autels. Mais la nature lui parle ; sa voix retentit fortement au fond de son cœur : il craint lui-

même que la multitude n'ait pas compris le sens de son discours, et qu'elle ne lui laisse achever le sacrifice. L'assemblée est émue; le peuple ne peut soutenir le spectacle de Chariclée emmenée aux autels. Tous s'écrient d'une voix unanime : « Sauve ta fille; épargne ton sang : sauve celle que les Dieux ont sauvée. Nous sommes contents : la loi de nos pères est accomplie. Nous reconnaissons en toi un roi; reconnais-y un père : les Dieux nous pardonneront. Ce serait nous rendre coupables que de nous opposer à leurs desseins. Respectons une vie qu'ils ont conservée. O toi! le père de ton peuple, sois aussi le père de tes enfants! » Telles sont les paroles, et d'autres semblables, qui, de tous côtés, viennent frapper les oreilles du roi. On retient Chariclée : on menace d'employer la force; on demande que l'on apaise les Dieux par d'autres sacrifices.

Hydaspe se laisse fléchir : cette violence avait trop de charmes, pour qu'il opposât une plus longue résistance. Il cède donc aux transports de cette multitude, qui, par des acclamations et des cris redoublés, s'abandonne aux éclats de la joie la plus excessive, et se rassasie du plaisir d'applaudir. Il attend que le calme se rétablisse de lui-même. Il s'approche alors plus près de Chariclée : « Ma fille, lui dit-il, les signes de reconnaissance que tu portes, le témoignage du sage Sisimithrès, la faveur des Dieux surtout, tout annonce que tu es ma fille. Mais quel est ce jeune homme pris avec toi, réservé avec toi pour être immolé, actuellement auprès des autels, où il attend le coup fatal? Pourquoi l'appelais-tu ton frère, quand vous fûtes amenés tous deux Syène? Sans doute que nous ne trouverons pas un fils en lui. Persine n'a été mère qu'une fois. »

Chariclée rougit, baisse les yeux : « J'ai feint qu'il était mon frère, dit-elle, mais par nécessité. Comme il est homme, il dira mieux que moi quel il est; il craindra moins que moi de s'expliquer. » Hydaspe ne comprend point le sens de cette réponse. « Pardonne-moi, ma fille, lui répond-il, si ma demande indiscrete a blessé

ta pudeur et fait rougir ta vertu. Va dans cette tente auprès de ta mère; dédommage-la aujourd'hui de ce qu'elle souffrit à ta naissance; qu'elle jouisse du plaisir de te voir : console-la par le récit de tes aventures. Je vais m'occuper du sacrifice, chercher une jeune fille qui puisse te remplacer, pour l'immoler avec ce jeune homme. »

Un gémississement s'échappe du sein de Chariclée. L'annonce de la mort de Théagène lui pénètre l'âme. Quoique la vivacité de son amour ne soit guère capable des ménagements que demandent les circonstances, cependant la nécessité la contraint de se faire violence; et, pour arriver à son but : « O mon maître, dit-elle, tu n'as pas besoin de chercher de jeune fille : le peuple aujourd'hui fait grâce à mon sexe; mais s'il demande une victime de chaque sexe, il te faut non seulement chercher une jeune fille, mais encore un jeune homme, ou ne chercher ni l'un ni l'autre, mais m'immoler moi-même. — Que dis-tu? reprend Hydaspe; que signifie ce langage? Ma destinée, réplique Chariclée, est de vivre et de mourir avec ce jeune homme. » Hydaspe, ne comprenant encore rien à ces paroles : « Ma fille, lui dit-il, je loue la bonté de ton cœur. La pitié te parle en faveur d'un jeune Grec de ton âge, prisonnier avec toi, dont tu t'es fait un ami dans tes longs voyages. Tu veux sauver ses jours; mais tu ne peux le dérober au trépas. D'ailleurs, ce serait un sacrilège d'enfreindre tout à fait la loi de nos pères, et de n'immoler aucune victime : le peuple lui-même ne le souffrirait pas; ce n'est que par une faveur spéciale des Dieux qu'il a consenti à te laisser la vie.

— Prince, répond Chariclée (car je ne sais si je puis encore t'appeler mon père) si la faveur des Dieux a sauvé mon corps, cette même faveur devrait bien aussi sauver mon âme; ils savent quelle est mon âme; puisque eux-mêmes l'ont ainsi ordonné; mais si le destin s'y oppose absolument; s'il faut que le sang de ce jeune étranger soit répandu, accorde-moi une grâce;

laisse-moi frapper la victime ; laisse-moi, le fer à la main, signaler mon courage aux yeux des Éthiopiens. »

Hydaspe s'étonne à ces paroles. « Je ne puis comprendre, dit-il, l'étrange changement qui vient de s'opérer dans ton âme. Tout à l'heure tu voulais sauver cet étranger, à présent tu veux lui ôter la vie de ta propre main, comme s'il était ton ennemi ; mais je ne vois dans cette action rien de grand, rien d'illustre ni pour ton sexe, ni pour ton âge. Mais il y a encore un autre obstacle insurmontable. Les lois de nos ancêtres ne permettent qu'aux prêtres d'immoler les victimes destinées au Soleil et à la Lune ; tous même n'ont pas ce droit indistinctement. Une femme seule peut immoler les victimes destinées au Soleil, et une femme mariée, celles qui sont destinées à la Lune. Comme vierge, tu ne peux obtenir une demande aussi extraordinaire. — Ceci n'est pas un obstacle, dit Chariclée à la reine, en lui parlant à l'oreille. Il est un homme qui peut le lever, si tu y consens. — Sans doute, répond la reine en souriant, nous y consentirons ; nous te marierons bientôt ; nous te choisirons, avec l'aide des Dieux, un époux digne de toi et de nous. — Il n'est pas besoin d'en choisir un, réplique Chariclée : j'en ai un. » Elle allait tout révéler ; le moment critique, le danger que courent les jours de Théagène, allaient lui faire franchir les bornes de la pudeur ; mais Hydaspe, hors de lui-même, s'écrie : « Dieux ! toujours quelque amertume est mêlée à vos faveurs ; c'est ainsi que vous altérez aujourd'hui la douceur d'un bienfait si inespéré. Vous me rendez une fille que je n'espérais plus revoir ; mais vous me la rendez presque folle ; car n'y a-t-il pas de la folie à dire des choses si peu d'accord entre elles ? Elle appelle son frère, un jeune homme, qui ne l'est point. Je lui demande quel est ce frère, cet étranger ; elle me dit qu'elle ne le connaît point ; et cet étranger, qu'elle ne connaît point, elle veut le sauver comme son ami : ne pouvant le sauver, elle veut l'immoler elle-même comme son plus cruel ennemi. Je lui représente qu'elle ne le peut, que c'est

un droit réservé exclusivement à une femme qui a un époux : elle répond qu'elle en a un, et ne le fait point connaître ; mais comment en aurait-elle ? L'épreuve du foyer ne démontre-t-elle pas que jamais elle n'a eu commerce avec aucun homme ? Cette épreuve peut-être, infaillible pour les Éthiopiennes, ne l'est point pour elle. Quoiqu'elle n'ait point senti les atteintes de la flamme, peut-être ne se glorifie-t-elle que d'une fausse vertu ; peut-être elle seule peut-elle mettre en même temps les mêmes personnes au nombre de ses amis et de ses ennemis ; se donner pour frères et pour époux, ceux qui ne le sont pas. Princesse, dit-il en s'adressant à la reine, entre sous cette tente, rappelle ta fille à la raison ; soit que quelque Dieu, descendu au milieu des victimes, soit que la joie excessive, causée par un bonheur aussi inespéré, la lui ait fait perdre. Je vais donner des ordres, faire chercher une victime pour la remplacer : je vais, en attendant qu'elle soit trouvée, donner audience aux ambassadeurs, recevoir les présents qu'ils m'apportent, pour me féliciter de ma victoire. »

En parlant ainsi, Hydaspe monte sur un trône élevé près de la tente où est la reine. Il ordonne d'introduire les députés avec les présents qu'ils apportent. Harmonias, l'introducteur, lui demande s'il faut faire paraître tous les ambassadeurs ensemble, ou les uns après les autres. Le roi lui ordonne de les appeler les uns après les autres, pour rendre à chacun les honneurs qu'il mérite. « Prince, répond le héraut, le premier qui va paraître est ton neveu Méroëbe ; il vient d'arriver, et il attend auprès de l'enceinte qu'on l'appelle. — Pourquoi, répond Hydaspe avec aigreur, ne m'as-tu pas averti sur-le-champ : tu sais que c'est un roi et non un ambassadeur, le fils de mon frère, mort depuis peu. Tu sais que je l'ai mis sur le trône, et qu'il me tient lieu de fils. — Prince, répond Harmonias, je le sais ; mais je sais aussi que le devoir d'un introducteur est de saisir l'occasion favorable ; que c'est un point très délicat ; excuse-moi : je n'ai pas voulu troubler le plaisir que tu avais à l'en-

tretenir avec les princesses. — Qu'il paraisse au moins à présent, réplique Hydaspé. » Le héraut court, exécute l'ordre et revient.

Bientôt on voit paraître Méroëbe, jeune prince d'une grande beauté, âgé de dix-sept ans : il entre dans la classe des adolescents. Il paraît, par sa haute stature, au-dessus de presque tous les spectateurs. Une garde brillante l'accompagne : les soldats éthiopiens, rangés autour de leur roi, saisis d'admiration et de respect, lui ouvrent un passage au milieu d'eux. Hydaspé lui-même descend de son trône, va au-devant de lui, l'embrasse avec une tendresse vraiment paternelle, le place auprès de lui, et, lui prenant la main : « Mon fils, lui dit-il, tu arrives bien à propos ; tu vas offrir avec moi un sacrifice aux Dieux, pour les remercier de ma victoire, et célébrer en même temps un hyménée. Les Dieux et les héros nos ancêtres, me font retrouver à moi une fille, et à toi une épouse. Tu apprendras dans la suite un événement si extraordinaire ; mais en attendant, si tu as quelque affaire importante à traiter, parle. »

Au mot d'épouse, Méroëbe rougit de plaisir et de pudeur. Sa peau noire se teint d'un léger incarnat, comme on voit une faible étincelle briller au milieu d'un tourbillon de fumée. « Mon père, dit-il, après quelques moments de silence, les autres ambassadeurs, pour te féliciter d'une victoire si éclatante, t'apportent ce qu'ils ont de plus précieux. Tu es intrépide dans les combats ; tu as remporté le prix de la valeur : je veux te faire un présent analogue à tes qualités. Je t'amène un homme si terrible dans les combats, si accoutumé à répandre le sang de ses ennemis, qu'il n'a point encore trouvé d'antagoniste digne de lui. A la lutte, au pugilat, personne ne peut lui résister. » Il fait alors un signe et appelle ce redoutable athlète. Celui-ci s'avance au milieu de l'assemblée, et se prosterne devant Hydaspé. Sa taille est si gigantesque, que, prosterné aux pieds du roi, il paraît presque aussi grand que ceux qui sont assis sur des sièges élevés. Bientôt il met bas sa robe, reste

debout, nu, et défie au combat quiconque veut se mesurer contre lui, soit avec des armes, soit sans armes. Comme personne ne se présente, malgré les invitations réitérées que fait le héraut par l'ordre du roi : « Je vais, lui dit le prince, te faire un présent digne de ta valeur; » et il lui fait donner un éléphant très grand et déjà âgé. L'athlète satisfait, emmène l'animal.

Le peuple applaudit par de grands cris à l'action du roi, et se venge de la supériorité de l'athlète par des sarcasmes, qu'il lance sur sa vanité et son orgueil.

On voit paraître ensuite les députés des Serres. Ils présentent deux robes, l'une teinte en écarlate, l'autre d'une blancheur éblouissante : toutes deux sont tissues des fils de ces vers admirables qu'on trouve dans leur pays. Hydaspe accepte leurs présents, et accorde à leurs prières la liberté de quelques-uns de leurs compatriotes, détenus dans les fers et condamnés à mort.

Viennent après les députés de l'Arabie heureuse. Ils apportent une grande quantité de feuilles odoriférantes, de cinnamome, de toutes les plantes dont abonde leur pays. Tout en est parfumé.

Les députés des Troglodytes sont admis après eux. Ils offrent une fourmillère d'or, une paire de griffons, dont les rênes sont de même métal.

Les Blemmyes se présentent ensuite. Ils ont une couronne de flèches, dont la pointe est d'os de dragon : « Prince, disent-ils, nos présents ne sont pas aussi riches que ceux des autres députés ; mais ils ne l'ont pas été inutiles sur les bords du Nil contre les Perses, et toi-même tu peux l'attester. — Ils sont plus précieux à mes yeux, répond Hydaspe, que les dons les plus riches : c'est à eux que je suis redevable des autres. » Il leur permet en même temps de demander ce qu'ils désirent : ils demandent une diminution d'impôts ; le roi les leur remet tous pour dix ans.

Presque tous les ambassadeurs avaient été entendus, et avaient reçu du monarque éthiopien des présents égaux à ceux qu'ils lui avaient apportés ; la plupart

même en avaient reçu de plus magnifiques. Les derniers qui parurent, étaient les députés des Axiomites : ces peuples ne sont point tributaires mais amis et alliés d'Hydaspe; ils viennent le féliciter de ses triomphes, et lui offrent, entre autres présents, un animal d'une espèce et d'une forme extraordinaires et surprenantes.

Il est de la grandeur d'un chameau; sa peau est mouchetée et nuancée de taches de différentes couleurs : la partie postérieure jusqu'au ventre, rampe contre terre, et ressemble à celle d'un lion; mais les épaules, les pieds de devant, la poitrine n'ont aucune proportion avec ses autres membres : sur la partie antérieure s'élève un cou mince, et qui se prolonge comme celui d'un cigne; sa tête, semblable à celle d'un chameau pour la forme, est presque deux fois grosse comme celle d'un oiseau de Libye : ses yeux terribles semblent teints de sang. Il ne marche point comme les autres animaux terrestres; il ne saute point comme les poissons; il n'avance point les pieds alternativement les uns après les autres : les deux jambes du côté droit avancent en même temps; celles du côté gauche ensuite : tout son corps se balance lorsqu'il marche. Il est très agile, et si bien apprivoisé qu'il se laisse conduire avec une petite corde passée autour du col : docile aux volontés de son maître, il entend ses moindres signes et y obéit à l'instant. A la vue de cet animal, la multitude est frappée d'étonnement. Il emprunte son nom de sa forme, et le peuple l'appelle caméléopardalis (girafe).

Cependant il s'élève un tumulte affreux au milieu de l'assemblée. Auprès de l'autel de la Lune, étaient deux taureaux; auprès de celui du Soleil, quatre chevaux blancs destinés à être immolés. La présence de cet animal extraordinaire et inconnu, les trouble et les effraye. Un des taureaux, le seul, sans doute, qui eût aperçu l'animal, et deux chevaux brisent leurs liens, et se mettent à courir avec une vitesse incroyable; mais ils ne peuvent sortir de l'enceinte : les soldats, disposés en cercle, couverts de leurs boucliers, forment une

barrière impénétrable. Ils courent donc au hasard dans l'enceinte, tournent dans toute son étendue, et renversent tout ce qu'ils rencontrent. Alors des cris confus s'élèvent dans l'assemblée; les uns, voyant ces animaux approcher d'eux, sont effrayés; les autres éclatent de rire de voir les hommes à leur approche tomber, se renverser, se fouler les uns les autres. Chariclée et Persine, inquiètes, soulèvent la toile de la tente où elles sont, pour voir ce qui se passe.

Théagène alors, ou emporté par son courage naturel, ou poussé par quelque divinité, voyant ses gardiens dispersés de côté et d'autre, se lève tout à coup. Il était au pied de l'autel, un genou en terre, attendant le coup fatal. Il saisit une branche sur l'autel, prend un des chevaux qui ne s'étaient point enfuis, s'élance sur son dos, empoigne ses crins, s'en sert comme d'un frein pour le guider, et l'aiguillonne avec ses talons : la branche lui tient lieu de fouet. Il court après le taureau qui a pris la fuite. Les spectateurs croient d'abord qu'il veut se sauver. Ils s'exhortent l'un l'autre, par de grands cris, à lui fermer le passage; mais ils s'aperçoivent bientôt que ce n'est point par crainte de la mort, et qu'il ne cherche point à s'y soustraire. Il atteint le taureau, le chasse devant lui, le frappe pour lui faire précipiter sa marche. Monté sur le cheval, il ne s'éloigne point de l'animal, le suit dans tous ses tours et détours; enfin, il l'accoutume à le voir et à se laisser conduire. Déjà il marche à ses côtés; les flancs du cheval pressent les flancs du taureau : l'haleine et la sueur des deux animaux se confondent; enfin, tel est l'accord de leurs pas, que, de loin, on croirait que les deux têtes sont sur le même col. La multitude, voyant ces deux animaux marcher ainsi de front, comble Théagène de louanges, et l'élève jusqu'au ciel.

Pendant Chariclée, qui ne pénètre point les desseins de Théagène, est dans les transes les plus cruelles : elle craint qu'il ne lui arrive quelque malheur. Une blessure faite à Théagène, serait pour elle le

coup de la mort. Persine voit son trouble : « Ma fille, lui dit-elle, quelle est cette inquiétude? tu sembles partager les dangers de cet étranger. Il est vrai que moi-même je me sens émue; sa jeunesse me touche; je désire qu'il échappe au danger, et qu'il soit ramené au pied des autels, pour satisfaire aux devoirs de la religion. » Quels étranges vœux tu fais, lui répond Chariclée! désirer qu'il ne meure pas, afin qu'il meure! O ma mère! si tu le peux, conserve les jours de cet infortuné. » Persine, sans pénétrer le vrai sens de ces paroles, y voit cependant le langage de l'amour. « Il est impossible, répond Persine, de le sauver; mais quels liens t'attachent à lui? qu'as-tu de commun avec lui? d'où vient un intérêt si vif? Ne crains rien, c'est à ta mère que tu parles. Si ton jeune cœur est en proie à quelque passion désavouée par la vertu, la tendresse maternelle saura cacher la faute de sa fille, faute dans laquelle tombent toutes les personnes de notre sexe. »

Les larmes coulent des yeux de Chariclée. « Ce qui redouble mes maux, dit-elle, c'est que personne ne m'entend. Je parle de ce que je souffre, et j'en parle à des sourds. Je me vois réduite à la nécessité de m'accuser moi-même, sans détour et sans feinte. » Ainsi parle Chariclée. Elle allait découvrir le fond de son âme, mais des cris poussés par la multitude l'en empêchent.

Théagène pousse le cheval avec rapidité, de manière que son poitrail soit de niveau avec la tête du taureau. Alors il s'élançe de dessus le cheval sur le col du taureau, appuie son visage entre ses deux cornes, embrasse sa tête de ses deux mains, entrelace ses doigts sur son front, et laisse pendre le reste de son corps le long de son côté droit. Le taureau le porte ainsi suspendu, et l'agite par des secousses violentes. Théagène le voit fatigué du fardeau, sent que ses muscles perdent leur force. Au moment où il passe devant Hydaspe, il se met devant l'animal, entrelace ses jambes dans celles du taureau, les frappe continuellement, et l'em-

pêche ainsi de marcher. L'animal ne peut plus avancer; il est accablé du poids qu'il traîne : il chancelle, tombe sur la tête, se renverse sur le dos, et reste ainsi étendu. Ses cornes enfoncées dans terre, tiennent sa tête immobile; ses jambes s'agitent vainement et frappent l'air; leur faiblesse atteste la victoire de Théagène. Celui-ci tient le taureau dans cet état de la main gauche, lève l'autre au ciel, l'agite sans cesse, porte des regards de satisfaction sur Hydaspe et l'assemblée, et, par son sourire, invite tout le monde à la joie. Les mugissements du taureau proclament sa défaite. Le peuple y répond par des cris confus, mal articulés. La bouche béante, il exprime, par des sons uniformes et prolongés, son admiration et sa surprise.

Des esclaves, par ordre d'Hydaspe, accourent. Les uns emmènent Théagène; les autres passent une corde autour des cornes du taureau, le conduisent, baissant la tête, au pied de l'autel, où ils l'attachent avec le cheval. Hydaspe veut parler à Théagène, et lui faire quelques questions. Mais le peuple, qui avait commencé à s'intéresser à lui, dès qu'il l'avait vu, charmé de son courage, étonné de sa force, encore plus jaloux de l'athlète de Méroëbe, s'écrie d'une voix unanime : « Il faut le mettre aux prises avec l'homme de Méroëbe; que celui qui a reçu l'éléphant se mesure contre celui qui a terrassé le taureau. »

Vaincu par leurs cris réitérés, Hydaspe y consent. L'Éthiopien paraît au milieu de l'assemblée, promenant autour de lui des regards fiers et terribles, marchant à grands pas, déployant sa taille énorme, et se frappant les bras avec grand bruit.

Lorsqu'il est près du trône, Hydaspe, regardant Théagène : « Étranger, lui dit-il, il faut que tu te mesures contre cet adversaire; ainsi le veut l'assemblée. — Elle sera satisfaite; mais comment faut-il combattre? — A la lutte. — Pourquoi pas le fer à la main, armé de toutes pièces? Peut-être je pourrais, par ma victoire ou par ma défaite, satisfaire Chariclée, qui s'obstine

à garder le silence, et qui semble m'avoir absolument abandonné. — J'ignore ce que Chariclée fait ici; mais il faut combattre, non le fer à la main, mais à la lutte. C'est un crime de répandre du sang avant le sacrifice.» Théagène, comprenant qu'Hydaspe craint qu'il ne soit tué : « Je l'entends, dit-il, tu me réserves pour être immolé aux Dieux : mais ces Dieux sauront bien me conserver la vie. »

Il prend de la poussière, la répand sur ses bras et ses épaules encore fumant de sueur, et se secoue ensuite. Il allonge les deux mains, s'affermit sur ses pieds, se rapetisse, courbe le dos et les épaules, baisse un peu la tête; enfin se rétrécit tout le corps, et attend son ennemi de pied ferme.

L'Éthiopien, à sa vue, l'insulte par un sourire de dédain, l'outrage par ses gestes, et ne témoigne que du mépris pour un tel adversaire. Il se précipite tout à coup vers lui, lève le bras, qui, comme une poutre énorme, tombe sur le col de Théagène. Le coup retentit au loin. Le barbare s'applaudit par de grands éclats de rire. Théagène, exercé à ces sortes de combats, et possédant parfaitement l'art de la lutte, prend le parti de reculer d'abord devant son ennemi, dont il venait d'éprouver la force extraordinaire. Il a recours à l'adresse contre un antagoniste aussi terrible, et dont la férocité égale celle des bêtes sauvages. Quoiqu'à peine ébranlé du coup, il feint d'avoir plus de mal qu'il n'en a en effet. Il présente l'autre côté de la tête aux attaques. L'Éthiopien redouble : Théagène chancelle, et fait semblant de tomber le visage contre terre. L'Éthiopien le voit, s'anime, se prépare à porter un troisième coup, sans aucune précaution. Déjà il a allongé le bras et est près de frapper. Théagène se baisse, évite le coup, s'élançe contre lui, écarte avec son bras droit, le bras gauche de son adversaire : celui-ci est entraîné par le poids de son bras, qui ne frappe que l'air. Théagène se glisse sous son aisselle, le prend par derrière, embrasse avec peine son ventre épais, entrelace ses pieds

dans ses pieds, ses jambes dans ses jambes, l'oblige à s'agenouiller, le serre au défaut des côtes, lui presse les articulations, lui saisit la tête, le tire en arrière, et lui fait mesurer la terre.

Un cri plus fort que ceux qu'on avait encore entendus, s'élève de toutes parts. Le roi n'est pas maître de lui-même ; il s'élançe de son trône : « Cruelle nécessité ! s'écrie-t-il ; quel homme les lois nous ordonnent d'immoler ! » Il appelle Théagène : « Jeune héros, dit-il, prêt à être immolé, tu dois, suivant l'usage, être couronné. Tu mérites sans doute de l'être, pour une victoire aussi glorieuse ; mais, hélas ! c'est en vain que tu as vaincu. Je ne puis t'arracher au trépas, quand je le voudrais. Je t'accorderai tout ce qui est en mon pouvoir ; demande ce que tu désires, avant de descendre au tombeau. » Il lui met sur la tête une couronne d'or enrichie de diamants, et il la lui met en pleurant. « Eh bien ! lui dit Théagène, je vais te le demander, c'est à toi de tenir ta promesse : Puisque rien ne peut me soustraire à la mort, accorde-moi de mourir de la main de celle que tu viens de reconnaître pour ta fille. » Hydaspe, étonné, se rappelle que Chariclée lui a fait une pareille demande ; mais il ne croit pas devoir y réfléchir longtemps. « Étranger, lui dit-il, je ne t'ai permis de demander, comme je n'ai promis de t'accorder, que des choses possibles. La loi veut que tu meures de la main d'une femme qui ait un mari, et non de la main d'une vierge. — Eh bien ! répond Théagène, elle en a un. — Tes discours, réplique Hydaspe, sont ceux d'un homme en délire, et qui voit le tombeau ouvert sous ses pas. L'épreuve du foyer nous a démontré que Chariclée est vierge, qu'elle n'a point encore goûté les plaisirs de l'amour, à moins que tu ne veuilles parler de Méroëbe ; mais je ne sais comment tu le connais, et je ne lui ai encore que promis ma fille. — Ne parle pas, dit Théagène, d'un hymen qui ne se fera pas, si je connais bien les sentiments de Chariclée : tu dois croire à mes prédictions ; je suis une victime. — Les victimes, re-

prend Méroëbe, ne prédisent que quand elles sont immolées; c'est dans leurs entrailles palpitantes que les prêtres lisent l'avenir. Ainsi, mon père, tu as raison de dire que cet étranger parle comme un homme que la mort va saisir. Ordonne qu'on le mène aux autels. Tu feras le sacrifice quand tu auras tout terminé. » Théagène est donc conduit aux autels.

Chariclée, voyant son amant vainqueur, avait repris courage et conçu de bonnes espérances; mais le voyant reconduire aux autels, le désespoir s'empare d'elle. Persine la console. « Ce jeune homme, lui dit-elle, sauverait peut-être sa vie, si tu voulais parler et t'expliquer nettement. » Pressée par les circonstances, cédant à la nécessité, Chariclée se détermine à tout révéler à sa mère.

Cependant Hydaspes demande à son héraut s'il y a encore quelques ambassadeurs à entendre. « Prince, lui dit Harmonias, il n'y a plus que des députés de Syène, qui viennent d'arriver avec une lettre et des présents de la part du satrape Oroondate. Fais-les venir, dit Hydaspes. Les députés paraissent aussitôt, et présentent la lettre conçue en ces termes :

« *Oroondate, satrape du grand roi, à Hydaspes, le plus humain et le plus heureux des rois.*

« Après m'avoir vaincu par la force des armes et surtout par tes vertus; après m'avoir rendu mon gouvernement, j'ose encore espérer que tu ne me refuseras pas la faveur que je te demande. Une jeune fille, que l'on m'amenait de Memphis, est tombée entre les mains de tes guerriers; ceux qui l'accompagnaient alors, et qui ont échappé au danger, m'ont rapporté que tu l'avais conduite en Éthiopie. Je te la demande comme un présent : je l'aime moi-même; mais je désire encore plus la rendre à son père. Ce vieillard, cherchant sa fille de contrée en contrée, a été pris par la garnison d'Éléphantine. Je l'ai vu en passant en revue les débris de

mes troupes. Il m'a demandé à être envoyé vers toi : il est au nombre des députés; ses manières annoncent une naissance distinguée; son extérieur imprime le respect. Prince, je me flatte que tu le renverras satisfait, et qu'il n'aura pas seulement le nom de père, mais qu'il le sera réellement. »

« Quel est celui, dit Hydaspe, après la lecture de la lettre, qui cherche sa fille ? » On lui montre un vieillard. « Étranger, lui dit-il, je suis prêt à satisfaire à toutes les demandes d'Oroondate. Je n'ai réservé que dix jeunes captives : il en est une reconnue pour n'être point ta fille; vois les autres : et si elle se trouve parmi elles, emmène-la. » Le vieillard se prosterne, baise les pieds du roi. On amène devant lui ces jeunes captives : il ne reconnaît point sa fille parmi elles. « Prince, dit-il à Hydaspe, tout pénétré de douleur, ma fille n'est point parmi celles-ci. — Tu vois mes dispositions, répond Hydaspe. Si tu ne trouves pas ta fille, accuses-en la fortune. Tu peux te convaincre, par tes propres yeux, qu'il n'y a point ici d'autre captive. » Le vieillard se meurtrit le visage, verse un torrent de larmes, promène ses yeux sur l'assemblée, et se met à courir tout à coup comme un furieux. Il va droit aux autels : du bord de son manteau il fait comme un lien, qu'il passe au col de Théagène, et le traîne, en criant de toutes ses forces : « Je te tiens, scélérat ! je te tiens, sacrilège ! » Les gardes font des efforts inutiles pour l'arrêter et lui arracher Théagène. Il le serre, l'embrasse étroitement, et vient à bout de le conduire devant Hydaspe. « Prince, dit-il, voilà celui qui m'a ravi ma fille, celui qui a porté la désolation chez moi, qui a enlevé, du milieu du temple de Delphes, celle qui faisait toute ma joie : je le trouve aujourd'hui au pied des autels, comme s'il était pur et sans tache. »

Toute l'assemblée est émue des paroles du vieillard, qui sont une énigme pour elle : son action cause le plus grand étonnement. Hydaspe le prie de s'expliquer plus clairement. Ce vieillard était Chariclès : il cachait la

véritable naissance de Chariclée, dans la crainte que, dans son exil, ayant manqué aux lois de la pudeur, elle ne lui fit des ennemis de ses véritables parents. Il raconte d'abord succinctement tout ce qui ne peut lui nuire. « Prince, j'avais une fille, dont la beauté et la vertu pourraient attester ce que je dis. Elle était vierge, prêtresse de Diane à Delphes. Ce beau Thessalien est venu à Delphes, pour offrir un sacrifice solennel, à la tête d'une théorie; il a enlevé, pendant la nuit, ma fille du milieu du temple et du sanctuaire d'Apollon; il a outragé le Dieu de nos pères, Apollon, le même que le Soleil, et il doit être réputé coupable de sacrilège, même envers toi. Un faux prêtre de Memphis lui prêta son ministère pour commettre ce forfait. J'ai été en Thessalie; j'ai demandé vengeance à ses concitoyens : ils l'ont abandonné à ma discrétion, comme un scélérat et un impie. Conjecturant qu'il s'était enfui à Memphis, patrie de Calasiris, j'y ai passé. J'ai trouvé Calasiris mort, digne châtement de sa perfidie. Thyamis, son fils, m'a appris ce qu'était devenue ma fille; il m'a dit qu'elle avait été envoyée à Syène vers Oroondate. Je n'ai pu me rendre à Syène, ni auprès d'Oroondate : j'ai été fait prisonnier à Eléphantine. Tu me vois devant toi, suppliant et cherchant ma fille. Aie pitié d'un père malheureux; consulte ton cœur; souviens-toi que c'est Oroondate lui-même qui te parle en ma faveur. » A ces mots, il se tait, et ses larmes coulent en abondance.

Hydaspe, s'adressant alors à Théagène : « Que réponds-tu ? lui dit-il. — Tout ce que cet homme dit est vrai. Oui, je suis coupable envers lui de rapt et de violence; mais je suis ton bienfaiteur. — Rends-lui donc un bien qui ne t'appartient pas. Ta vie est dévouée aux Dieux; tu dois être immolé comme une victime pure et sans tache, et non comme un coupable frappé du glaive de la justice. — Le châtement doit retomber, non sur celui qui a commis le crime, mais sur celui qui en profite. Or, c'est toi qui en profites; rends-la donc toi-

même, à moins qu'il ne la reconnaisse aussi pour ta fille. » Cette scène met tous les spectateurs hors d'eux-mêmes. Sisimithrès, après quelques moments de réflexion, se rappelle son entrevue avec Chariclès. Il attendait que la divinité répandit quelques lumières sur toute cette affaire. Il court vers Chariclès, l'embrasse : « Celle que tu regardais comme ta fille, lui dit-il, celle que je te remis autrefois entre les mains, vit encore : elle est reconnue des auteurs de ses jours. »

Chariclée sort de la tente : elle oublie la timidité et la pudeur si naturelles à son sexe et à son âge. Transportée, hors d'elle-même, elle se jette aux pieds de Chariclès : « O mon père ! lui dit-elle, ô toi que je ne respecte pas moins que ceux qui m'ont donné le jour, traite-moi comme tu voudras ; je suis criminelle, parricide ; n'examine pas si je n'ai fait que suivre la volonté des Dieux, si je n'ai fait qu'obéir à leurs inspirations. »

Persine, d'un autre côté, embrasse Hydaspe : « Oui, prince, lui dit-elle, crois que tout est ainsi ; sache que ce jeune Grec est l'amant de notre fille. » Chariclée venait de lui révéler, quoique avec beaucoup de peine, le secret de son amour. Le peuple fait éclater sa joie par des cris et des danses. Les hommes de tout âge et de toute condition célèbrent cet événement par leurs transports : ils n'entendent pas ce qui se dit, mais ils en jugent par ce qui est arrivé à Chariclée. Éclairés peut-être par quelque divinité, qui s'était pluë à ménager ce dénouement, ils soupçonnent la vérité. On voit au milieu de cette assemblée les contrastes les plus frappants. On voit éclater la joie et la douleur, les ris se mêler aux sanglots ; la plus affreuse situation se change en fête ; on voit dans la joie et l'allégresse ceux qui étaient dans la douleur et le désespoir. Les uns trouvent ce qu'ils ne cherchaient point ; les autres perdent, sans espérance, ce qu'ils espéraient trouver. On s'attendait à voir le sang couler sur les autels, et on n'y offre que des victimes pures et innocentes.

« O le plus sage des hommes, dit Hydaspe à Sisimi-

véritable naissance de Chariclée, dans la crainte que, dans son exil, ayant manqué aux lois de la pudeur, elle ne lui fit des ennemis de ses véritables parents. Il raconte d'abord succinctement tout ce qui ne peut lui nuire. « Prince, j'avais une fille, dont la beauté et la vertu pourraient attester ce que je dis. Elle était vierge, prêtresse de Diane à Delphes. Ce beau Thessalien est venu à Delphes, pour offrir un sacrifice solennel, à la tête d'une théorie; il a enlevé, pendant la nuit, ma fille du milieu du temple et du sanctuaire d'Apollon; il a outragé le Dieu de nos pères, Apollon, le même que le Soleil, et il doit être réputé coupable de sacrilège, même envers toi. Un faux prêtre de Memphis lui prêta son ministère pour commettre ce forfait. J'ai été en Thessalie; j'ai demandé vengeance à ses concitoyens : ils l'ont abandonné à ma discrétion, comme un scélérat et un impie. Conjecturant qu'il s'était enfui à Memphis, patrie de Calasiris, j'y ai passé. J'ai trouvé Calasiris mort, digne châtement de sa perfidie. Thyamis, son fils, m'a appris ce qu'était devenue ma fille; il m'a dit qu'elle avait été envoyée à Syène vers Oroondate. Je n'ai pu me rendre à Syène, ni auprès d'Oroondate : j'ai été fait prisonnier à Eléphantine. Tu me vois devant toi, suppliant et cherchant ma fille. Aie pitié d'un père malheureux; consulte ton cœur; souviens-toi que c'est Oroondate lui-même qui te parle en ma faveur. » A ces mots, il se tait, et ses larmes coulent en abondance.

Hydaspe, s'adressant alors à Théagène : « Que réponds-tu ? lui dit-il. — Tout ce que cet homme dit est vrai. Oui, je suis coupable envers lui de rapt et de violence; mais je suis ton bienfaiteur. — Rends-lui donc un bien qui ne t'appartient pas. Ta vie est dévouée aux Dieux; tu dois être immolé comme une victime pure et sans tache, et non comme un coupable frappé du glaive de la justice. — Le châtement doit retomber, non sur celui qui a commis le crime, mais sur celui qui en profite. Or, c'est toi qui en profites; rends-la donc toi-

même, à moins qu'il ne la reconnaisse aussi pour la fille. » Cette scène met tous les spectateurs hors d'eux-mêmes. Sisimithrès, après quelques moments de réflexion, se rappelle son entrevue avec Chariclès. Il attendait que la divinité répandit quelques lumières sur toute cette affaire. Il court vers Chariclès, l'embrasse : « Celle que tu regardais comme ta fille, lui dit-il, celle que je te remis autrefois entre les mains, vit encore : elle est reconnue des auteurs de ses jours. »

Chariclée sort de la tente : elle oublie la timidité et la pudeur si naturelles à son sexe et à son âge. Transportée, hors d'elle-même, elle se jette aux pieds de Chariclès : « O mon père ! lui dit-elle, ô toi que je ne respecte pas moins que ceux qui m'ont donné le jour, traite-moi comme tu voudras ; je suis criminelle, parricide ; n'examine pas si je n'ai fait que suivre la volonté des Dieux, si je n'ai fait qu'obéir à leurs inspirations. »

Persine, d'un autre côté, embrasse Hydaspe : « Oui, prince, lui dit-elle, crois que tout est ainsi ; sache que ce jeune Grec est l'amant de notre fille. » Chariclée venait de lui révéler, quoique avec beaucoup de peine, le secret de son amour. Le peuple fait éclater sa joie par des cris et des danses. Les hommes de tout âge et de toute condition célèbrent cet événement par leurs transports : ils n'entendent pas ce qui se dit, mais ils en jugent par ce qui est arrivé à Chariclée. Éclairés peut-être par quelque divinité, qui s'était plu à ménager ce dénouement, ils soupçonnent la vérité. On voit au milieu de cette assemblée les contrastes les plus frappants. On voit éclater la joie et la douleur, les ris se mêler aux sanglots ; la plus affreuse situation se change en fête ; on voit dans la joie et l'allégresse ceux qui étaient dans la douleur et le désespoir. Les uns trouvent ce qu'ils ne cherchaient point ; les autres perdent, sans espérance, ce qu'ils espéraient trouver. On s'attendait à voir le sang couler sur les autels, et on n'y offre que des victimes pures et innocentes.

« O le plus sage des hommes, dit Hydaspe à Sisimi-

thrès, que faut-il faire ? Ne pas immoler des victimes aux Dieux est une impiété. Leur immoler des personnes, dont l'arrivée ici est un de leurs bienfaits, en est une autre aussi criante. — Prince, lui répond Sisimithrès en langue éthiopienne, pour être entendu de tout le monde, une joie excessive obscurcit les lumières des hommes les plus sages. Depuis longtemps tu devais comprendre que les Dieux n'agrément point de pareils sacrifices. C'est au pied même des autels, c'est sous le couteau sacré qu'ils te font reconnaître Chariclée pour ta fille. Du milieu de la Grèce, ils ont amené ici, comme par miracle, celui qui l'a élevée : ce sont eux qui ont effrayé ces chevaux, ces taureaux qui ont suscité ce tumulte. Ils veulent nous faire entendre qu'il ne faut leur présenter que des sacrifices dignes d'eux. Pour mettre le comble à leurs bienfaits, ils t'amènent dans ce jeune Grec, l'époux de ta fille, comme un flambeau dont la lumière doit éclairer le dénouement de cette grande pièce. Ne fermons pas les yeux sur les merveilles de la Divinité ; secondons ses desseins : abolissons pour jamais la coutume d'immoler des hommes. »

Sisimithrès prononce ces mots d'une voix claire et haute, pour être entendu de tout le monde. Hydaspe, qui savait la langue vulgaire, prenant Théagène et Chariclée : « Vous tous, dit-il, qui êtes ici présents, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître l'influence des Dieux dans tout ce que nous venons de voir. Leur résister est un crime : en présence des Dieux, dont tout ceci est l'ouvrage, en présence de vous tous, qui vous montrez si dociles aux volontés du ciel, j'unis ces deux amants par les liens de l'hymen. Puisse-t-il naître d'eux des enfants qui les resserrent encore ! Mais, occupons-nous des devoirs de la religion, et sanctifions cette alliance par des sacrifices. »

Tous les spectateurs applaudissent ; des acclamations se font entendre de tous côtés en signe d'approbation. Hydaspe s'approche de l'autel, et avant de commencer le sacrifice : « Soleil, s'écrie-t-il, et toi Lune, divinités

protectrices de cet empire, s'il est vrai que vous approuviez l'hymen de Théagène et de Chariclée, ils peuvent vous offrir des sacrifices. » Il prend alors sa mitre et celle de Persine, symbole du sacerdoce, met l'une sur la tête de Théagène, et l'autre sur celle de Chariclée.

Chariclès alors rappelle l'oracle rendu autrefois à Delphes, que l'événement réalisait sous ses yeux, et dont il pénètre alors le sens. Voici ce que disait cet oracle : « Ils arriveront dans un pays brûlé par le soleil ; des couronnes placées sur des têtes noires, seront la récompense de leur vertu sans tache. »

Les deux époux, couronnés de mitres blanches, revêtus du sacerdoce, font un sacrifice à la lueur des flambeaux, au bruit des flûtes et des instruments. Ils se rendent ensuite à Méroé. Hydaspes et Théagène sont sur un char trainé par des chevaux ; Sisimithrès et Chariclès sur un autre : des bœufs blancs mènent Chariclée et Persine. Le bruit des applaudissements et des acclamations retentit autour d'eux. Ils vont célébrer l'hyménée dans la ville avec plus de pompe et de solennité.

Ainsi finissent les aventures de Théagène et de Chariclée. L'auteur est Héliodore, phénicien, d'Emèse, de la race du Soleil, fils de Théodose.

FIN.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Étude sur le roman grec. . . . .	1
Daphnis et Chloé. . . . .	1
Théagène et Chariclée . . . . .	89